



HAL
open science

Faire face à la catastrophe: la Grande Peste de 1665 dans A Journal of the Plague Year de Daniel Defoe (1722)

Julie Beq

► To cite this version:

Julie Beq. Faire face à la catastrophe: la Grande Peste de 1665 dans A Journal of the Plague Year de Daniel Defoe (1722). Sciences de l'Homme et Société. 2020. dumas-02895755

HAL Id: dumas-02895755

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-02895755v1>

Submitted on 10 Jul 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



UNIVERSITÉ
CAEN
NORMANDIE

UNIVERSITÉ DE CAEN-NORMANDIE
U.F.R. DE LANGUES VIVANTES
ÉTRANGÈRES
MASTER LLCER ANGLAIS
ÉTUDES CULTURELLES

MÉMOIRE

Julie BEQ

**FAIRE FACE À LA CATASTROPHE : LA GRANDE PESTE DE 1665
DANS *A JOURNAL OF THE PLAGUE YEAR* DE DANIEL DEFOE
(1722)**

**FACING THE CATASTROPHE: THE GREAT PLAGUE OF 1665 IN
DANIEL DEFOE'S *A JOURNAL OF THE PLAGUE YEAR* (1722)**

M. POPELARD ; Z. ZIZI

2019-2020

Remerciements

Je tiens avant tout à adresser toute ma gratitude à mes deux directeurs de mémoire, Zehor Zizi et Mickaël Popelard, pour avoir accepté de me guider dans ce travail. Je les remercie spécialement pour leur bienveillance, leur implication et leurs précieux conseils et encouragements tout au long de ces deux années.

Je remercie également l'ensemble des professeurs et intervenants de l'UFR de langues vivantes étrangères, dont les conseils et discussions ont nourri mes réflexions. Merci particulièrement à Françoise Baillet pour avoir accepté de rejoindre mon jury et à Charlotte Wadoux, qui m'a spontanément fourni quelques premières pistes pour ce travail.

Enfin, et surtout, merci à mes parents, Christian et Catherine, à ma sœur, Mélanie, et à Simon pour leur soutien constant, leurs encouragements et leurs conseils. Merci aussi à mes amis et à mes camarades de Master pour leur enthousiasme, qui a grandement contribué à la richesse de ces deux années.

Table des matières

INTRODUCTION.....	6
PREMIÈRE PARTIE : PAYSAGES DE LA PESTE.....	20
Introduction.....	20
1. L'utilisation de l'espace : un labyrinthe.....	21
a) <i>La propagation de la peste</i>	22
b) <i>La contagion par le discours</i>	25
c) <i>La mobilité</i>	28
2. La ville fantôme.....	33
a) <i>La désertification de Londres</i>	34
b) <i>La propagation de la mort</i>	37
c) <i>La ville qui n'existe plus</i>	45
3. Le champs de bataille.....	49
a) <i>L'état de guerre</i>	50
b) <i>Une guerre totale</i>	54
c) <i>« Faire face » à la Mort : l'Apocalypse selon Defoe</i>	57
Conclusion.....	61
DEUXIÈME PARTIE : LES HOMMES ET LA PESTE.....	63
Introduction.....	63
1. Catastrophe et identité.....	64
a) <i>La fragmentation de la société</i>	64
b) <i>L'individu</i>	71
c) <i>L'identité : de la rue au cimetière</i>	77
2. Le « soi » à l'épreuve de la peste.....	81
a) <i>« La première Loi »</i>	82
b) <i>La superstition</i>	86
c) <i>L'abandon</i>	93
3. Survivre à la catastrophe.....	98
a) <i>Sortir de la crise</i>	98

b) L'expérience.....103
c) "The Projecting Age".....107
Conclusion.....113

CONCLUSION.....115

ANNEXES.....121

BIBLIOGRAPHIE.....129

INTRODUCTION

« Fuir quelqu'un, quelque chose comme la peste », « se méfier de quelqu'un, quelque chose comme de la peste », « la peste soit de » ou encore « choisir entre la peste et le choléra » sont autant d'expressions qui, en français, montrent qu'aujourd'hui encore, la peste fait partie intégrante de l'imaginaire collectif. L'absolue nécessité de s'éloigner de ses dangers, les malédictions que la maladie semble représenter, au-delà des frontières françaises, ont imprégné le langage courant de l'Europe occidentale. Ainsi trouve-t-on en anglais comme en espagnol ou en italien des références linguistiques au fléau dans des expressions semblables aux tournures françaises citées plus haut, voire leurs exactes correspondantes.¹ Au vu de l'impact à long terme des multiples épidémies sur le continent européen, il semble recevable d'affirmer que la peste est aujourd'hui considérée comme « l'archétype de l'épidémie »², comme semble même l'indiquer l'étymologie du nom : *peste*, comme ses équivalents anglais *plague* et *pestilence*, vient du latin *pestis*, lui-même hérité du grec *plaga*, « le fléau »³.

Une brève histoire de la peste

Divers récits plus ou moins anciens, et plus ou moins fiables, ont permis la transmission d'une image particulièrement traumatique des ravages causés par les différentes épidémies de peste. On distingue trois grandes phases dans l'histoire de la maladie : la première pandémie, aussi connue comme « peste de Justinien », fit rage dans l'Empire Romain d'Orient entre les années 541 et 767, sans toutefois épargner totalement la partie occidentale de l'Europe. Michel Signoli compte quatre-vingt-neuf années d'épidémies en Empire Romain d'Orient entre 541 et 750, contre « seulement »

1 À l'image de *to avoid someone, or something like the plague* en anglais, *huir de algo, o de alguien como de la peste* en espagnol, etc.

2 Michel Signoli, *La Peste Noire*, Paris, PUF, 2018, p.5.

3 Il est à noter par ailleurs que le terme *pestis* désignait toute forme d'épidémies, et pas seulement celles de « peste » que l'on connaît aujourd'hui. Ainsi le nom était applicable à d'autres maladies comme la variole par exemple.

trente-cinq en dans ce qui était l'Empire Romain d'Occident. Il ajoute que la production de travaux écrits sur la peste était bien plus abondante dans la partie orientale de l'empire, bien que celle-ci n'avait pas pour but de dresser un bilan épidémiologique de la contagion.⁴ La peste disparut presque pendant le Haut Moyen Âge, jusqu'aux années 1330, lorsque la deuxième pandémie débuta en Asie centrale (probablement dans la région qui forme aujourd'hui le Kazakhstan). Elle ne prit fin qu'en 1839, lorsque l'épidémie de Constantinople se dissipa.

Au milieu du XIV^e siècle, et en seulement quelques années, entre 1347 et 1352, la peste emporta entre un quart et un tiers de la population européenne. Marilyn Nicoud affirme que « dans certaines localités, le taux de mortalité attei[gnit] même, voire dépass[a], les 60 % ». ⁵ La « peste noire », comme elle est souvent appelée, est très certainement l'épidémie de peste qui a le plus durablement marqué l'imaginaire collectif européen. La rapidité de sa propagation et son taux de mortalité très élevé, couplés à l'imagerie macabre médiévale, en font la plus terriblement mémorable des épidémies que le continent ait connues. Toutefois, même si la peste noire est celle dont l'histoire se souvient le mieux, la seconde pandémie ne peut être réduite à ces cinq années d'épidémies.

Au cours des XVI^e et XVII^e siècles, l'Angleterre – dont il sera question dans ce travail – fut frappée pas moins de seize fois par la peste, selon A. Lloyd et Dorothy C. Moote.⁶ La dernière de ces épidémies fut celle de 1665, restée gravée dans l'histoire sous le modeste nom de « Grande Peste de Londres ». Il est néanmoins nécessaire de rappeler deux éléments essentiels : comme le soulignent les Moote, « toute nouvelle épidémie dans la capitale anglaise était appelée 'la Grande Peste de Londres' – jusqu'à ce que la suivante se déclare ». ⁷ Si son nom semble l'omettre, cette épidémie ravagea bien plus que la ville de Londres : elle se répandit d'abord dans la capitale, puis atteignit rapidement les campagnes et les autres villes, parfois pour s'y installer jusqu'à l'année 1667 (alors qu'elle se dissipa à Londres au cours de l'année 1666). ⁸ En l'espace d'une

4 Michel Signoli, *op. cit.*, p.25.

5 Marilyn Nicoud, « Les médecins face à la peste, au milieu du XIV^e siècle », in Michèle Riot-Sarcey (ed.), *De la Catastrophe : L'Homme à l'œuvre du Déluge à Fukushima*, Paris, Éditions du Détour, 2018, p.43.

6 A. Lloyd and Dorothy C. Moote, *The Great Plague: The Story of London's Most Deadly Year*, Baltimore / Londres, The Johns Hopkins University Press, 2004, p.10.

7 "Every new outbreak in England's capital was called "the Great Plague of London" – until the next one came along." *Ibid.*, p.6.

8 Stephen Porter, *The Great Plague of London*, Gloucestershire, Amberley Publishing, 2012, p.74.

année, la capitale anglaise fut amputée d'un cinquième de sa population, qui avoisinait les cinq cent mille habitants en 1664 ; il est estimé que cent mille d'entre eux succombèrent pendant l'épidémie. L'année 1666, marquée à la fois par la fin de l'épidémie londonienne et par le Grand Incendie de Londres, ouvrit la voie à une nouvelle ère pour la capitale, qui ne connut plus d'épidémies de peste.

Cependant, la seconde pandémie poursuivit sa route sur le continent, sans ôter des esprits l'angoisse générée par un potentiel retour de la peste en Angleterre. L'épidémie provençale de 1720 fut particulièrement surveillée par les autorités anglaises. La dernière épidémie à ravager le territoire français se déclara dans le port de Marseille à partir du *Grand-Saint-Antoine*, un navire de retour du Levant.⁹ Elle se propagea dans l'ensemble de la Provence et du Languedoc, jusque dans le Gévaudan, et tua près de cent vingt mille personnes.¹⁰ La peste se retira peu à peu du continent européen. Moscou connut une épidémie en 1771. Le nord de l'Afrique et l'Empire Ottoman, quant à eux, furent encore les théâtres de plusieurs épidémies, jusqu'en 1839 et la peste de Constantinople, la dernière de la deuxième pandémie.

La troisième pandémie débuta en Chine au début des années 1880. La peste se propagea alors à Hong Kong et vers l'est de l'Afrique principalement. Plusieurs métropoles occidentales abritèrent encore des cas de peste tout au long du XIX^e siècle. Ce ne fut qu'en 1894, pendant la peste de Hong Kong, que le médecin bactériologiste franco-suisse Alexandre Yersin découvrit le bacille responsable de la peste, désormais appelé *yersinia pestis*. Ce bacille est porté par les puces, qui le transmettent aux mammifères. C'est donc les piqûres de puces porteuses de la bactérie qui provoquent la peste, et non directement les rats comme il a souvent été supposé. La peste, même si elle est aujourd'hui reléguée au rang de « maladie moyenâgeuse », existe toujours, sous trois formes différentes : la peste bubonique – la plus connue, et celle qui se propagea au Moyen Âge et en Angleterre en 1665 –, la peste pulmonaire et la peste septicémique. La peste bubonique peut s'avérer fatale en moins d'une semaine. Elle sévit principalement dans des régions d'Afrique subsaharienne comme Madagascar, où se déclarent régulièrement de nouvelles épidémies.

9 Michel Signoli, *op. cit.*, p.30.

10 *Ibid.*, p.36.

La peste dans les arts

Les arts, notamment l'iconographie, ont emprunté à la peste certains de ses aspects les plus frappants, parmi lesquels figure inévitablement la mort. Le motif du cadavre, plus précisément du transi (c'est-à-dire le cadavre en décomposition) devint de plus en plus fréquent dans les arts funéraires du XIV^e siècle, jusqu'à s'imposer comme allégorie de la mort elle-même.¹¹ L'épisode de très forte mortalité que fut la Peste Noire affecta très certainement l'image et la conception de la mort en Europe. Philippe Ariès considère qu'en Occident, la mort était autrefois « apprivoisée » et qu'elle s'est « ensauvagée ». Il affirme que jusqu'au XII^e siècle, la mort était plutôt familière et que les vivants savaient, par différents moyens, s'y préparer. Les moribonds la sentaient s'emparer d'eux et avaient le temps de se repentir avant qu'elle ne les emporte. La mort subite, quant à elle, était considérée comme honteuse. Ariès écrit : « On ne meurt pas sans avoir eu le temps de savoir qu'on allait mourir. Ou alors c'était la mort terrible, comme la peste ou la mort subite, et il fallait bien la présenter comme exceptionnelle, n'en pas parler ». ¹² Au XII^e siècle, une conscience personnelle de la mortalité de chaque individu commença à s'installer ; la propagation rapide de la peste contribua probablement à l'angoisse de chaque Européen confronté aux ravages de l'épidémie.

Comme il a souvent été souligné dans les différents récits de peste, la maladie ne fait aucune différence entre les pauvres et les riches, les femmes et les hommes, les enfants et les vieillards. Elle concerne donc tout le monde, sans prendre en compte le rang social de ses victimes, comme en témoignent les danses macabres par exemple. Ces motifs représentent des transis ou des squelettes entraînant les vivants dans une danse, la danse de la mort. Le cortège macabre peut être composé de personnages de divers rangs sociaux, intégrant même parfois le Pape ou une tête couronnée parmi des anonymes.¹³ C'est Hans Holbein le Jeune qui, au XVI^e siècle, modifia le motif de la danse macabre en remplaçant la farandole par une vision plus individuelle du trépas, où le vivant est surpris et emporté par la mort.¹⁴ Au XV^e siècle, les *artes moriendi* devinrent de plus en plus fréquents : ces livres juxtaposant texte et illustrations étaient voués à être

11 Philippe Ariès, *L'Homme devant la mort, I- Les temps des gisants*, Paris, Seuil, 1977, p.116.

12 Philippe Ariès, *Essais sur l'histoire de la mort en Occident – Du Moyen Âge à nos jours*, Paris, Seuil, 1975, p.18.

13 Alexandrine Schniewind, *La Mort*, Paris, PUF, 2016, p. 52. Voir Annexe 1.

14 *Ibid.*, p.53-54. Voir Annexe 2.

lus par les moribonds. Les images donnaient accès aux informations du texte à la population illettrée, de façon à ce que chacun puisse, au moment de sa mort, suivre les étapes de « la bonne mort », c'est-à-dire adopter les bons comportements face au combat du Bien et du Mal qui se déroule devant le moribond et détermine le salut ou la damnation de son âme.¹⁵ Le motif des vanités, autres représentations courantes de la mort – ou plus précisément de la vanité de la vie, d'où leur nom – fut développé au XVII^e siècle, principalement en Hollande. Tout comme les danses macabres, les vanités suggèrent que la mort est inévitable au travers de la représentation d'un crâne (ou parfois d'un squelette entier).¹⁶ D'autres thèmes, comme celui de « la jeune fille et la Mort »¹⁷, de la Vierge de Miséricorde, ou encore les représentations des Cavaliers de l'Apocalypse sont restés courants et connus. De même, le costume traditionnel du « médecin de la peste », notamment le masque en forme de bec d'oiseau, fait partie de l'imagerie médiévale et moderne qui est restée vivace jusqu'à aujourd'hui.¹⁸

La peste retirée du continent européen, les ravages de la maladie demeurèrent un sujet à traiter dans la peinture. La dernière épidémie française, celle de Marseille en 1720, fut immortalisée par le peintre Michel Serre, notamment sur ses toiles intitulées *Vue du Cours pendant la peste*, *Vue de l'hôtel de ville pendant la peste*¹⁹ et *Scène de la peste de 1720 à la Tourette*. Antoine-Jean Gros peignit *Bonaparte visitant les pestiférés de Jaffa* en 1804, à la demande de Napoléon. On y voit ce dernier toucher le bubon d'un pestiféré, geste qui fait de lui, au moment de son couronnement, le légitime successeur des rois de France, auxquels on attribuait le pouvoir de guérir les écrouelles.²⁰

Tous ces motifs furent développés dans un contexte d'épidémies récurrentes. La terreur provoquée par la peste affecta très certainement les artistes qui cherchaient à représenter la mort, que ce fût dans les arts visuels ou dans la littérature. Dans le *Décameron*, par exemple, composé entre 1348 et 1353, Boccace plante le décor de la

15 Il s'agit donc pour le moribond de se laver de ses péchés avant que la mort ne l'emporte. Philippe Ariès, *L'Homme devant la mort*, *op. cit.*, p.111.

16 Voir Annexe 3.

17 Voir Annexe 4.

18 Imaginerait-on le Carnaval de Venise sans masques de « *medico della peste* » ? Et ce même médecin ne fait-il pas partie des nombreux personnages de la *commedia dell'arte* ?

19 Voir Annexe 5.

20 C'est-à-dire les fistules provoquées par certaines maladies tuberculeuses. Le tableau d'Antoine-Jean Gros, œuvre de propagande, sert en partie à redorer la réputation de Napoléon qui avait en fait proposé d'euthanasier les pestiférés de son armée. Le scandale fut dévoilé dans la presse anglaise. Cf. François de Vergnette, « Bonaparte visitant les pestiférés de Jaffa le 11 mars 1799 », <https://www.louvre.fr/oeuvre-notices/bonaparte-visitant-les-pestiferes-de-jaffa-le-11-mars-1799> [consulté le 29 octobre 2019].

peste noire : les différents personnages se racontent des histoires dans le but de se distraire alors que la ville de Florence est ravagée par l'épidémie. De Thucydide à Camus, la peste est un thème qui fait écrire, de façon publique ou personnelle, qu'elle soit un véritable événement historique à relater ou un prétexte, une allégorie. L'Angleterre des XVII^e et XVIII^e siècles n'échappe pas à cette tendance.

La Grande Peste de 1665, sur laquelle ce travail portera, a laissé des traces dans de nombreux écrits, des journaux aux traités médicaux, en passant par la forme nouvelle du roman (*novel*). Le journal de Samuel Pepys, qui fut notamment secrétaire du conseil de l'Amirauté, couvre la période de 1660 à 1669. Il contient un rapport très vif de l'épidémie londonienne. Il fut publié en 1825 et constitue désormais l'une des principales sources pour quiconque souhaite étudier les désastres que furent la Grande Peste et le Grand Incendie de Londres. Le journal contient aussi des relations de divers événements majeurs de la Restauration, tels que l'accession au trône de Charles II ou la deuxième guerre anglo-néerlandaise (1665-1667) par exemple. Un autre journal, composé à partir de mémorandums, rend compte des événements de 1665 : John Evelyn était surtout connu en son temps pour ses travaux de sylviculture. Dans son traité intitulé *Fumifugium* (1661), il proposa que l'on plante des arbres dans Londres dans le but de purifier l'air de la capitale ; l'année suivante, il suggéra aux grands propriétaires de planter des arbres afin de fournir le bois nécessaire au développement de la Royal Navy dans *Sylva: A Discourse of Forest Trees*. Son journal, qui fut publié en 1818, couvre une période beaucoup plus longue que celui de Pepys mais se trouve être bien moins détaillé.²¹ Les deux témoins de la peste décrivent sa progression dans la ville en s'appuyant en particulier sur les *Bills of Mortality*, des tables hebdomadaires récapitulant le « nombre total des baptêmes, mariages et enterrements qui ont eu lieu pendant les sept derniers jours dans l'ensemble de la métropole ».²²

Les travaux *publics* relatifs à la peste de 1665, voire ceux qui lui sont entièrement consacrés, sont fréquents. Pendant l'épidémie, le College of Physicians publia ses recommandations pour lutter contre la peste sous le titre *Certain Necessary Directions, As Well For the Cure of the Plague, As for preventing the Infection*. Richard Kephale composa la même année son traité médico-théologique intitulé *Medela Pestilentiae*. À la fin de l'année 1665, l'ensemble des *Bills of Mortality* furent réunies et

21 Evelyn débute son journal à sa naissance en 1620 et le termine l'année de sa mort, en 1706.

22 A. Lloyd and Dorothy C. Moote, *op. cit.*, p.32.

publiées par E. Cotes sous le titre évocateur de *London's Dreadful Visitation*. Les années qui suivirent la peste, comme peut en témoigner l'abondance des productions écrites relatives à l'épidémie, furent manifestement très marquées par le souvenir de la grande mortalité londonienne (mais aussi, comme évoqué précédemment, par la persistance du fléau ailleurs en Angleterre). Un sermon de Thomas Vincent fut publié en 1667. Dans son *God's Terrible Voice in the City*, il attribua les causes de la peste et de l'incendie de Londres aux péchés de ses habitants, les invitant ainsi au repentir. Le médecin du *College of Physicians* Nathaniel Hodges, demeuré à Londres pendant l'épidémie, composa son ouvrage médical *Loimologia* en latin ; il fut publié en 1672, et parut pour la première fois en anglais en 1720 (dans une traduction de John Quincy), alors que la peste faisait rage dans le sud de la France. Son homologue apothicaire William Boghurst écrivit lui aussi un traité sur l'épidémie de 1665, qu'il intitula *Loimographia*.²³ Si celui-ci fut rédigé pendant l'épidémie, il ne fut publié qu'en 1894.

Tous ces documents sont aujourd'hui de précieuses sources pour l'étude de la Grande Peste de Londres. Ceux qui parurent avant 1722 servirent même, cinquante-sept ans après l'épidémie, à l'un des auteurs les plus célèbres du XVIII^e siècle. Daniel Defoe, que l'on connaît surtout pour être « l'auteur de *Robinson Crusoe* », s'attela également au thème de la peste pour en faire le sujet de son *Due Preparations for the Plague*, un ouvrage didactique destiné à fournir des conseils aux populations en cas de nouvelle épidémie, mais aussi de son roman *A Journal of the Plague Year*. Toutefois, si cette œuvre se présente comme une relation historique de la peste de 1665, il convient de la manipuler avec précaution.

Daniel Defoe et *A Journal of the Plague Year*

A Journal of the Plague Year, Being Observations or Memorials, Of the most Remarkable Occurrences, As well Publick as Private, Which happened in London During the last Great Visitation In 1665, Written by a Citizen who continued all the while in London. Never made publick before. Tel est le titre complet de l'œuvre supposément écrite par celui qui ne se donnera pas de nom plus complet que « H.F. ». Or, derrière ces initiales se cache la plume de Daniel Defoe, qui se présente en quelque

²³ Boghurst aussi demeura à Londres pendant l'épidémie. Comme Hodges, il visitait les pestiférés et s'appliquait à l'étude de la contagion.

sorte comme l'éditeur de ces mémoires de la Grande Peste. Ne jamais prendre à la lettre ce que Daniel Defoe écrit, c'est ce que son biographe William Minto semble suggérer lorsqu'il le désigne comme « un grand, un très grand menteur, peut-être le plus grand menteur qui ait jamais vécu ».²⁴

Daniel Defoe, le troisième enfant de James et Alice Foe (qui avaient déjà deux filles, Mary et Elizabeth), vint au monde en 1660 ou 1661. Il est très probable que cette famille non-conformiste résidant à Londres ait fui la capitale en 1665, lorsque la peste se déclara. F. Bastian affirme que la famille avait des connaissances dans le comté de Surrey, au sud de Londres.²⁵ James Foe avait un frère nommé Henry, qui résidait lui aussi dans la capitale où il exerçait la profession de sellier. Celui-ci demeura à Londres pendant l'épidémie de 1665 et il est possible, quoi qu'incertain, qu'il ait rédigé un journal pendant cette période. Toujours est-il qu'il est fort probable que l'auteur du *Journal of the Plague Year* se soit inspiré de son oncle pour créer le personnage de son narrateur, « H.F. », dont les initiales sont identiques à celles de Henry Foe, et qui exerce le même métier que ce dernier.²⁶ Ces similitudes font qu'il est difficile de déterminer à quel point les informations fournies dans *A Journal of the Plague Year* sont vraies ou fausses. Les historiens ont souvent essayé d'étudier l'œuvre à la lumière de sources historiques avérées afin de démêler le vrai du faux, mais le statut du livre donne toujours matière à débat. S'agit-il d'un récit véritablement historique, c'est-à-dire qui fournit des informations réelles et décrit des scènes authentiques, ou est-ce une œuvre de fiction ? Robert Mayer le désigne comme « le cas *borderline* de la fiction anglaise ».²⁷ La vie de l'auteur et le contexte d'écriture de cette œuvre hybride apportent des éléments de réponse à ce problème, qui demeure néanmoins difficile à élucider.

Si le grand public le connaît surtout aujourd'hui pour son roman *Robinson Crusoe* (1719), Daniel Defoe avait déjà derrière lui une longue histoire d'écrivain avant de se lancer dans la fiction. D'abord destiné à une carrière religieuse, Daniel Foe – il ajouta la particule « De » devant son patronyme vers 1695 – préféra s'essayer au commerce. Plus qu'un marchand globalement prospère (car il fut tout de même

24 "A great, a truly great liar, perhaps the greatest liar that ever lived". Cf. William Minto, *Daniel Defoe: A Biography*, Londres, Macmillan, 1879, p.169.

25 F. Bastian, "Defoe's *Journal of the Plague Year* Reconsidered". *The Review of English Studies*, Vol. 16, No. 62. (May, 1965), p.159.

26 *Ibid.* p.158.

27 "The borderline case of English fiction". Robert Mayer, "The Reception of *A Journal of the Plague Year* and the Nexus of Fiction and History in the Novel". *ELH*, Vol. 57, No. 3 (Autumn, 1990), p. 529.

emprisonné plusieurs fois pour dettes), Daniel Foe était un rebelle : éduqué dans la doctrine presbytérienne, il participa à la rébellion du Duc de Monmouth, fils illégitime du roi Charles II, en 1685, sous la bannière “Fear Nothing but God”²⁸. Il parvint à fuir après la défaite de la bataille de Sedgemoor. Lorsque le catholique Jacques II, le frère du défunt roi, monta sur le trône la même année, il commença la rédaction de pamphlets. Son premier écrit notoire, *An Essay upon Projects* (1697), consiste en une série de propositions destinées à l’amélioration de la situation socio-économique de l’Angleterre. Il écrivit un certain nombre de pamphlets, essais et poèmes soutenant la politique du roi Guillaume III, pour qui il travailla en tant qu’espion en Angleterre et en Écosse. En 1702, il publia anonymement un pamphlet intitulé *The Shortest Way with the Dissenters*, dans lequel il imita de façon exagérée le style des membres de la Haute Église d’Angleterre, fortement opposés à la tolérance des non-conformistes. Dans ce texte ironique, le narrateur propose que les dissidents soient éradiqués ou envoyés dans les colonies. Le pamphlet coûta à Daniel Defoe d’être emprisonné à Newgate et mis trois jours au pilori, après quoi il fut engagé comme espion par Robert Harley, futur Premier Ministre de la reine Anne. Celui-ci l’envoya même en Écosse dans le but de négocier ce qui devint en 1707 l’Union entre les royaumes d’Angleterre et d’Écosse, en laquelle il croyait profondément.²⁹

Pendant ce temps, Daniel Defoe s’imposa peu à peu dans le milieu journalistique, contribuant à plusieurs périodiques, comme *Applebee’s Journal*, *The Weekly Journal* ou le *Mercurius Politicus*. En 1704, il lança le premier numéro de son journal, *The Review*. Ses travaux de propagande visant à promouvoir l’Acte d’Union donnèrent naissance, en 1709, à *The History of the Union of Scotland and England*. En 1726, Defoe fit publier son *Tour thro’ the Whole Island of Great Britain*, qui est toujours considéré comme un précieux rapport sur la société et les paysages britanniques du XVIII^e siècle. D’autres travaux qu’il rédigea dans les années 1720 servent encore d’objets d’études historiques, comme sa *General History of Pyrates* (1724), rédigée sous le pseudonyme de « Charles Johnson », qui, bien qu’elle représente une source

28 Paula Backscheider, *Daniel Defoe: His Life*, Baltimore/Londres, The Johns Hopkins University Press, 1989, p.37.

29 *Ibid.*, p.209.

d'informations incertaines, est tout de même considérée comme une véritable « encyclopédie des pirates ».³⁰

Sa première œuvre de fiction fut *Robinson Crusoe* (1719). Bien que la page de titre et la préface du roman assurent que l'histoire a été écrite par Robinson lui-même, il est avéré que le personnage n'a jamais existé, mais fut créé à partir de l'histoire réelle d'Alexander Selkirk, un corsaire écossais qui se trouva échoué sur une île du Pacifique Sud.³¹ La forme des mémoires est celle que Defoe privilégiera dans ses œuvres de fiction, à l'image des deux « suites » qu'il donna aux aventures de Robinson, *The Farther Adventures of Robinson Crusoe* (1719) et *Serious Reflections of Robinson Crusoe* (1720). Ses autres romans, *Memoirs of a Cavalier*, *Captain Singleton* (1720), *Moll Flanders*, *A Journal of the Plague Year*, *Col. Jack* (1722) et *Roxana* (1724) sont tous narrés à la première personne dans la forme traditionnelle des mémoires, mais aucune de ces histoires n'est à proprement parler *vraie*.

Le récit du *Journal of the Plague Year*, donc, bien que réaliste, est à lire avec précaution. Dans *The Storm* (1704), Defoe présente sa conception du rôle d'un historien :

The proper Inference drawn from this remarkable Observation, is, That tho' he that Preaches from the Pulpit ought to be careful of his Words, that nothing pass from him but with an especial Sanction of Truth; yet he that Prints and Publishes to all the World, has a tenfold Obligation.³²

Ce texte, *The Storm*, contient notamment plusieurs lettres supposément rédigées par des rescapés de la grande tempête qui s'abattit sur la Grande-Bretagne dans la nuit du 26 au 27 novembre 1703. Or, même si celui qui se présente comme l'éditeur de ces lettres (et des autres textes qui composent l'ouvrage, dont un essai en vers et un « sermon ») affirme son désir d'exposer la vérité, l'authenticité des documents qu'il introduit dans son rapport est discutable.³³ *The Storm*, en quelque sorte, est le texte qui permit à Defoe

30 L'attribution de cette œuvre à Defoe, même si elle est largement acceptée, fait toutefois débat depuis que John Robert Moore l'a proposée dans les années 1930.

31 John Richetti précise : "This island, Mas à Tierra, is now officially called Isla Robinson Crusoe, even though Defoe placed Crusoe's island thousands of miles to the north in the Caribbean!" Daniel Defoe, *Robinson Crusoe* (1719), Londres, Penguin Classics, John Richetti (ed.), 2003, p. xiv.

32 Daniel Defoe, *The Storm* (1704), Londres, Penguin Classics, Richard Hamblyn (ed.), 2003, p.3.

33 Nathalie Bernard, Emmanuelle Peraldo, " "The Ages Humble Servant" : l'écriture de la catastrophe entre modernité et tradition dans *The Storm* (1704) de Daniel Defoe". *E-rea* [En ligne], 15.1 2017, p.8.

de passer du domaine du journalisme à celui de la fiction. Richard Hamblyn affirme à son propos :

Many of the lessons learned during its months of composition would prove invaluable during the writing of his later and better-known novels, such as *Robinson Crusoe* (1719), *Moll Flanders* (1722) and *A Journal of the Plague Year* (1722), not just in his skilled handling of complex structures of space and time, and in his use of varied voices and multiple points of view, but in the unfolding sense of a shared moment of intense historical import. It was as if Defoe had suddenly discovered, amid the trials and losses of his storm-struck neighbours, the two great themes – collective suffering and individual survival – which he would go on to develop as his own.³⁴

Le roman et la catastrophe

La tempête de 1703, comme la peste de 1665 (ou celle de 1720, outre-Manche) marquèrent durablement les esprits, au point de devenir des objets littéraires. Françoise Lavocat affirme qu'il « semble impossible de définir la catastrophe indépendamment de l'impact qu'elle a sur les hommes, tel qu'il est perçu et interprété par eux », en ajoutant que « c'est justement par la mise en discours et en récit que la catastrophe accède à la singularité ».³⁵ Daniel Defoe, donc, avec ses différentes œuvres traitant de catastrophes météorologiques ou sanitaires, participe à ce que Maurice Blanchot appelle « l'écriture du désastre ». C'est en effet au XVIII^e siècle que la catastrophe se transforma en véritable objet d'études, ayant trait à la fois aux domaines social, politique, médiatique et esthétique.³⁶ En 1757, Edmund Burke publia son traité *Philosophical Enquiry into the Origin of Our Ideas of the Sublime and Beautiful*, dans lequel il distingue les concepts de « beau » et de « sublime », ce dernier incluant un élément relatif à la terreur.³⁷ Ce concept correspond à la définition moderne de la catastrophe. Selon Michael O'Dea, au début du XVIII^e siècle, le terme *catastrophe* était déjà utilisé dans son sens actuel (c'est-à-dire le sens de « catastrophe naturelle »).³⁸ Le terme évolua de la même façon en français et en anglais : en 1656, dans le dictionnaire de Thomas Blount *Glossographia*,

34 Richard Hamblyn, in : Daniel Defoe, *The Storm*, *op. cit.*, p. xiv.

35 Françoise Lavocat (ed.), *Pestes, incendies, naufrages: écritures du désastre au dix-septième siècle*, Turnhout, Brepols, 2011, p. 20-22.

36 Anne-Marie Mercier-Faivre, Chantal Thomas (ed.), *L'invention de la catastrophe au XVIII^e siècle; du châtement divin au désastre naturel*, Genève, Droz, 2008, p. 8.

37 "Sublime", Oxford English Dictionary Online, [consulté le 28 avril 2019].

38 Michael O'Dea, « Le mot 'Catastrophe' », in Anne-Marie Mercier-Faivre, Chantal Thomas *op. cit.*, p.35.

la catastrophe est définie comme : “a subversion, the ends, or last part of a Comedy or any other thing: a sudden alteration, the conclusion or shutting up a matter, or the inclination unto the end, as Vitæ humanæ catastrophe, the end of a man’s life”.³⁹ L’aspect funeste de la définition correspond à l’interprétation de la catastrophe des XVII^e et XVIII^e siècles, qui évolua de l’idée de punition divine au concept actuel de désastre naturel, c’est-à-dire un événement amoral.⁴⁰ Quoi qu’il en soit, à l’époque où Defoe publia ses œuvres *The Storm*, *Due Preparations for the Plague* et *A Journal of the Plague Year*, la catastrophe avait bel et bien un aspect sublime, qui se traduisait dans l’évocation de la puissance de Dieu, ou celle de la nature⁴¹, ainsi que dans la terreur due à la perspective d’un potentiel retour du désastre.

Pour Anne-Marie Mercier-Faivre et Chantal Thomas, écrire sur la catastrophe consiste à remettre en question la structure des civilisations et à en révéler la fragilité. Elles affirment que « comme les autres catastrophes, la peste ne prend pas tant son importance par le nombre de morts qu’elle provoque, mais par le désordre qu’elle introduit dans l’ordre du monde ». ⁴² Elles ajoutent à cela que l’écriture du désastre permet à l’auteur comme au lecteur de « lutter contre la peur, contre l’ennui, contre la contamination du mal qui approche de la folie. ». ⁴³ Comme objet littéraire, son intérêt réside en son horreur inhérente, qui atteint presque le domaine de l’indicible. Il s’agit alors d’un défi à relever pour les auteurs du XVIII^e siècle comme Defoe, aujourd’hui perçu comme l’un des « pères du roman ». Ce genre nouveau, fondé sur ce que Ian Watt appelle le « réalisme formel », consiste à raconter une histoire imaginée, mais réaliste ; elle doit être probable et vérifiable par le lecteur lui-même. ⁴⁴ Lennard Davis, dans son étude sur les origines du roman, affirme que le *novel* puise ses origines dans les ballades du XVI^e siècle, qui formaient déjà un mélange de nouvelles réelles, autrement dit de faits, et d’éléments fictionnels (qui étaient présentés comme réels eux aussi). ⁴⁵ A

39 “Catastrophe”, *Lexicons of Early Modern English*, [consulté le 7 avril 2019].

40 Anne-Marie Mercier-Faivre, Chantal Thomas, *op. cit.*, p.11.

41 Les deux n’étant pas toutefois complètement distincts l’un de l’autre. Dans *The Storm* par exemple, Defoe affirme que les désastres naturels sont explicables scientifiquement, mais que Dieu demeure la source indirecte de la catastrophe, puisque la nature est sa création. Daniel Defoe, *The Storm*, *op. cit.*, p.11.

42 Anne-Marie Mercier-Faivre, Chantal Thomas, *op. cit.*, p.17.

43 *Ibid.*, p.23.

44 Ian Watt, *The Rise of the Novel; Studies in Defoe, Richardson and Fielding*, London, Chatto and Windus, 1957, p.12.

45 Davis note par ailleurs que les termes *novel*, *newes*, et *new* étaient des synonymes. Lennard Davis, *Factual Fictions: The Origins of the English Novel*, New York, Columbia University Press, 1983, p.48-53.

Journal of the Plague Year, donc, entre dans la littérature de l'indicible, tentant de décrire de façon probable, et même pseudo-historique – comme l'exige la forme du roman – les événements terrifiants de 1665. Raconter ce qui ne peut l'être, pour Defoe comme pour ses contemporains, revient aussi à affirmer la responsabilité de chacun dans l'histoire du monde. Les individus deviennent acteurs, au lieu de représenter passivement les souffrances de l'humanité. Le personnage de H.F., alors qu'il déambule dans les rues de la ville de Londres, au travers de ses observations, délivre une poignante description de la détresse dans laquelle la population a été plongée. Dans un contexte de danger constant, du à la fois à la proximité d'une épidémie de peste particulièrement violente et au souvenir d'une contagion très récente de variole⁴⁶, *A Journal of the Plague Year*, même sous sa forme de journal personnel, offre à ses lecteurs une image des comportements à adopter ou à éviter, accentuant ainsi la responsabilité de chaque individu dans l'ordre public.

Qu'une épidémie de peste soit une catastrophe ne saurait être contesté. La Peste Noire du XIV^e siècle, son énorme impact démographique et culturel, ont permis à la peste d'être élevée au rang des pires fléaux de l'humanité. La peste n'est pas une maladie comme les autres : sa rapidité, sa létalité et surtout ses mystères – puisque ses origines étaient encore inconnues au XVIII^e siècle et suscitaient de nombreux débats dans les milieux scientifiques européens – l'ont peu à peu transformée en ennemi redoutable et impitoyable. Faire face à ce fléau, c'est là tout l'intérêt du récit proposé par Daniel Defoe. À la différence d'autres calamités, comme la tempête de 1703 ou le Grand Incendie de Londres, la peste a la particularité d'attaquer les humains directement : la détresse psychologique dans laquelle ils sont plongés ne vient pas tant du délabrement, voire de la destruction de leur environnement, mais d'eux-mêmes.⁴⁷ Les rapports humains sont changés, chacun représentant une menace potentielle pour la vie d'autrui. *A Journal of the Plague Year*, en délivrant de véritables tableaux de

46 Kari Nixon attribue l'initiative de Defoe d'écrire sur la peste plus à l'épidémie de variole de 1721 (durant laquelle une campagne d'inoculation eut lieu) qu'à la propagation de la peste de Marseille, alors sur le déclin. Kari Nixon, "Keep Bleeding: Hemorrhagic Sores, Trade, and the Necessity of Leaky Boundaries in Defoe's *Journal of the Plague Year*". *Journal for Early Modern Cultural Studies*, Vol. 14, No. 2 (Spring 2014), p. 62-81, p.68.

47 Les dommages causés par la tempête de 1703 sont exposés par Defoe dans *The Storm*. L'incendie de Londres en 1666, qui se déclara le 2 septembre et ravagea la ville jusqu'au 5 septembre, détruisit 13 200 maisons. Roger Hart, *English Life in the Seventeenth Century*. Londres, Wayland Publishers, 1970, p.115.

l'épidémie de 1665, contribue également à perpétuer la mémoire des cent mille victimes de la contagion, mais aussi de ceux qui, suivant le conseil de Galien, fuirent vite, loin, et rentrèrent tard.

Ce mémoire s'intéressera à la façon dont Defoe écrit, ou dépeint le désastre que fut la Grande Peste de Londres, en s'attachant particulièrement à l'étude des comportements des individus qui n'ont d'autre choix que d'affronter la calamité qui s'abat sur eux. La première partie consistera en une analyse de l'environnement dépeint par Defoe dans son roman. *A Journal of the Plague Year* est en effet plus qu'un compte rendu écrit de la peste⁴⁸, il s'agit véritablement d'une œuvre visuelle, d'une galerie de paysages, de portraits, de scènes de la vie – et de la mort – quotidienne pendant l'épidémie. Il s'agira donc de tirer du récit de Defoe les transformations spatiales, particulièrement visuelles de la ville de Londres. La deuxième partie s'intéressera à l'ambiguïté des rapports et comportements humains au sein de cet environnement bouleversé. Chacun se fuit, s'évite, s'isole, dans un contexte où l'ensemble de la population – de façon à la fois collective et personnelle – est assujettie à la menace constante de la mort, et l'ordre public s'en trouve inexorablement altéré. Il s'agit alors pour les Londoniens de réagir, plus ou moins consciemment et plus ou moins rationnellement, à la menace, mais aussi au souvenir, de la catastrophe déployée par la peste.

48 Un compte rendu, rappelons-le, fictif et non-contemporain de l'épidémie.

PREMIÈRE PARTIE :

PAYSAGES DE LA PESTE

Introduction

L'un des aspects les plus marquants du *Journal of the Plague Year*, dès la première lecture, est la dimension particulièrement visuelle du récit délivré par H.F.. Son rapport, qui se veut à la fois personnel – dans la mesure où l'on suit *son* expérience de la Grande Peste de 1665⁴⁹ – et très documentaire – puisqu'il s'agit pour Defoe non seulement d'écrire une histoire plus ou moins factuelle mais aussi de s'inscrire dans une certaine tradition de « littérature de peste », dans un contexte où raviver les souvenirs douloureux vieux d'à peine soixante ans peut s'avérer particulièrement utile⁵⁰ – s'attache à exposer des scènes de la vie quotidienne des Londoniens alors que leur ville est sous l'emprise du désastre. Cette méthode d'écriture fait du roman une série de tableaux, une immense fresque. Les descriptions de H.F., à la fois très réalistes (conformément au « réalisme formel » qui constitue l'un des fondements du roman anglais du dix-huitième siècle⁵¹) et dans certains cas extrêmes – comme elles présentent des scènes propres au contexte de la catastrophe, donc inédites – se dotent d'un caractère presque photographique. Dans son essai sur la photographie (plus particulièrement sur la photographie de guerre), Susan Sontag considère que « se souvenir, c'est (...) non pas se rappeler une histoire mais être capable d'invoquer une image ». ⁵² C'est précisément ce que fait Daniel Defoe dans *A Journal of the Plague*

49 Notons par exemple l'usage de l'article indéfini *a* dans le titre du roman. H.F. propose « *Un journal de l'année de la peste* ». Il ne s'agit pas d'un ouvrage autoritaire, mais plutôt d'une version parmi tant d'autres de l'histoire de la Grande Peste.

50 *A Journal of the Plague Year*, comme *Due Preparations for the Plague* et bien d'autres œuvres traitant de la peste publiées au début des années 1720, alors que l'épidémie marseillaise s'étendait au reste de la Provence, incluent des commentaires notamment sur les mesures prises lors d'épidémies précédentes. Ces textes servent donc de bilans, non seulement des épidémies elles-mêmes mais également des politiques sanitaires appliquées, en plus de constituer le support de nouvelles propositions susceptibles d'être plus efficaces que les mesures traditionnelles.

51 Cf. Ian Watt, *op. cit.*, p.10-11.

52 "To remember is ... not to recall a story but to be able to call up a picture." Cette affirmation, qui porte essentiellement sur les témoignages visuels de catastrophes plutôt récentes (les différentes guerres du XX^e siècle par exemple), est vraie aussi pour Defoe et *A Journal of the Plague Year*. Susan

Year, dont l'histoire véritable semble plutôt désordonnée et difficile à résumer, du fait que le rapport de H.F. ne cherche pas à suivre une lecture linéaire du temps de la catastrophe. Le concept de catastrophe, de par son caractère exceptionnel et ponctuel (bien que répétitif), relève du domaine du temps ; la catastrophe se définit comme un événement, une période inédite – et ce même dans le sens originel de *catastrophe*, « le dénouement », qui implique nécessairement une progression temporelle. Or, si le thème du roman impose une limite de temps au récit (l'année 1665, ce qui n'exclut pas des références à des événements antérieurs ou postérieurs à cette date⁵³), l'histoire racontée par H.F. est beaucoup plus ancrée dans l'espace que dans une chronologie. C'est dans l'espace que la catastrophe se déploie véritablement et opère ses transformations. Londres, au passage de la peste, se métamorphose en ville au plan très confus, hantée par ses propres morts et transformée en théâtre, non seulement de la peste, mais de la guerre.

1. L'utilisation de l'espace : un labyrinthe

A Journal of the Plague Year est forcément concerné par la notion d'espace. Defoe développe dans son roman l'histoire d'une épidémie qui semble ne jamais cesser de se propager. La peste se répand, se déploie dans les différentes paroisses de la ville de Londres (et au-delà), mais également, par le biais de l'écriture de H.F. notamment, dans les pages du roman, où il fait part des angoisses découlant des rumeurs sur la maladie. Les nombreuses déambulations du narrateur, parfois difficiles à suivre malgré les multiples points de repères indiqués par H.F. dans sa narration, transforment peu à peu la ville en véritable labyrinthe. Londres est pareille à un entrecroisement de chemins qui, du fait de la gravité de la situation sanitaire, semble métamorphosé par la peste en prison pour ses propres habitants. Ce confinement, toutefois, force le narrateur à observer de façon particulièrement minutieuse les effets de l'épidémie, faisant de ses pérégrinations un parcours initiatique, visant à découvrir la vérité de la catastrophe : comment s'installe-t-elle dans un lieu familier, en principe complètement conquis, au point de le rendre dangereux pour la vie elle-même, et à quoi mène-t-elle ?

Sontag, *Regarding the Pain of Others*, New York, Picador, 2003, p.89.

53 La date *réelle* d'écriture du journal de H.F. (par H.F.) est d'ailleurs difficilement estimable.

a) La propagation de la peste

L'épidémie qui ravagea Londres en 1665 fut transportée jusqu'en Angleterre par bateau depuis la Turquie, puis la Hollande, où elle fit également d'énormes dégâts. Stephen Porter estime qu'à Amsterdam, l'épidémie de 1663-1664 fut l'une des plus meurtrières du siècle, avec près de 35 000 victimes.⁵⁴ À Londres, les premiers décès liés à la peste furent déclarés, selon H.F., à la fin du mois de novembre ou début du mois de décembre 1664, dans la paroisse de St Giles in the fields, dans l'ouest de la ville (3)⁵⁵. Dans le roman de Defoe comme dans les documents officiels que sont les *Bills of Mortality* publiées par E. Cotes à la fin de l'année 1665⁵⁶, on peut observer un mouvement de va-et-vient de la contagion au début de l'année. Les statistiques de *London's Dreadful Visitation* n'indiquent aucune mort due à la peste pour la semaine du 11 au 18 avril 1665 (ainsi que pour les semaines précédentes), puis deux (à St Giles in the fields) entre le 18 et le 25. Pour la semaine suivante (du 25 avril au 2 mai), aucun décès dû à la peste n'est enregistré ; entre le 2 et le 9 mai, neuf victimes sont répertoriées (dans quatre paroisses différentes, à savoir St Giles in the fields, St Andrews Holborn, St Clement Danes et St Mary Woolchurch). Le nombre total de victimes décroît la semaine suivante (9-16 mai), avec trois victimes (à St Giles in the fields, toujours, et à St Clement Danes), avant de repartir en hausse pour atteindre le nombre de quatorze entre le 16 et le 23 mai.⁵⁷ Le même « effet de flux et de reflux » est retranscrit dans *A Journal of the Plague Year*, au début du roman, lorsque H.F. commente :

in the last Week in *December* 1664, another Man died in the same House, and of the same Distemper⁵⁸: And then we were easy again for about six Weeks, when none having died with any Marks of Infection, it was said, the Distemper was gone; but after that, I think it was about the 12th of *February*, another died in another House, but in the same Parish, and in the same manner. (4)

54 Stephen Porter, *op. cit.*, p.29.

55 Toutes les références au texte du *Journal of the Plague Year* seront notées directement dans le texte, entre parenthèses. Elles renvoient à l'édition de Cynthia Wall, 2003 (cf. bibliographie).

56 Les dernières statistiques du recueil sont celles de la semaine du 12 au 19 décembre 1665.

57 Tous les chiffres sont tirés directement de *London's Dreadful Visitation: or, a collection of all the Bills of Mortality for this present year: beginning the 27th of December 1664 and ending the 19th of December following: as also the general or whole years bill. According to the report made to the King's most excellent Majesty* (1665).

58 Il fait ici référence aux deux cas évoqués précédemment (3).

Si aucun cas de peste n'est reporté dans les *Bills of Mortality* à la date indiquée par H.F., on peut remarquer que le nombre de décès pour la paroisse de St Giles in the fields (dont il est question dans cet extrait) semble augmenter soudainement la semaine du 21 au 28 février 1665, passant de 18 à 28 (alors qu'il reste habituellement relativement stable, variant entre 14 et 21). H.F. ajoute :

and the weekly Bills shewing an Encrease of Burials in St. Giles's Parish more than usual, it began to be suspected, that the Plague was among the People at that End of the Town; and that many had died of it, tho' they had taken Care to keep it as much from the Knowledge of the Publick, as possible (4)

H.F. semble douter de la fiabilité des informations fournies dans les documents officiels. Samuel Pepys, lui aussi, remettait en question les statistiques des *Bills of Mortality*. Le 30 août 1665, il raconta dans son journal :

Abroad, and met with Hadley, our clerke, who, upon my asking how the plague goes, told me it encreases much, and much in our parish; for, says he, there died nine this week, though I have returned but six: which is a very ill practice, and makes me think it is so in other places; and therefore the plague much greater than people take it to be.⁵⁹

L'expérience rapportée par Samuel Pepys (plus fiable que celle de H.F., dans la mesure où son compte rendu est un journal détaillé de ses journées alors que *A Journal of the Plague Year*, rappelons-le, consiste en un mélange d'histoire et de fiction) nous informe déjà sur la terreur et l'angoisse ressenties à l'approche de la peste (et dont il sera question plus tard dans ce travail).⁶⁰

Les cas de peste de St Giles in the fields se transformèrent peu à peu en épidémie, qui se répandit de plus en plus rapidement, vers l'est de Londres.⁶¹ Dans les *Bills of Mortality*, cette avancée spectaculaire de la contagion se lit dans l'augmentation brutale du nombre total de morts de la peste à partir de la semaine du 23 au 30 mai, avec « seulement » 17 victimes ; entre le 30 mai et le 6 juin, 43 cas sont répertoriés, et 112 la semaine suivante (du 6 au 13 juin). Le nombre de victimes (et, par conséquent, le

59 Samuel Pepys, *The Diary of Samuel Pepys; suitably edited*, Londres / Glasgow, Collins, 1900, p.258-259.

60 Samuel Pepys vivait dans l'est de Londres (comme H.F.), c'est-à-dire dans la partie de la ville qui fut touchée en dernier.

61 Cf. Chris Fenn, Katy Stoddard, *et. al.*, "Mapping London's great plague of 1665", <https://www.theguardian.com/society/ng-interactive/2015/aug/12/london-great-plague-1665-bills-of-mortality>. La carte et la frise chronologique de la Grande Peste de 1665 reprennent les données des *Bills of Mortality* et permettent de visualiser la progression ainsi que le recul de la peste [consulté le 20 décembre 2019].

nombre de paroisses concernées) continua de grimper, jusqu'à franchir le palier des 1000 morts la semaine du 11 au 18 juillet (avec précisément 1089 victimes répertoriées), et finalement atteindre le record hallucinant de 7165 décès liés à la peste la semaine du 12 au 19 septembre 1665⁶², répartis dans 126 paroisses (sur 130 inscrites dans les registres). Ce qui, au début, se présentait comme une sorte de phénomène de marées, de flux et reflux chaque semaine dans un espace limité (c'est-à-dire les paroisses de l'ouest de la capitale), finit par se généraliser en submergeant totalement la ville. Dans les cas les plus extrêmes, seules quatre paroisses sont indiquées comme étant « saines » (“clear of the Plague”). H.F. affirme même que les mesures de confinement prises par les autorités furent probablement inutiles, tellement la contagion était violente (“nothing could run with greater Fury and Rage than the Infection did when it was in its chief Violence”, 152).

Les *Bills of Mortality*, qui, malgré leur imprécision (ou plutôt leur inexactitude⁶³), demeurent des documents officiels, dont l'autorité est bien moins discutable que celle de n'importe quel récit des événements de 1665, sont souvent cités par Defoe. Les statistiques introduites dans le récit de H.F. permettent au narrateur d'appuyer ses remarques sur l'avancée de l'épidémie, de prouver la véracité de ses observations. De cette façon, lorsque H.F. parle des effets désastreux de la peste, il ne se concentre pas seulement, comme on pourrait le croire en lisant le titre de l'ouvrage (*A Journal of the Plague Year, Being Observations or Memorials ... Written by a Citizen ...*) sur son histoire personnelle de la peste, mais sur une histoire universelle. Les horreurs qu'il décrit, les différentes histoires qu'il raconte, bien que non vérifiables, sont à peine remises en question par le lecteur qui, en revanche, peut vérifier les données utilisées. Defoe fait alors en sorte que le lecteur entre totalement en confiance avec le narrateur, en lui permettant de croire aux différents aspects de la peste décrits par H.F.⁶⁴.

62 Voir Annexe 8.

63 Le bulletin annuel indique 68 596 morts de la peste en 1665 ; les historiens ont généralement tendance à considérer ce chiffre plutôt faible, compte tenu du fait que les non-anglicans n'étaient pas répertoriés sur les *Bills of Mortality*, et que les statistiques concernant les morts de la peste étaient parfois maquillées pour les classer sous d'autres causes de décès, comme Pepys l'écrivit. Joseph P. Byrne, “London, Great Plague of (1665-1666)”, in Joseph P. Byrne (ed.), *Encyclopedia of Pestilence, Pandemics, and Plagues*, Westport / Londres, Greenwood Press, 2008, p.372.

64 La compatibilité des initiales du narrateur avec celles de Henry Foe participent également de ce contrat de confiance. Cependant, comme le rappelle Emmanuelle Peraldo, « H.F. » peut très bien être ou ne pas être Henry Foe. Cette pseudo-identité n'est qu'un clin d'œil à l'histoire personnelle de l'auteur, un jeu de narration. Emmanuelle Peraldo, *Daniel Defoe et l'écriture de l'histoire*, Paris, Honoré Champion, 2010, p.135.

Pourtant, l'inexactitude fait partie des sujets importants du roman, dans la mesure où elle influence considérablement à la fois les Londoniens et la propagation de la maladie elle-même.

b) La contagion par le discours

La peste ne se propage pas seulement de façon biologique, mais également par le discours des Londoniens. Les rumeurs, avant même l'annonce des premiers cas de St Giles in the Fields, alertent les habitants de toute la ville de Londres. Dès la toute première phrase de son rapport, H.F. nous informe : "It was about the Beginning of September 1664, that I, among the Rest of my Neighbours, heard in ordinary Discourse, that the Plague was return'd again in *Holland*" (3). Le reste de ce paragraphe introducteur regorge d'expressions relatives au discours et à la diffusion d'informations. H.F. raconte :

for it had been very violent there, and particularly at *Amsterdam* and *Roterdam*, in the Year 1663, whither *they say*, it was brought, some said from *Italy*, others from the *Levant* among some Goods, which were brought home by their Turkey Fleet; others said it was brought from *Candia*; others from *Cyprus*. It matter'd not, from whence it come; but all agreed, it was come into *Holland* again. (3)

Les premiers mots du roman portent donc essentiellement sur les rumeurs concernant l'épidémie hollandaise, ainsi que sur la propagation de la maladie. Les deux semblent étroitement liés : le bruit d'un danger potentiel pour les Londoniens crée déjà une appréhension chez les habitants, qui connaissent la létalité de la peste.⁶⁵ Les premiers décès de St Giles in the Fields viennent confirmer ces appréhensions, alarmant les habitants de Londres, voisins ou éloignés de la paroisse ("The People shew'd a great Concern at this, and began to be allarm'd all over the Town", 4). Les rumeurs, en quelque sorte, prennent de l'avance sur la maladie elle-même ; avant d'être affectés par l'épidémie de peste, les Londoniens font face à une épidémie de rumeurs et d'angoisses, dont les mouvements sont semblables à ceux observés pour la maladie. Le phénomène de flux et reflux concerne à la fois la progression de la peste et les rumeurs qui l'entourent. H.F. écrit que la « rumeur mourut de nouveau » ("this Rumour died off

65 Les Moote rappellent la récurrence des épidémies de peste aux seizième et dix-septième siècles, et mentionnent notamment celles de 1603 (avec 23 045 victimes de la peste) et de 1625 (26 350 victimes de la peste, reconnue comme étant la seconde plus grosse épidémie londonienne). A. Lloyd and Dorothy C. Moote, *op. cit.*, p.10-11.

again”, 3), jusqu’à l’annonce de deux cas dans l’ouest de la ville (“till ... two Men, said to be French-men, died of the Plague in *Long Acre*, or rather at the upper End of *Drury-Lane*”, 3). Plus tard, H.F. raconte que l’espoir regagna les Londoniens (“However, the next Week there seem’d to be some Hopes again”, 7), jusqu’à la semaine suivante, où la peste et la terreur qui lui est intrinsèque réapparurent (“But the following Week it return’d again”, 7). Pour H.F. et ses voisins, ces faits, dont tous discutent, se produisent toujours (du moins jusqu’à ce que la peste n’arrive vraiment chez eux) à « l’autre bout de la ville » (“that End of the Town”), qui devient même une expression récurrente lorsque H.F. entreprend de décrire l’avancée de la peste et les histoires qui circulent à son propos.⁶⁶

La terreur des habitants ne s’installe toutefois véritablement et durablement que lorsque les on-dits sont confirmés par les *Bills of Mortality*. Ce sont même ces documents-là qui nourrissent les appréhensions : plus la peste se rapproche, plus les chiffres grossissent, et plus la peur grandit. En effet, au-delà du nombre croissant de victimes, c’est la submersion progressive et physique de la ville qui alarme particulièrement les habitants. H.F. fait par ailleurs constamment référence aux différentes paroisses de Londres. Ce sont ces zones géographiques qui permettent de situer l’action et d’évaluer la progression de l’épidémie – comme vu auparavant, ce sont les noms des paroisses qui servent de points de repères dans les *Bills of Mortality* également. Lorsque H.F. décide de préciser le lieu dans lequel une scène qu’il s’apprête à décrire se déroule, c’est donc logiquement ces toponymes-là qu’il emploie. Eux-mêmes, avec l’avancée de la contagion, finissent par submerger les pages du roman. Pour quiconque n’est pas familier avec la géographie de Londres, *A Journal of the Plague Year* est pareil à un véritable labyrinthe. Les noms de paroisses, de rues, ou de monuments, utilisés comme des points de repère évidents par Defoe, construisent un espace complètement abstrait à l’intérieur du roman.

Les différents épisodes de l’histoire de H.F., de plus, sont loin de suivre la chronologie de l’épidémie. Ce n’est pas seulement dans l’espace que le narrateur fait des va-et-vient, mais aussi dans le temps. Le fait qu’il écrive son rapport *a posteriori*, à partir de mémorandums rédigés, eux, pendant l’épidémie – et qu’il décide de garder privés – lui permet de raconter les événements en fonction des thèmes qu’il aborde,

66 L’expression exacte “that End of the Town” apparaît huit fois dans le roman (4, 7, 82, 107, 109, 206).

plutôt qu'en fonction de l'avancée historique de la peste.⁶⁷ Ainsi, au lieu de suivre la propagation de la maladie semaine après semaine, comme c'est le cas dans les *Bills of Mortality*, H.F. expose ses observations sur l'épidémie au fur et à mesure qu'il mentionne des sujets particuliers, comme les attitudes superstitieuses de certains Londoniens ou la modification du paysage urbain par exemple. Cependant, ce choix de narration, que l'on pourrait dire « thématique », est lui aussi loin d'être linéaire. Les digressions sont très fréquentes dans le texte, et jouent même un rôle clé dans le roman puisqu'elles permettent à H.F. d'introduire les différentes histoires qui brossent le portrait de Londres sous la peste. Ces nombreuses divagations sont reconnaissables à l'emploi courant d'expressions comme "I shall have occasion to mention at large hereafter" (35), "I shall explain further hereafter" (72), ou encore "I have by me a Story", qui sert au narrateur à introduire trois personnages ("two Brothers and their Kinsman", 57), dont l'histoire de la fuite ne sera finalement racontée qu'une cinquantaine de pages plus tard. Les allées et venues de la narration elle-même transforment alors l'espace littéraire du roman en labyrinthe, dans lequel il est difficile de se repérer.⁶⁸ L'aspect catastrophique, voire chaotique de l'épidémie décrite dans le roman passe alors par le discours écrit que le lecteur découvre en tournant les pages du livre autant que par le discours oral qui nourrit les angoisses des Londoniens.

Pourtant, les silences laissés par H.F. comme par les autorités de la ville sont aussi des sources d'angoisses, puisqu'elles laissent à la population de Londres comme aux lecteurs du roman la possibilité d'imaginer l'ampleur du désastre dont il est question. C'est même du silence que les rumeurs découlent. Les statistiques peu fiables des *Bills of Mortality*, les tentatives du gouvernement de contenir les nouvelles effrayantes d'une nouvelle épidémie finissent par nourrir, semble-t-il, les soupçons des habitants. H.F. débute son compte rendu par des commentaires sur la fiabilité douteuse des discours de l'époque, qu'il oppose à la presse qu'il a vue se développer depuis, et

67 H.F. n'hésite pas à introduire certains thèmes pour ne les expliquer que bien plus tard dans le roman, au moment qu'il juge opportun.

68 Si ce n'est par la présence de quelques signes plus visuels, ou graphiques dans le roman, comme les tableaux tirés des *Bills of Mortality* ou les symboles illustrant les pratiques occultes auxquelles H.F. se réfère (33), qui, par l'insertion obligatoire de blancs au sein du texte, sont mis en valeur. Ce type de narration est plutôt courant dans les fictions de Daniel Defoe, bien que certaines, à l'instar de *Roxana* ou de *Moll Flanders*, sont divisées de façon plus franche, en fonction des épisodes de la vie des protagonistes. L'histoire racontée par H.F. ne se déroulant que sur une seule année et dans un contexte de grave crise, ce découpage devient automatiquement plus complexe.

qui, supposément, est plus fidèle à la réalité des faits (3).⁶⁹ Ce nouveau discours écrit, on peut l'imaginer, englobe le rapport que H.F. délivre, puisque celui-ci se veut fidèle aux observations que le narrateur a faites pendant l'épidémie. Pourtant, lui-même fait face à un problème de taille dans son écriture : celui du rapport à l'indicible, voire à l'inimaginable. Le défi de l'écriture de la catastrophe réside en effet en la relation d'événements exceptionnels, extraordinaires. Si, comme l'affirme Françoise Lavocat, c'est le discours qui donne à la catastrophe sa singularité⁷⁰, celle-ci, pour être considérée comme un objet digne d'être écrit, ou représenté, doit faire preuve d'une intensité particulière, impliquer le sujet de façon personnelle. Pour H.F., le désastre de l'année 1665 n'a pas d'équivalents dans l'histoire ("such a time as this of 1665, is not to be parallel'd in History", 226). Les silences de l'indicible, auxquels H.F. est sans cesse confronté, donnent à la Grande Peste de Londres l'aspect effroyable que H.F. tente d'exprimer, paradoxalement, en vain. Le recours à l'hyperbole ne suffit pas à H.F. pour décrire fidèlement ce qu'il a vu, ou l'angoisse qu'il a pu ressentir. Ainsi le narrateur reconnaît-il son échec, lorsqu'il écrit à propos des familles confinées : "The Misery of those Families is not to be expressed" (55). H.F. laisse alors à son lecteur la responsabilité d'imaginer ce que lui-même, qui ne cesse d'affirmer la véracité de son compte rendu, est incapable de représenter par les mots. Le lecteur, en quelque sorte, se retrouve abandonné dans un espace inconnu, abstrait, et par essence unimaginable. Pour Emmanuelle Peraldo, c'est même le silence de l'indescriptible qui révèle le mieux l'horreur de la situation : « Le fantasme de *mimesis* est (...) voué à l'échec, mais c'est en reconnaissant cet échec à montrer l'horreur que le narrateur la montre le mieux. »⁷¹

c) La mobilité

Tout ce que le narrateur peut livrer à ses lecteurs se restreint donc à son expérience personnelle, plutôt qu'à ses observations générales et objectives. Le contenu du rapport de H.F., outre les vaines tentatives de description de l'horreur de la situation et les silences que cet échec impose, consiste en une série de déplacements motivés par la curiosité du narrateur. En fait, H.F. est probablement le personnage le plus mobile de

69 Paula McDowell, "Defoe and the Contagion of the Oral: Modeling Media Shift in *A Journal of the Plague Year*". *PMLA*, Vol. 121, No. 1, Special Topic: The History of the Book and the Idea of Literature (Jan., 2006), p.89.

70 Françoise Lavocat, *op. cit.*, p.22.

71 Emmanuelle Peraldo, *op. cit.*, p.313.

tout le roman. Lorsqu'il tente de s'enfermer chez lui, par mesure de sûreté, il comprend rapidement que sa curiosité d'aller observer la vie quotidienne de la ville pendant l'épidémie est bien plus forte que son désir de sécurité. Il écrit :

As for my little Family, having thus as I have said, laid in a Store of Bread, Butter, Cheese, and Beer, I took my Friend and Physician's Advice, and lock'd my self up, and my Family, and resolv'd to suffer the hardship of Living a few Months without Flesh-Meat, rather than to purchase it at the hazard of our Lives.
But tho' I confin'd my Family, I could not prevail upon my unsatisfy'd Curiosity to stay within entirely my self ; and tho I generally came frighted and terrified Home, yet I could not restrain ; only that indeed, I did not do it so frequently as at first.
(78)

La curiosité, selon Edmund Burke, est « la première et la plus simple des émotions que l'on trouve dans l'esprit humain ». ⁷² C'est celle qui pousse l'individu vers la nouveauté, dans laquelle il trouve une forme de plaisir, y compris lorsque la nouveauté consiste en une catastrophe. En sympathisant avec les victimes de la peste – soit en les observant à distance, soit en se mêlant à eux et en discutant avec eux, comme avec le batelier exilé sur son bateau – H.F. rend la dimension catastrophique de l'épidémie plus grande encore ; il la rend plus réelle, puisqu'il parvient dès lors à éprouver la détresse des plus démunis. Burke affirme par ailleurs que le pouvoir de la tragédie est parfait lorsque celle-ci approche de façon étroite la réalité, et que les hommes se trouvent éloignés de toute idée de fiction. ⁷³ La mobilité de H.F. participe donc pleinement de l'expérience de la catastrophe, dans la mesure où son rapport de 1665 se base principalement sur des échanges, des histoires qu'il a entendues lors de ses nombreux déplacements. ⁷⁴ L'entièreté du roman repose sur la facilité de H.F. à se déplacer dans la ville.

Le narrateur demeure cependant conscient que sa curiosité le pousse à agir de façon dangereuse. Il sait que toute personne qu'il croise est susceptible de porter la maladie (puisque les signes de la peste ne sont pas toujours visibles). La terreur intrinsèque à la menace de la contamination n'arrête pourtant pas H.F.. Au contraire, elle le pousse davantage vers la nouveauté, vers ce qu'il ne connaissait pas auparavant,

72 "The first and the simplest emotion which we discover in the human mind is Curiosity." Edmund Burke, *A Philosophical Enquiry into the Sublime and Beautiful* (1757), Paul Guyer, ed., Oxford, Oxford University Press, 2015, p.27.

73 "The nearer [tragedy] approaches the reality, and the further it removes us from all idea of fiction, the more perfect is its power." *Ibid.*, p.40.

74 Histoires dont il n'est d'ailleurs pas toujours capable de prouver la véracité. Il s'agit très souvent, comme déjà évoqué, de rumeurs, de scènes qui se seraient produites à l'autre bout de la ville, et donc difficilement vérifiables.

c'est-à-dire le désastre. L'écriture qui découle de ses déplacements, et donc de ses observations, en rend compte : même lorsqu'il avoue son impuissance vis-à-vis de l'expression de la catastrophe, de l'indicible, il persévère dans sa tentative de mise en discours. S'il ne parvient pas à traduire les effets de l'épidémie sur sa vision du monde, il n'en décrit pas moins un paysage urbain profondément modifié par la peste. H.F. se perd dans sa propre chronologie, il ne précise que rarement les dates de ses aventures dans la ville. Il va et vient en recueillant des histoires, des tableaux à exposer dans ses mémoires.

Toutefois, comme le note Srinivas Aravamudan, *A Journal of the Plague Year* est le seul roman de Defoe qui ne contient pas de voyage à l'étranger.⁷⁵ Les déplacements à l'extérieur de la ville sont rares, et répondent évidemment à certaines conditions. Le passage le plus marquant se déroulant en dehors de Londres est l'épisode où H.F. relate l'histoire des deux frères et de leur cousin, partis pour Epping afin de fuir l'épidémie londonienne. Leur histoire s'étale sur une trentaine de pages (c'est certainement la plus longue racontée par H.F. dans tout le roman ; les autres sont généralement bien plus brèves, presque anecdotiques). Or, si l'action se déroule en effet en dehors de la ville, il ne s'agit que d'une histoire rapportée. H.F. n'est pas présent en tant que personnage actif de l'action, contrairement à la plupart des histoires qu'il raconte, où son rôle d'observateur *direct* suffit à l'intégrer complètement au tableau qu'il dépeint. Ici, en revanche, H.F. est complètement étranger au voyage entrepris par les trois personnages, et semble presque disparaître de la narration, laissant place à un dialogue et à des précisions concernant le voyage détachées du narrateur. L'épisode est simplement introduit par la formule "I have by me a Story of two Brothers and their Kinsman" (57). H.F. ne précise pas comment il en est venu à connaître cette histoire – si on la lui a racontée, et si oui, qui la lui a relatée. Encore une fois, l'épisode semble difficilement vérifiable. L'effet de cette longue digression sur le lecteur est celui d'une échappatoire. Enfermé dans une ville infestée depuis le début du roman, le lecteur suit l'avancée des trois personnages comme une occasion de sortir de l'oppression morbide décrite par H.F.. Le seul épisode se déroulant hors de la ville de Londres est en fait bien éloigné de la réalité que H.F. cherche à transmettre à son lecteur : pour lui aussi, il ne s'agit que d'une échappatoire imaginaire. Lui, lorsque les trois cousins progressaient

75 Srinivas Aravamudan, "Defoe, commerce, and empire". In: John Richetti (ed), *The Cambridge Companion to Daniel Defoe*, Cambridge, Cambridge University Press, 2008. p.58.

vers la campagne, se trouvait toujours à Londres, désespérément retenu au milieu des malades.⁷⁶

La mobilité *réelle* des personnages du roman, dont H.F., est bien plus difficile que le narrateur ne le laisse paraître – puisque lui-même est très souvent en mouvement. Même pour ceux qui, comme lui, s'aventurent à la découverte de la peste, les déplacements sont difficiles. Si H.F. semble déambuler à sa guise, allant jusqu'à visiter des endroits dont l'accès est rigoureusement interdit aux civils – comme le cimetière d'Algate, auquel il se rend de nuit pour voir les cadavres jetés dans la fosse (59) – de nombreux Londoniens ne jouissent pas de la même liberté. N'étaient autorisés à quitter la ville que ceux qui étaient munis d'une attestation certifiant leur bon état de santé, conformément aux mesures en vigueur (les *plague orders*).⁷⁷ Aux premiers signes de l'épidémie, alors que les habitants de Londres cherchent à tout prix à fuir la ville, H.F. écrit à propos de l'obtention de ces certificats :

This Hurry of the People was such for some Weeks, that there was no getting at the Lord-Mayor's Door without exceeding Difficulty; there was such pressing and crowding there to get passes and Certificates of Health; for such as travelled abroad; for without these, there was no being admitted to pass thro' the Towns upon the Road, or to lodge in any Inn: Now as there had none died in the City for all this time, My Lord Mayor gave Certificates of Health without any Difficulty to all those who liv'd in the 97 Parishes, and to those within the Liberties too for a while. (9-10)

Si, selon H.F., la distribution de certificats était en soi relativement facile au début de l'épidémie (lorsque la ville, c'est-à-dire les quatre-vingt-dix-sept paroisses dont il est question dans l'extrait, n'avait pas encore été touchée), et rendue difficile seulement par les mouvements de foule devant la porte du Lord Maire de Londres (en l'occurrence, Sir John Lawrence), cet accès relativement aisé à un espoir de fuite ne dura pas. Même pour ceux qui réussirent à s'en procurer un, l'exil ne fut pas toujours à la hauteur des promesses. Stephen Porter explique les mesures prises par la ville de Leicester en 1665, confrontée à l'arrivée de Londoniens :

76 « Désespérément », car même s'il a choisi de rester à Londres, H.F. se rend compte qu'une sortie de la crise paraît bien souvent impossible, comme il l'écrit lui-même : “many began to think, and even to say, that there would none escape; and indeed, I began to think so too” (100-101).

77 “That where several Inmates are in one and the same House, and any Person in that House happens to be Infected; no other Person of Family of such House shall be suffered to remove him or themselves without a Certificate from the Examiners of Health of that Parish; or in default thereof, the House whither he or they so remove, shall be shut up as in case of Visitation.” (44) Cynthia Wall précise : “Defoe reprints the orders – with few changes – as they appeared in *A Collection of Very Valuable and Scarce Pieces* (1721).” (285).

The orders issued in 1625 regarding the reception of anyone coming from London were consulted, and a ruling was made that nobody from the capital, or any other infected place, was to be allowed in the town unless they had the permission of the mayor or the justices. Their decision was to be made on the credit they gave to the certificate of health held by the traveller.⁷⁸

Le passeport délivré par les autorités londoniennes ne suffisait donc pas toujours aux voyageurs pour être accueillis dans une autre ville. L'exode provoqué par l'arrivée de la peste semble créer une population d'apatrides, ayant fui une ville sur le point d'être ravagée par une épidémie sans précédent, mais rejetés de ce qui aurait pu devenir leur refuge, en attendant un retour à la normale.

Pour les Londoniens restés dans la capitale, soit par choix, comme H.F., soit par manque de moyens de partir, comme la plupart des habitants demeurés sur place, beaucoup d'entre eux faisant partie des classes les plus démunies de la population, la mobilité dans la ville est également bien restreinte. Sortir de chez soi, quelle que soit la raison de cette prise de risque, représente un danger direct pour la vie des Londoniens. H.F. ne manque pas de rappeler que, pour certaines familles désireuses de rester en sécurité dans leur maison fermée, traverser les rues de la ville était un impératif absolu, leurs moyens n'étant pas suffisants pour accumuler les ressources nécessaires à leur quarantaine. Paradoxalement, la nécessité de récupérer des ressources indispensables à la survie force les habitants à prendre des risques qui, parfois, vont les mener directement à la mort. H.F. commente :

this Necessity of going out of our Houses to buy Provisions, was in a great Measure the Ruin of the whole City, for the People catch'd the Distemper, on those Occasions, one of another, and even the Provisions themselves were often tainted, at least I have great Reason to believe so. (76)

Pour d'autres, ceux qui sont déjà contaminés, la quarantaine est imposée par les *plague orders*. À moins d'avoir recours à la violence ou à la corruption des gardiens censés surveiller l'entrée des maisons fermées (47-57), la fuite est inenvisageable. Dans un tel contexte, vivre à Londres signifie être emprisonné, soit littéralement, en cas d'infection,

78 Stephen Porter, *op. cit.*, p.62.

dans les hôpitaux de la ville ou dans les maisons, comme l'exigeait les *plague orders*⁷⁹, soit, plus largement, dans une ville condamnée à être vidée de sa population.

Dans son rapport détaillé de l'avancée de la peste, H.F. dépeint le portrait d'une ville où personne n'est certain de pouvoir survivre au désastre, pas même le narrateur lui-même qui, malgré la peur des risques encourus lors de ses déplacements, se montre incapable de résister à la tentation de regarder le spectacle de la mort qui se déroule jour après jour dans la ville de Londres. Celle-ci, par la profusion de toponymes employés par H.F. pour situer ses observations, couplée à l'absence de chronologie claire, se transforme en espace abstrait dans lequel le lecteur se perd aisément. La ville, mise en quarantaine, revêt des airs de pénitencier. Empêchés de fuir, la plupart des habitants sont condamnés à errer dans un espace submergé par la catastrophe, menacés de contracter la maladie à chaque sortie – sortie paradoxalement nécessaire à leur confinement – , sans aucune garantie de trouver une issue à la situation.

2. La ville fantôme

“But Lord! What a sad time it is to see no boats upon the river; and grass grows all up and down White Hall court, and nobody but poor wretches in the streets!”, s'exclama Samuel Pepys dans son journal, le 20 septembre 1665.⁸⁰ Malgré ses nombreuses déambulations dans la capitale pendant les mois de peste, Pepys se montre, dans ses écrits, à la fois grand observateur de la vie quotidienne et de la propagation de l'épidémie, et relativement peu sensible à l'ampleur de la catastrophe qui se déroule sous ses yeux. À la toute fin de l'année 1665, il écrit, en résumé de son année : “I have never lived so merrily (besides that I never got so much) as I have done this plague time”⁸¹, expliquant en quelle bonne compagnie il a pu se trouver et la fortune qu'il a pu amasser. Si l'on peut se réjouir du sort de Samuel Pepys, H.F., lui, semble autrement

79 Les ordres indiquaient : “*Sequestration of the Sick* . As soon as any Man shall be found by this Examiner, Chirurgeon or Searcher to be sick of the Plague, he shall the same Night be sequestred in the same House, and in case he be so sequestred, then, though he afterwards die not, the House wherein he sickned, should be shut up for a Month, after the use of the due Preservatives taken by the rest.” (41).

80 Samuel Pepys, *op. cit.*, p.266.

81 *Ibid.* p.275.

affecté par l'épreuve qu'il vient de traverser, à en juger par la strophe qui conclut son récit : « *A dreadful Plague in London was, / In the Year Sixty-Five, / Which swept an Hundred Thousand Souls / Away; yet I alive!* » (238). H.F., même s'il prend le risque de rester à Londres (alors qu'il a la possibilité de fuir), ressort – semble-t-il – vainqueur de la calamité. Son imprudence participe de la construction d'un tableau de la ville de Londres, transformée par la peste en véritable ville fantôme, d'abord par la fuite des habitants les plus aisés, puis par la propagation de la mort dans tous les recoins de la capitale. Le Grand Incendie qui l'accabla l'année suivante, presque indissociable de la Grande Peste, contribue également à l'aspect spectral du récit de H.F..

a) La désertification de Londres

On peut considérer deux formes d'abandon de la ville de Londres durant la peste : l'une volontaire, l'autre non. La première concerne évidemment les habitants qui décidèrent de partir, par mesure de sécurité. L'autre est celle imposée aux malades et à leurs proches, forcés à l'isolement dans leur maison par les *plague orders*. Dès le début du compte rendu, H.F. fait part de ses premières observations relatives à la fuite des habitants, effrayés par les premiers cas de peste annoncés :

But at the other End of the Town, their Consternation was very great; and the richer sort of People, especially the Nobility and Gentry, from the West-part of the City throng'd out of Town, with their Families and Servants in an unusual Manner; and this was more particularly seen in *White-Chapel*; that is to say, the Broad-street where I liv'd: Indeed nothing was to be seen but Waggons and Carts, with Goods, Women, Servants, Children, &c. Coaches fill'd with People of the better Sort, and Horsemen attending them, and all hurrying away; then empty Waggons, and Carts appear'd and Spare-Horses with Servants, who it was apparent were returning or sent from the Countries to fetch more People: Besides innumerable Numbers of Men on Horseback, some alone, others with Servants, and generally speaking, all loaded with Baggage and fitted out for travelling, as any one might perceive by their Appearance. (9)

Cette remarque constitue, avec les premières mentions des *Bills of Mortality* et de leurs statistiques, les premiers signes visuels que le narrateur observe par lui-même.⁸² La peste qui sévit à l'autre bout de la ville provoque des mouvements de foule, un véritable exode, comme le soulignent le verbe *throng* et le participe *fill'd*. Ces habitants, les plus

82 Par opposition aux histoires qui lui parviennent au début de l'épidémie : la peste se propage surtout, au départ, dans l'ouest de la ville, c'est-à-dire à l'opposé de la paroisse dans laquelle H.F. vit. Lorsqu'il voit les premiers mouvements de population, il n'est pas encore le témoin direct des ravages de la peste.

aisés, se hâtent (*hurrying away*) de quitter une ville qui, ils le sentent probablement (en tout cas ils le craignent), se trouvera bientôt complètement assiégée par une épidémie sans précédent. Peu à peu, Londres se vide de ses habitants les plus aisés.⁸³ Toutefois, les Moote précisent que « cette migration de masse, la plus importante que Londres ait jamais connue, concernait toutes les classes, tous les commerces, toutes les professions ».⁸⁴ H.F. ne manque pas de généraliser sa remarque à une plus large partie de la population (à l'exception des plus pauvres, pour qui la fuite n'était pas une option⁸⁵), assurant qu'il lui semblait alors que « toute la ville était en fuite » (“it look'd as if all the City was running away”, 176). Avant même que la peste ne s'avère véritablement d'ampleur catastrophique, elle conduit à l'exode. Les habitants fuient plus par anticipation du pire que par peur immédiate d'être contaminés. Londres se transforme alors en ville morte : H.F., qui continue de déambuler dans les rues, est choqué par l'aspect désertique de sa ville :

As this puts me upon mentioning my walking the Streets and Fields, I cannot omit taking notice what a desolate Place the City was at that Time: The great Street I liv'd in ... was more than a green Field than a paved Street ... It is true, that the farthest End towards *White-Chappel* Church, was not all pav'd, but even the Part that was pav'd was full of Grass also; but this need not seem strange since the great Streets within the City, such as *Leaden-hall-Street*, *Bishopgate-Street*, *Cornhill*, and even the *Exchange* it self, had Grass growing in them, in several Places; neither Cart or Coach were seen in the Streets from Morning to Evening, except some Country Carts to bring Roots and Beans, or Pease, Hay and Straw, to the Market, and those but very few, compared to what was usual. (98)

Cette description rejoint l'observation (contemporaine, cette fois-ci) de Samuel Pepys citée plus tôt. H.F. dépeint un espace dans lequel les hommes ont si peu d'activité que la nature reprend ses droits (et ce même dans les lieux les plus fréquentés de la ville). L'herbe repousse sur les routes pavées comme elle repousserait sur une tombe qui vient d'être recouverte. Londres semble n'abriter plus que la mort elle-même.

Pourtant, comme H.F. le montre par ses escapades dans la ville, la capitale n'est pas *totale*ment dépeuplée. Outre les habitants qui parcourent les rues à la recherche de provisions, d'autres Londoniens vivent toujours, reclus chez eux. Les mesures prises par les autorités de Londres, les *plague orders*, recopiées par H.F. (38-46), exigeaient entre

83 À l'instar de la Cour de Charles II, qui quitta Londres pour Salisbury, puis pour Oxford.

84 “This mass migration, the largest London had ever experienced, affected every class, trade, and occupation in the city and suburbs.” A. Lloyd and Dorothy C. Moote, *op. cit.*, p.89.

85 *Ibid.* p.90.

autres que les malades soient mis en quarantaine dans leur maison (41). L'une des grandes critiques du narrateur – et de Defoe lui-même – vis-à-vis de cette mesure concerne sa cruauté⁸⁶ : si une personne avait la peste, elle devait être mise à l'écart du reste de la population afin d'éviter tout risque de contagion. À moins que la famille de cette personne ne disposât de plusieurs endroits où se réfugier, les autres membres devaient être enfermés également, puisque leurs contacts avec le malade auraient pu les contaminer eux aussi. En d'autres termes, si un seul membre d'une famille se trouvait malade, toute la famille était condamnée à demeurer avec lui, et donc, certainement, à être touchée par la peste également. Ceux qui se trouvent alors séquestrés sont hors de la vue de H.F., ou de n'importe quel autre habitant demeuré à Londres. Bien qu'ils soient physiquement dans la ville, personne ne les voit et, dans de nombreux cas, ils ne ressortent pas vivants de leur maison, ce sont des condamnés. Dans la rue, leur existence n'est rappelée que par la présence de gardes (*watchmen*) devant leur porte (marquée d'une croix rouge)⁸⁷. H.F. raconte :

it was a most surprising thing, to see those Streets, which were usually so throng'd, now grown desolate, and so few People to be seen in them, that if I had been a Stranger, and at a Loss for my Way, I might sometimes have gone the Length of a whole Street, I mean of the by-Streets, and see no Body to direct me, except Watchmen, set at the Doors of such Houses as were shut up (18)

En se mettant dans la peau d'un étranger de passage, H.F. se rend compte du véritable désert qu'est devenu Londres. Tout ce qu'il peut voir, le paysage comme les éventuelles personnes qu'il pourrait croiser, c'est-à-dire principalement des gardes, rappellent la crise que la ville, et donc sa communauté, la ville toute entière, est en train de traverser. Pourtant, H.F. n'est pas le seul à parcourir les rues de Londres. Ses autres rencontres n'échappent pas à la marque de la mort, alors que la peste se propage.

86 Dans *Due Preparations for the Plague*, Defoe va jusqu'à proposer ses propres idées pour protéger la ville en cas de peste : au lieu d'enfermer les malades, il propose d'évacuer ceux qui ont, jusque là, résisté à la peste. Il affirme : "These evacuations of people would greatly lessen the number of the poor in London, and consequently take away the fuel which the fire of the pestilence generally feeds upon." Daniel Defoe, *Due Preparations for the Plague* (1722), George A. Aitken (ed.), Whitefish, Kessinger Publishing, 2009, p.23.

87 Cf. Cynthia Wall, "Novel Streets: The Rebuilding of London and Defoe's *A Journal of the Plague Year*". *Studies in the Novel*, Vol. 30, No. 2, Making Genre: Studies in the Novel or Something Like It, 1684-1762 (Summer, 1998), p.171.

b) La propagation de la mort

Le spectacle de la mort s'invite à tous les coins de rue, sur tous les visages. Les signes visuels, et plus largement sensoriels sont omniprésents. Que ce soit à la vue des fosses communes, dans lesquelles les cadavres des pestiférés sont enterrés, ou d'une rue déserte, H.F. reconnaît partout l'empreinte de la mort. La vue est particulièrement mobilisée : c'est elle qui permet de repérer en premier lieu la signature de la peste, c'est-à-dire les bubons, que H.F. nomme dès le début du compte rendu les « témoignages évidents de la maladie » (“evident Tokens of the Sickness”, 4). Plus tard, il les décrit plus précisément :

Many Persons in the Time of this Visitation never perceiv'd that they were infected, till they found to their unspeakable Surprize, the Tokens come out upon them, after which they seldom liv'd six Hours; for those Spots they call'd the Tokens were really gangreen Spots, or mortified Flesh in small Knobs as broad as a silver Penny, and hard as a piece of Callous or Horn; so that when the Disease was come up to that length, there was nothing could follow but certain Death (188)

Les bubons, l'aspect le plus visuel de la peste, semblent agir particulièrement sur les victimes à partir du moment où celles-ci découvrent qu'elles portent la maladie. Le bubon dans *A Journal of the Plague Year* est en quelque sorte un équivalent de la marque noire des pirates, que Stevenson utilise dans *Treasure Island* (1883) pour annoncer la mort imminente d'un personnage. L'apparition de cette marque, qui incarne – littéralement – la mort, semble condamner celui qui la porte, comme si le porteur de la marque ne pouvait plus se projeter que dans sa propre mort.⁸⁸ Le lien vue-mort rappelle, par exemple, la fable de de Giorgio Vasari dans son ouvrage *Les Vies des meilleurs peintres, sculpteurs et architectes* (1550), sur un certain Fivizzano, un peintre fictif, qui aurait peint la mort de façon tellement vivante qu'il en serait mort lui-même. Pascale Dubus cite l'épigramme qui aurait été écrit pour cette œuvre :

Un peintre divin m'a conçue dans son esprit conforme à la vérité. / Puis sa main exercée s'est mise à l'œuvre, / Tandis qu'il fixait ses yeux sur l'œuvre achevée / Trop attentif, il pâlit et mourut. / Moi la Mort, je suis donc vivante ; je ne suis pas une image morte de la Mort / Si j'accomplis l'office qu'accomplit la mort.⁸⁹

88 Même si, de fait, une personne porteuse de la peste bubonique peut guérir. H.F. décrit les traitements extrêmement douloureux consistant à ouvrir les bubons (79-80).

89 Pascale Dubus, *L'art et la mort: Réflexions sur les pouvoirs de la peinture à la Renaissance*, Paris, CNRS Éditions, 2006, p.5.

Le corps des pestiférés est mis au centre du roman, figurant la toile sur laquelle la mort va apposer sa trace. Ce n'est peut-être pas tant la peste, finalement, qui décime la population, que la terreur de découvrir que la mort est proche et inéluctable.

Celle-ci ne demeure toutefois pas limitée au corps qu'elle contamine : la porte des maisons des pestiférés enfermés chez eux est marquée d'une croix rouge bien visible ("evident to be seen") au-dessus de laquelle est écrite la formule d'usage *Lord have Mercy upon us* (43). La mort, qui devrait rester cachée afin d'éviter toute transmission de la maladie, est visible, en tout cas détectable depuis la rue. Après s'être emparé du corps, la peste se propage visiblement à l'entièreté de la maison.⁹⁰ Or, la vue n'est pas le seul sens invoqué par la peste : les sons (ou le silence), le toucher sont aussi des éléments marquants de la progression de l'épidémie. Sur son chemin pour poster une lettre à son frère, H.F. observe un « profond silence » dans les rues désertées de la ville. C'est à ce moment que plusieurs habitants de la rue aperçoivent une bourse laissée au milieu du chemin, que personne, dans un premier temps, n'ose récupérer, craignant de contracter la peste en la touchant (102).⁹¹ Ailleurs, ce sont les cris horrifiés des pauvres que le narrateur se sent incapable de décrire : "It is impossible to describe the most horrible Cries and Noise the poor People would make at their bringing the dead Bodies of their Children and Friends out to the Cart" (171). Lorsqu'il livre ses observations sur la transmission de la maladie, H.F. mentionne également l'idée que la peste se propagerait par une sorte d'effluve⁹², de telle sorte qu'il serait quasiment impossible de s'en protéger complètement :

The Infection generally came into the Houses of the Citizens, by the Means of their Servants, who, they were obliged to send up and down the Streets for Necessaries, that is to say, for Food, or Physick, to Bakehouses, Brew-houses, Shops, &c. and who going necessarily thro' the Streets into Shops, Markets, and the like, it was impossible, but that they should one way or other, meet with distempered people,

90 Et c'est certainement le raisonnement que les Londoniens devaient suivre en passant devant une porte marquée et gardée, l'ensemble de la famille séquestrée se trouvant en danger de mort, sitôt qu'un seul membre était contaminé.

91 Les textiles de toutes sortes étaient particulièrement craints pendant les épidémies de peste. Samuel Pepys se méfiait également des perruques, comme il l'écrivit le 3 septembre 1665 : "Up, and put on my coloured silk suit very fine, and my new periwig, bought a good while since, but durst not wear, because the plague was in Westminster when I bought it; and it is a wonder what will be the fashion after the plague is done, as to periwigs, for nobody will dare to buy any haire, for fear of the infection, that it had been cut off the heads of people dead of the plague." Samuel Pepys, *op. cit.*, p.259.

92 La théorie des effluves considérait que la peste se transmettait par des émanations provenant des corps des malades et des morts, contaminant les vivants par l'air. H.F. lui-même croit en la contagiosité de la peste (n'appelle-t-il pas l'épidémie "the Contagion" à de multiples reprises?)

who conveyed the fatal Breath into them, and they brought it Home to the Families, to which they belonged. (72)

La mort se propage donc (en tout cas selon H.F.) de façon à la fois imperceptible en elle-même – c'est-à-dire dans l'air, comme le souligne l'expression *fatal Breath into them* – tout en laissant des traces, des indices même, sur les habitants et sur leur environnement. Les signes sensoriels se mélangent, créant un effet de synesthésie généralisé, lui-même à l'origine d'une obsession relative à la mort.

H.F. affirme que « le chagrin et la tristesse s'installèrent sur tous les visages » (“Sorrow and Sadness sat upon every Face”, 17). Pourtant, bien plus que des sentiments liés à la calamité qui se déploie, c'est la mort elle-même qui est incarnée. Outre les fosses communes et le passage des tombereaux destinées à y transporter les cadavres (les *dead-carts*) qui forment un rappel constant de la situation, la mort s'invite dans toutes sortes de scènes de la vie quotidienne. Elle atteint son degré maximal d'universalité. Il est impossible de savoir véritablement qui est malade et qui ne l'est pas.⁹³ Tout le monde se méfie alors de tout le monde. Les seules certitudes concernent finalement ceux qui sont déjà morts ou dont le trépas prend des allures de spectacle en s'offrant à la vue des autres Londoniens :

Sometimes a Man or Woman dropt down Dead in the very Markets; for many People that had the Plague upon them, knew nothing of it; till the inward Gangreen had affected their Vitals and they dy'd in a few Moments; this caus'd, that many died frequently in that Manner in the Streets suddainly, without any warning (77)

Ces gens qui meurent subitement dans la rue, ignorant être atteints par la maladie, n'ont pas le temps de se repentir, de se préparer à la mort.⁹⁴ Ceux-ci, comme les autres cadavres, seraient transportés vers les cimetières, comme l'explique H.F. dans une sorte de danse macabre :

They were all dead, and were to be huddled together into the common Grave of Mankind, as we may call it, for here was no Difference made, but Poor and Rich went together; there was no other way of Burials, neither was it possible there should, for Coffins were not to be had for the prodigious Numbers that fell in such a Calamity as this. (62)

93 Ce sujet sera traité plus largement en deuxième partie.

94 On peut ici faire le lien avec les commentaires d'Ariès sur les *artes moriendi* et la préparation à une « bonne mort » mentionnés en introduction.

Ici, H.F. met non seulement l'accent sur l'ampleur de la catastrophe, mais aussi sur l'universalité et l'inéluctabilité de la mort, dont les habitants de Londres semblent être plus conscients que jamais. Celle-ci ne discrimine pas, et ce jusqu'à l'extrême. L'effluve mortelle qui se propage dans l'espace et dans les corps corrompt jusqu'à l'ordre de la vie. Non seulement la jeunesse est attaquée par la maladie – comme dans le cas de la jeune fille dont la mère découvre les bubons, après quoi celle-ci semble perdre la raison, jusqu'à succomber au chagrin dû à la disparition de sa fille (56) – mais la naissance elle-même est transformée en scène de mort. H.F. raconte : “Sometimes the Mother has died of the Plague ; and the Infant, it may be half born, or born but not parted from the Mother. Some died in the very Pains of their Travel, and not deliver'd at all” (112-113). L'horreur, qui atteint peut-être son paroxysme dans cette description, est d'autant plus grande que la mort est censée se présenter comme une punition divine.⁹⁵ Or, les nouveaux-nés sont, sans nul doute, les personnages les plus purs, les plus innocents de tout le roman. Leur mort prématurée – le mot est faible, puisque certains sont déjà morts à peine sortis du ventre de leur mère⁹⁶ – constitue donc une profonde injustice compte tenu de la fonction punitive de la calamité. Dans ces circonstances, la naissance n'est pas seulement impossible, elle est transformée : la frontière entre vie et mort s'en trouve complètement effacée.

Si les nourrissons eux-mêmes viennent au monde morts, ou alors se nourrissent de la corruption du corps maternel, et en viennent donc à mourir également⁹⁷, il est possible de voir dans l'entière de la population de Londres une foule de fantômes déambulant dans des catacombes à ciel ouvert. H.F., qui, du fait de sa position de narrateur-observateur, fait figure de mentor pour le lecteur⁹⁸, semble étrangement insaisissable, comme immunisé contre la peste. Lorsqu'il est recruté par sa paroisse pour identifier les malades afin qu'ils soient mis en quarantaine (c'est-à-dire lorsqu'il est engagé comme *Examiner*) au mois d'août, c'est-à-dire l'un des mois les plus

95 H.F. ne met pas en doute l'origine divine de la peste, envoyée comme un fléau pour punir les pécheurs.

96 En cela, l'utérus lui-même est comme un organe de mort plutôt que de vie, comme John Donne l'écrivit dans son dernier sermon : “In his last sermon Donne tells his congregation that the womb is not a place of life but a place of death from which we are delivered unto ‘the manifold deaths of this world’: we come from the mother’s womb ‘to seek a grave’ ” Jonathan Dollimore, *Death, Desire and Loss in Western Culture*, New York, Routledge, 1998, p.73-74.

97 “But when the Apothecary came close to her, he saw the Tokens upon that Breast, with which she was suckling the Child” (115).

98 Le format du « journal », avec les remarques insistantes de H.F. qui assure son lecteur (dès le titre) que son histoire est authentique et vraie, permet de conclure un « pacte » avec lui.

meurtriers de 1665⁹⁹, H.F., bien qu'il craigne de s'exposer (de façon forcée) à la maladie, ne semble pas affecté par la peste. Pourtant, pour Jayne Elizabeth Lewis, l'innocent *nota bene* inséré dans les descriptions des différents cimetières de la ville de Londres a bien plus d'impact qu'une simple note d'éditeur.¹⁰⁰ À propos de Moorfields, H.F. – ou du moins, celui que l'on pense être H.F. – interrompt son texte pour indiquer : “The Author of this Journal, lyes buried in that very Ground, being at his own Desire, his Sister having been buried there a few Years before” (223). Cette note, avec d'autres expériences que H.F. relate dans son compte rendu, à l'image de sa rencontre à la *Pye-Tavern* avec des hommes insultants qui lui demandent « ce qu'il fait hors de sa tombe » (“They ... ask'd me what I did out of my Grave, at such a Time when so many *honest Men* were carried into the Church-Yard?”, 64), fait du narrateur « la figure la plus éthérée à apparaître dans sa propre histoire »¹⁰¹. Toutes ces expériences, qui font de H.F. un personnage remarquablement résistant à la peste, adviennent cependant après que celui-ci, au début de son compte rendu, livre sa terreur lorsqu'il tombe malade quelques jours, après avoir décidé de rester à Londres :

the next Day, I found my self very much out of Order ... It was a very ill Time to be sick in, for if anyone complain'd, it was immediately said he had the Plague: and tho' I had indeed no Symptoms of that Distemper, yet being very ill, both in my Head and in my Stomach, I was not without Apprehension, that I really was infected; but in about three Days I grew better, the third Night I rested well, sweated a little, and was much refresh'd; the Apprehensions of its being the Infection went also quite away with my Illness, and I went about my business as usual. (15)

Bien qu'il se rassure (ou au moins tente de se rassurer) en se disant qu'il n'a pas de symptômes de la peste, les effets qu'il décrit, tels que les maux de tête ou de ventre, la fièvre entraînant une transpiration excessive, sont des symptômes notables de la peste bubonique.¹⁰² H.F. pourrait alors bien faire partie de ces nombreux Londoniens, dont il a

99 Cf. *London's Dreadful Visitation*. Les *Bills of Mortality* de 1665 chiffrent à 2817 le nombre de morts de la peste la semaine du 1^{er} au 8 août, 3880 du 8 au 15 août, 4237 du 15 au 22 août, 6102 du 22 au 29 août et 6988 du 29 août au 5 septembre. Seule la semaine du 12 au 19 septembre fut plus meurtrière encore, avec 7165 morts de la peste.

100 Jayne Elizabeth Lewis, “Spectral Currencies in the Air of Reality: *A Journal of the Plague Year* and the *History of Apparitions*”. *Representations*, Vol. 87, No. 1 (Summer 2004), p.94.

101 “H.F. is certainly the most ethereal figure to appear in his own story”. *Ibid.*, p.96.

102 “Classic bubonic plague is characterized by swollen, intensely painful lymph glands or buboes (Latin for “groin swelling”) in the groin, axilla, or neck, accompanied by fever, chills, and headache. The infection may spread quickly into the bloodstream; release of inflammatory toxins leads to circulatory collapse, organ failure, and death within days.” Sandra W. Moss, “Bubonic plague” in Joseph P. Byrne (ed.), *op. cit.*, p.74.

déjà été question, qui sont porteurs de la peste sans le savoir, et sans même s'en douter. Quoi qu'il en soit, cette expérience de la maladie révèle chez H.F. une profonde angoisse, soudainement devenue personnelle, comme s'il s'était enfin véritablement rendu compte que lui-même pouvait être emporté par l'épidémie.

Dans le paragraphe qui précède cette description de symptômes, il déclare aussi que la femme qui était chargée de garder sa maison s'il devait partir avec son frère était tombée malade ("the Woman being taken ill with whom I had intended to entrust my House and all my Affairs"). Cependant, le mal dont celle-ci souffrait n'est jamais clairement nommé. Après s'être supposément remis de son épisode fiévreux, H.F. indique : "These Things however put off all my Thoughts of going into the Country; and my Brother also being gone, I had no more Debate either with him, or with my self, on that Subject." La maladie de H.F., une fois passée, aurait pu le convaincre de partir une fois pour toutes, afin de ne pas retomber dans la même détresse ultérieurement. À la place, le narrateur affirme que partir de la capitale n'était plus une option envisageable. Sa formulation, "either with him, or with my self", donne l'impression que tout contact est coupé non seulement avec son frère, qui a quitté la ville, mais également avec « lui-même », comme s'il n'avait plus accès à toutes les possibilités dont il pouvait jouir précédemment. Il semble se mettre lui-même « hors-jeu », comme s'il n'avait plus rien à discuter, comme s'il n'était plus capable de décider pour lui-même et qu'une telle question – quitter Londres ou non – était futile et même absurde, comme si son libre arbitre lui avait été confisqué par l'expérience de la maladie et l'angoisse qu'elle avait engendrée. Plus tard, il raconte qu'à la mi-juillet ("It was now mid-*July*", 16), juste au moment de son épisode fiévreux, les paroisses de White-Chapel, Stepney et Aldgate commencèrent à enregistrer des décès dus à la peste. Alors qu'il se rend à la maison de son frère (dont il a la charge en son absence), H.F. observe que la ville, même à l'intérieur du Mur de Londres, commence à être touchée, alors qu'elle avait été jusque là relativement épargnée ("But the City itself began now to be visited too, I mean within the Walls", 17), comme si H.F. portait avec lui, partout où il allait, les relents de sa « fièvre ».¹⁰³ Plutôt que la maladie elle-même, c'est peut-être l'angoisse propre à la situation désastreuse de la ville et de ses habitants, et donc des risques qu'il encourt en

103 Cf. Chris Fenn, *et al.*, *op. cit.*, <https://www.theguardian.com/society/ng-interactive/2015/aug/12/london-great-plague-1665-bills-of-mortality>. La carte met en évidence la partie de la ville se trouvant à l'intérieur du Mur, beaucoup moins touchée au mois de juillet que les paroisses extérieures. [consulté le 17 décembre 2019].

se déplaçant dans les rues, que H.F. aide à propager. Londres fait face à une double épidémie : une épidémie de peste, reconnue par les autorités, suivie et documentée, mais aussi (et peut-être surtout) une épidémie d'angoisse, plus vicieuse car encore moins perceptible que la première, et qui, justement, facilite la propagation de la peste.¹⁰⁴

Sara Landreth s'attache, quant à elle, à une analyse de la conception de l'âme et de l'esprit chez Defoe ; l'âme constituerait une substance séparable du corps, capable de se mouvoir dans l'air.¹⁰⁵ C'est ainsi que sont décrits les différents « fantômes », les apparitions que certains Londoniens prétendent voir, par exemple près des fosses communes, et auxquels H.F. ne croit absolument pas (25). Sara Landreth précise également que, selon Defoe, le « monde invisible » serait un entre-deux « situé entre *quelque part* et *nulle part* », un espace que les hommes « ne connaissent pas, mais qui se trouve pourtant très près d'eux ».¹⁰⁶ De là, on peut imaginer que les âmes des Londoniens emportés par la peste (parfois sans avoir eu le temps de se repentir, comme dans le cas des malades qui, ignorant être atteints, meurent subitement dans les rues) errent dans la ville, peut-être pour terrifier les habitants et ainsi les pousser au repentir, présenté comme le seul moyen de conjurer la catastrophe. Dans ce cas, Londres se trouverait désertée par les vivants et surpeuplée de fantômes – sans oublier les moribonds qui deviendraient bientôt eux-mêmes des spectres de la peste. H.F. lui-même est enterré, mais il semble difficile de dater sa mort (tout comme l'écriture du journal par le narrateur). L'état de H.F. semble questionner, une fois de plus, la notion du temps à l'intérieur du roman : la chronologie, déjà troublée, est ici complètement renversée, faisant de la catastrophe un temps à part. Comme l'affirme Jean-Paul Engélibert dans son récent ouvrage sur les fictions d'apocalypse, la catastrophe ouvre une nouvelle lecture de l'histoire, « depuis la fin qu'il s'agit d'éviter » : « le passé n'est garant de rien, le futur ne promet rien, ne reste que la pression du présent, dont la catastrophe, indéfiniment répétable, est une figure ».¹⁰⁷ Ici, la mort de H.F. apparaît comme le temps

104 On y reviendra dans la deuxième partie (II. 2. c).

105 “Defoe, and many others take for granted that the mind/soul moves and perhaps can travel as an entity separate from its body”; “the place of [the disembodied soul’s] abode [was] the Air”. Sara Landreth, “Defoe on Spiritual Communication, Action at a Distance, and the Mind in Motion” in Mary Helen Mc Murran, Alison Conway (eds.) *Mind, Body, Motion, Matter: Eighteenth-Century British and French Literary Perspectives*, University of Toronto Press, 2016, p.140-143.

106 “The ‘invisible world’ itself, which [Defoe] describes as existing ‘between *Some-where* and *No-where* ... none of us know *where*, and yet we are sure must have *Locality* ... very near us’.” Daniel Defoe, *The History and Reality of Apparitions* (1727), in Sara Landreth, *op. cit.*, p.150.

107 Jean-Paul Engélibert, *Fabuler la fin du monde : La puissance critique des fictions d'apocalypse*. Paris, Éditions La Découverte, 2019, p.11-13.

de la fin, duquel le narrateur semble pourtant raconter les événements de la Grande Peste, comme si lui-même était un fantôme, en plus d'être un témoin de la calamité, faisant de son journal, pour reprendre le titre de Chateaubriand, des « mémoires d'outre-tombe ».¹⁰⁸

Ces fantômes, qui sont à la fois les victimes de la peste et l'un de ses instruments, errent dans la ville jusqu'à pénétrer dans les maisons des vivants. La menace force les pécheurs à se confesser dans la douleur et l'angoisse. H.F. décrit des foules de voleurs, de criminels qui invoquent la bonté divine en pleurs dans la rue, espérant ainsi sauver leur âme et échapper au fléau. Cette pression vient justement de la sensation oppressante que la mort, comme personnifiée, observe en permanence les vivants, comme si elle attendait une quelconque réaction de leur part. H.F. écrit : "Death now began not, as we may say, to hover over every ones Head only, but to look into their Houses, and Chambers, and stare in their Faces" (34). Cette remarque, jusque dans ses sonorités, est représentative de l'état d'âme des Londoniens hantés par la menace d'une mort imminente : la première partie de la phrase, avec ses sonorités plutôt douces, longues, fluides retranscrit oralement l'immatérialité des esprits qui planent au-dessus des vivants ; la deuxième partie, à l'inverse, met l'accent sur des sons plutôt durs et agressifs, qui traduisent la violence intrinsèque à la présence de la mort dans le plan des vivants. L'intimité, et même la vie des Londoniens est violée par cette présence non-désirée. Si pour Gaston Bachelard, « la maison abrite la rêverie, la maison protège le rêveur, la maison nous permet de rêver en paix »¹⁰⁹, la réalité des Londoniens décrite par H.F. est toute autre. Ce qui semblait être leur dernier rempart contre la peste, c'est-à-dire leur maison, le cocon dans lequel ils sont en sécurité, vient de tomber. L'effluve de la mort pénètre dans les habitations et y fait ses ravages, sans prévenir, sans espoir pour les Londoniens d'échapper à ce destin. Bachelard considère que la maison est un être vertical, dont les deux pôles sont le grenier, symbole de clarté, de rationalité, et la cave, représentant l'obscurité, « l'irrationalité des profondeurs ».¹¹⁰ Cette polarité est semblable à la dialectique paradis-enfer, elle aussi traditionnellement représentée de façon verticale. Dans *A Journal of the Plague Year*, cependant, le voyage semble ne

108 H.F. fait d'ailleurs référence à plusieurs événements ou phénomènes postérieurs à la Grande Peste, tels que l'incendie de 1666 ou le développement de la presse écrite pendant la seconde moitié du XVII^e siècle et le début du XVIII^e siècle.

109 Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, Paris, Quadrige / Presses Universitaires de France, 1957 (11^{ème} édition, 1983), p.26.

110 *Ibid.*, p.37.

pouvoir se faire que de haut en bas, c'est-à-dire du rationnel (la vie) à l'irrationnel, au cauchemar (la mort, et même la mort du damné). Les corps des morts, enterrés dans des fosses, sans repentir ni funérailles, peuplent les souterrains de Londres ; leurs âmes, elles, errent à la surface, répandent leur effluve mortifère parmi les vivants, eux-mêmes plus que jamais conscients, dans ce contexte de désastre collectif, de n'être que des « morts en sursis ».¹¹¹

c) La ville qui n'existe plus

La ville de Londres décrite dans *A Journal of the Plague Year* a aussi la particularité de ne pas *vraiment* exister. L'un des éléments constitutifs du roman de Defoe – et de sa façon « d'écrire l'histoire » – consiste à raconter les événements, non au moment où ils adviennent (comme le firent Pepys et Evelyn par exemple, même si leurs journaux n'étaient pas destinés à être rendus publics), mais bien plus tard. Pour *A Journal of the Plague Year* comme pour *Due Preparations for the Plague* par exemple, le lecteur est confronté à deux périodes historiques à la fois : la Grande Peste de 1665, c'est-à-dire le contexte dans lequel les événements du roman se déroulent¹¹², et le temps de l'écriture, 1722, implicite dans le roman.¹¹³ Le contexte d'écriture des œuvres de Daniel Defoe implique une connaissance des événements (par Defoe lui-même, tout du moins) qui ont pu se dérouler entre 1665 (dont, rappelons-le, l'auteur devait avoir peu de souvenirs) et 1722, notamment l'épidémie provençale, pas encore complètement éteinte, ou le Grand Incendie de Londres de 1666, qu'il semble parfois difficile de séparer de la catastrophe qui le précéda, c'est-à-dire la Grande Peste. S'il est délicat d'affirmer quel fut le rôle de l'incendie dans l'extinction de l'épidémie de peste à Londres¹¹⁴, il est évident, même dans *A Journal of the Plague Year* qui, comme son titre

111 Cette expression de Günther Anders est expliquée par Jean-Paul Engélibert : « Après Hiroshima et Nagasaki, Günther Anders a démontré que la bombe atomique a changé le cours du temps. Nous vivons selon lui dans un 'délai', non plus imaginaire ou symbolique comme les premiers chrétiens attendant le messie, mais réel et susceptible de se terminer à tout moment, faisant de nous de véritables 'morts en sursis'. » Jean-Paul Engélibert, *op. cit.* p.27.

112 Puisqu'il est question de comportements face à l'épidémie de 1665 dans *Due Preparations for the Plague* également.

113 Cf. Emmanuelle Peraldo, *op. cit.*, p.117.

114 John Richardson écrit à ce propos : "It has been suggested that the Great Fire [of 1666] killed the plague once and for all – it destroyed not only the unhealthy infrastructure of sewers and water supplies, but the rotten houses as well. It is correct to say that there was never another epidemic, but the truth is less simple. The epidemic began in an area (St Giles-in-the-Fields) later untouched by the Great Fire and, indeed, badly affected many locations outside the conflagration. But the epidemic did not come back to those places either." John Richardson, *The Annals of London, A Year-by-Year Record of a Thousand Years of History*, Londres, Cassel & Co., 2000, p.141-142.

l'indique, tend à se focaliser sur les événements de 1665, que le Grand Incendie de Londres est pratiquement indissociable de la Grande Peste, comme s'il en constituait une suite logique. Pour H.F. également, la destruction de la ville après la peste est un événement connu auquel il fait référence à plusieurs reprises. En effet, H.F. explique que son « journal », c'est-à-dire ce qui constitue le roman lui-même, a été composé à partir de mémorandums écrits, eux, pendant la peste :

Such intervals as I had, I employed in reading Books, and in writing down my Memorandums of what occurred to me every Day, and out of which, afterwards, I for most of this Work as it relates to my Observations without Doors: What I wrote of my private Meditations I reserve for private Use, and desire it may not be made publick on any Account whatever. (75)

Le roman consiste donc en une collection des notes que le narrateur accepte de partager avec le public, agrémentée de commentaires sur des événements parfois ultérieurs à la peste. Ainsi fait-il référence à l'incendie qui permit (ou non) de débarrasser Londres de la peste, références qui lui permettent de comparer deux catastrophes de natures différentes :

after a while the fury of the Infection appeared to be so encreased, that in short, they shut up no Houses at all; it seem'd enough that all the Remedies of that Kind had been used till they were found fruitless, and that the Plague spread itself with an irresistible Fury, so that, as the Fire the succeeding Year, spread itself and burnt with such Violence, that the Citizens in Despair, gave over their Endeavours to extinguish it, so in the Plague, it came at last to such Violence that the People sat still looking at one another and seem'd quite abandon'd to Despair (164)

Outre l'attitude désespérée des Londoniens face à la peste, contre laquelle ils n'ont visiblement plus ni la force ni les moyens de lutter, cet extrait donne un aperçu de la violence de l'incendie de 1666. Comme on l'a dit plus tôt, le feu, parti de la boulangerie de Thomas Farryner située dans la rue de Pudding Lane, détruisit quatre cinquièmes de la ville de Londres¹¹⁵, soit quelques 13 200 maisons entre le 2 et le 5 septembre ; plus de 70 000 personnes durent trouver un nouvel endroit où vivre.¹¹⁶ John Evelyn, à la fin de

115 "In September 1666, the Great Fire destroyed four-fifth of the ancient commercial and topographic center of London within three days. All that had been familiar, settled, phenomenologically *given* was suddenly and entirely swept away; Londoners faced an emptiness that was not only physical and structural but also historical, social, financial, *conceptual*." Cynthia Wall, *The Literary and Cultural Spaces of Restoration London*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998, p.ix.

116 Adrian Tinniswood, *By Permission of Heaven: The Story of the Great Fire of London*, London, Pimlico, 2004, p.101.

l'incendie, écrivit : "London was, but is no more!"¹¹⁷ L'état de désolation de la ville rendit obligatoire, évidemment, une reconstruction. La remarque de John Evelyn – qui proposa par ailleurs un plan pour rebâtir Londres – est, dans un sens, toujours correcte. On peut considérer que la vieille ville de Londres, celle dont il est question dans *A Journal of the Plague Year*, est intrinsèquement différente de celle des premiers lecteurs du roman, c'est-à-dire la ville reconstruite, telle que Daniel Defoe la connaissait. Si les plans de la ville restent relativement similaires, le paysage urbain, lui, est différent, à l'image de la Cathédrale Saint Paul, lieu emblématique de la ville de Londres avant comme après l'incendie, totalement reconstruite dans un style nouveau, selon les plans de l'architecte Christopher Wren.¹¹⁸ Pour Roger Hart, l'incendie est même ce qui permit à Londres de passer du dix-septième au dix-huitième siècle.¹¹⁹

La ville dans laquelle H.F. évolue tout au long du roman est donc une ville qui appartient au passé, qui, d'une certaine manière, hante elle-même les pages du roman¹²⁰, et H.F. lui-même en est conscient. Le fait que le narrateur raconte son histoire dans une version retravaillée de ses premières notes, écrites au moment de l'action, l'oblige à employer le prétérit, du début à la fin du texte. Cependant, le récit, comme le fait remarquer Emmanuelle Peraldo, est livré malgré tout comme un témoignage immédiat de la catastrophe, avec une spontanéité comparable à celle d'un enfant (tout comme Daniel Defoe lui-même était un enfant en 1665).¹²¹ De cette façon, le récit de H.F., même raconté *a posteriori*, conserve toute sa dimension désastreuse. Les scènes décrites semblent se dérouler encore et encore, révélant un véritable traumatisme chez le narrateur, comme lorsqu'il confie, en introduction à l'histoire de la mère et de sa fille malade : "I remember, and while I am writing this Story, I think I hear the very Sound of it" (55). Pour Anne-Marie Mercier-Faivre et Chantal Thomas, la catastrophe est peut-

117 Austin (ed.), *The Diary of John Evelyn*, Vol.2, Londres, Macmillan & Co, 1906, p.253.

118 Manuel Schonhorn précise à ce sujet : "Major changes were rare; razed streets were widened, or straightened, not obliterated. But 'although no comprehensive scheme of improvement was carried out at the time, and the streets were rebuilt for the most part on their old sites, yet they *were* rebuilt as *streets*, with some definite line of frontage, and not as footways to and from individual houses' [Henry A. Harben, *A Dictionary of London* (London, 1978), p.xii]. While it would be fair to say that London had been restored, rather than replanned, there were, as a modern historian of the city concludes, striking changes. 'The new city, if not unrecognizable, was very different from the old.' [Thomas R. Reddaway, *The Rebuilding of London after the Great Fire* (London, 1940), p.284]". Manuel Schonhorn, "Defoe's *Journal of the Plague Year* Topography and Intention". *The Review of English Studies*, Vol. 19, No. 76 (Nov., 1968) p.389.

119 Roger Hart, *op. cit.*, p.116.

120 Cf. Cynthia Wall, "Novel Streets: The Rebuilding of London and Defoe's *A Journal of the Plague Year*", *op. cit.*, p.164.

121 Emmanuelle Peraldo, *op. cit.*, p.114.

être le thème qui force le plus l'écriture, « car, d'une part, elle relève d'un indicible, mais de l'autre, par le choc du bouleversement opéré, elle provoque indignation et interrogation, énergie de parole et peut-être même redoublement d'énergie vitale. »¹²² Cette énergie déployée à raconter ce qui ne peut être imaginé est souvent lisible dans le texte au travers d'expressions traduisant à la fois l'impuissance de H.F., tant vis-à-vis de la catastrophe elle-même que de son témoignage, qu'il ne sait pas comment articuler¹²³, et le caractère absolument extraordinaire de la catastrophe. Alors qu'il décrit le spectacle de la mort qui se joue sans cesse dans la ville, H.F. écrit :

I wish I could repeat the very Sound of those Groans, and of those Exclamations that I heard from those poor dying Creatures, when in the Hight of their Agonies and Distress; and that I could make him that read this hear, as I imagine I now hear them, for the Sound seems still to Ring in my Ears.
If I could but tell this Part, in such moving Accents as should alarm the very Soul of the Reader, I should rejoice that I recorded those Things, however short and imperfect. (101)

L'obsession de H.F., qui tente continuellement d'imiter, ou en tout cas de se rapprocher le plus possible de la réalité de 1665, le force à se remémorer les terribles scènes dont il a été témoin. En utilisant notamment multitudes de superlatifs – comme dans ce qui semble être, à première vue, un aveu d'échec de la description réaliste qu'il a en tête, lorsqu'il écrit "it was indeed *very, very, very* dreadful, and such as no Tongue can express" (60)¹²⁴ – et en insistant sur le caractère indicible de ce qu'il a entrepris de partager avec son lecteur, H.F. parvient, paradoxalement, à rendre son sujet particulièrement vivant. Ses souvenirs de la ville et de ses gens, restés confinés dans un autre temps (le temps de la peste, avant l'incendie), prennent vie justement par l'écriture, H.F. s'évertuant à dépeindre les tableaux les plus expressifs possibles. L'accent placé sur les sens, comme vu précédemment, rend aux habitants de Londres, y compris ceux qui sont sur le point de mourir, une réalité et un aspect bien vivant. Ceux qui, logiquement, au moment où H.F. écrit son texte – celui qu'il fournit au lecteur – ont déjà été inhumés depuis longtemps reprennent vie dans l'écriture de H.F.. Les fantômes des Londoniens resurgissent pour peupler non seulement leur ville disparue, mais l'intégralité du roman. En ce sens, l'écriture de la catastrophe consiste en une

122 Anne-Marie Mercier-Faivre, Chantal Thomas, *op. cit.*, p.7.

123 D'où la chronologie quelque peu confuse du témoignage, due à l'accumulation de digressions et anecdotes permettant à H.F. de présenter divers tableaux, ou scènes de la peste.

124 L'adverbe réitéré est souligné dans le texte.

projection du sujet et de son expérience dans un nouvel espace – celui de la fiction (plus ou moins historique, comme ici) – sur lequel le temps lui-même semble avoir bien peu d’impact. La catastrophe est un monde à part.

La ville de Londres, désertée dès le début de l’épidémie par les habitants les plus riches, revêt au fil de l’exode des airs de cité morte. Elle n’est plus peuplée que de pestiférés, soit placés en quarantaine, soit errant dans les rues à la recherche de ressources pour survivre. L’air paraît contaminé par la peste, comme si la mort et l’angoisse qu’elle suscite nécessairement chez les vivants, qui ne semblent alors n’être plus que des morts en devenir, planaient comme des spectres sur les Londoniens. H.F. lui-même semble avoir été emporté. Alors que tout meurt, y compris la ville de Londres, réduite en cendres, le journal de H.F. rend à la catastrophe de 1665-1666 un territoire à occuper. Le désastre de la peste retrouve un espace dans les pages, un espace littéraire et fantasmé.

3. Le champs de bataille

“It was not like appearing in the Head of an Army, or charging a Body of Horse in the Field...” (226), écrit H.F.. L’épidémie de Londres, en effet, ne ressemblait certainement pas à un champs de bataille – pas littéralement en tout cas. Littérairement, en revanche, chez Defoe, l’épidémie a tout de ce qui peut caractériser une guerre : antagonisme, pour commencer, mobilisation de troupes, conquête, violence, et bien sûr mort. C’est tout un conflit qui se déploie dans les pages du *Journal of the Plague Year*. La chronique de H.F. fait état d’une ville qui, en plus d’être une prison hantée, se trouve assiégée par la peste. La nécessité de résister à l’occupation de la peste dans la ville convoque une véritable armée de médecins, de notables, de religieux, mais pas seulement. Le conflit mobilise tout le monde, jusqu’à devenir, peut-être, une guerre totale, dans laquelle l’ensemble des vivants comme des morts prennent part. C’est dans ce contexte que Defoe donne véritablement un visage à la calamité qui afflige Londres, un visage qui évoque notamment le Livre de la Révélation, l’Apocalypse. Cet épisode prend corps dans le texte entre autre dans la mise en scène de la libération de la ville de

Londres, qui prend alors une dimension universelle, faisant du roman une parabole de la condition humaine.

a) L'état de guerre.

A Journal of the Plague Year regorge d'expressions issues du domaine militaire. Les descriptions – de la ville comme de la maladie elle-même – évoquent des scènes de souffrance et de terreur aisément transposables au domaine de la guerre. La mort menace chaque habitant, et il semble désespéré de tenter d'y échapper. Ainsi se mettent en place plusieurs rapports antagonistes, sur lesquels repose l'ensemble de l'œuvre. L'épidémie de peste à Londres, au-delà d'une grave crise sanitaire, met en scène une opposition violente entre la vie et la mort, le bien et le mal, Dieu et le Diable. Ces rapports s'illustrent dans des scènes qui se transforment peu à peu en spectacles quotidiens. La désertification de la ville, discutée précédemment, contribue à l'image désolée de la capitale. H.F. décrit les premières semaines de septembre (la période la plus meurtrière de l'année) comme si la peste s'était véritablement installée dans la ville dans le but explicite et avéré d'en détruire complètement la population :

good People began to think, that God was resolved to make a full End of the People in this miserable City. This was at that Time when the Plague was fully come into the Eastern Parishes: The Parish of *Algate*, if I may give my Opinion buried above a thousand a Week for two Weeks, tho' the Bills did not say so many; but it surrounded me at so dismal a rate, that there was not a House in twenty uninfected; in the *Minories*, in *Houndsditch*, and in those Parts of *Algate* Parish about the *Butcher-Row*, and the Alleys over against me, I say in those Places Death reigned in every Corner. (99)

Cet extrait permet de remettre en contexte l'écriture de Defoe (ou celle de H.F.) : la responsabilité de la catastrophe revient ici bien à Dieu, et non au Diable. La lecture religieuse de la catastrophe repose sur la croyance que Dieu est prêt à envoyer des fléaux sur Terre afin de punir les humains qui s'éloigneraient de sa voie. Pour Defoe, les hommes sont corrompus par le Diable, qui joue un rôle direct dans l'histoire de l'humanité.¹²⁵ La catastrophe envoyée par Dieu a donc pour but de ramener les hommes sur le droit chemin, en les mettant face à l'horreur qu'ils engendrent eux-mêmes, et en

125 « Dans ces textes [*The Political History of the Devil* (1726), *An Essay on the History and Reality of Apparitions* (1727), ou *A System of Magick* (1728)], Defoe présente le rôle de Satan dans l'histoire : il considère que l'histoire du monde est largement celle du diable. C'est sa façon d'expliquer la présence du mal dans l'histoire – guerres, violence, et régimes tyranniques – et ainsi de donner un sens à ce qui peut paraître insensé. » Emmanuelle Peraldo, *op. cit.*, p.200.

les poussant ainsi au repentir. Ici, H.F. semble presque persuadé que Dieu va mettre un terme à l'existence des hommes dans la capitale, comme si ceux-ci ne pouvaient être sauvés. Observant les maisons fermées et marquées¹²⁶, H.F. se sent oppressé par les signes visuels que constituent les insignes sur les portes et les rues désertes, « encerclé » par la présence toujours plus menaçante de la peste (à en croire ses estimations sur le nombre de morts des premières semaines de septembre, effectivement exagérées par rapport aux chiffres des *Bills of Mortality*¹²⁷). H.F. voit la mort, comme personnifiée, régner sur une partie de la ville. Cette vision est de plus présentée comme un fait établi : H.F. ne compare pas la situation à une image allégorique, purement esthétique, mais évoque la présence physique de la mort dans la ville. Le pouvoir qui lui est attribué, non discutable lorsque les statistiques de la semaine la plus meurtrière sont révélées (7165 enterrements dus à la peste, 8297 en tout pour la semaine du 12 au 19 septembre), semble invincible. L'antagonisme entre la vie et la mort ainsi illustré dans *A Journal of the Plague Year* n'est pas sans rappeler les danses macabres évoquées en introduction par exemple, dans lesquelles les vivants sont emportés sans moyens de résister. L'image de la mort triomphante peut aussi être comparée au frontispice de *The Christians Refuge: or Heavenly Antidotes against the Plague in this time of Generall Contagion* (1665), représentant la Mort sous la forme d'un monarque couronné et portant un manteau d'hermine. L'illustration est accompagnée des quatre lignes suivantes, qui font écho à la description de H.F. : “Death triumphant cloth'd in Ermine / 'Bout whose bones do crawl the Vermine / Doth denote that each condition / To his power must yield submission”.¹²⁸

Cette présence terrifiante et indésirable agit sur la population par le biais de souffrances que H.F. se lamente de ne pouvoir décrire de façon véritablement réaliste. À plusieurs reprises, le narrateur décrit les douleurs insoutenables causées par la suppuration des bubons comme une véritable torture. Il explique :

126 Les *plague orders* exigeaient également que les maisons fermées et gardées soient identifiables depuis la rue à l'aide d'une croix rouge peinte sur la porte, accompagnée de l'inscription « *Lord have Mercy upon us* » (43).

127 Les chiffres pour la paroisse de St Botolph Algate sont 443 enterrements, dont 439 liés à la peste pour la semaine du 29 août au 5 septembre, 584 (570 pour la peste) entre le 5 et le 12 septembre et 623 (dont 589 pour la peste) entre le 12 et le 19 septembre. Les chiffres sont impressionnants, en effet, mais quand même éloignés des « plus de » 2000 en deux semaines annoncés par H.F..

128 *The Christians Refuge*, attribué à William Winstanley (le texte est signé « W. W. »), est un ouvrage rassemblant des connaissances générales sur la peste, un mélange de médecine et de religion. Il est connu essentiellement pour son frontispice remarquable. Voir Annexe 6.

the swellings which were generally in the Neck, or Groin, when they grew hard, and would not break, grew so painful, that it was equal to the most exquisite Torture; and some not able to bear the Torment threw themselves out at Windows, or shot themselves, or otherwise made themselves away, and I saw several dismal Objects of that Kind: Others unable to contain themselves, vented their Pain by incessant Roarings, and such loud and lamentable Cries were to be heard as we walk'd along the Streets, that would Pierce the very Heart to think of, especially when it was to be considered, that the same dreadful Scourge might be expected every Moment to seize upon our selves. (74)

La douleur infligée aux malades est telle que ceux-ci s'en trouvent parfois poussés au suicide. Ces personnes, que H.F., en principe, ne devrait pas voir puisque les malades devaient être enfermés, réapparaissent aux yeux des autres habitants, justement au moment de leur mort. D'autres se manifestent par leurs plaintes incessantes, rappelant aux passants comme H.F. que la mort gagne toujours. S'opère alors une transmission de la douleur des pestiférés eux-mêmes aux spectateurs du désastre, terrifiés. Edmund Burke, à propos de la distinction entre douleur et terreur, écrit :

The only difference between pain and terror, is, that things which cause pain operate on the mind, by the intervention of the body; whereas things that cause terror generally affect the bodily organs by the operation of the mind suggesting the danger.¹²⁹

La détresse du moribond découle de la douleur infligée par la maladie ; les passants, en revanche, éprouvent de la terreur en voyant la scène se dérouler sous leurs yeux. La terreur dans cet extrait ne dérive pas de la douleur uniquement chez la victime, elle se transmet, comme une contagion.

L'évocation de corps en état de putréfaction, abandonnés dans la rue, rappelle également des images traditionnelles de champs de bataille couverts de cadavres. Même si H.F. ne croit pas vraiment en la réalité de cette situation, où des corps auraient été laissés à l'abandon dans les rues¹³⁰, l'existence de cette image dans l'imaginaire collectif, ou simplement dans les discours qui circulent dans la ville, montrent l'état de désolation de la capitale. Couplée à la représentation allégorique de la peste comme un guerrier prêt à soumettre ses ennemis ("it came upon them like an armed Man", 117),

129 Edmund Burke, *op. cit.*, p.105.

130 "It was said, how true I know not, that some of those Bodies were so much corrupted, and so rotten, that it was with Difficulty that they were carry'd; and as the Carts could not come any nearer than to the Alley-Gate in the high Street, it was so much the more difficult to bring them along; but I am not certain how many Bodies were then left, I am sure that ordinarily it was not so." (167).

Londres revêt des airs de champs de bataille, où l'avenir de tous les habitants est compromis.

L'allégorie de la Mort, par ailleurs, apporte à l'état de guerre de la ville de Londres une dimension absolue. Si H.F. affirme que vivre à Londres en 1665, au cœur de l'épidémie, n'était pas comparable à un champ de bataille ordinaire – "It was not like appearing in the Head of an Army, or charging a Body of Horse in the Field..." – c'est pour ajouter immédiatement : "it was charging Death it self on his pale Horse" (226). En invoquant les images de l'Apocalypse, Defoe donne à la catastrophe de 1665 une résonance universelle. Les hommes ne se battent pas, comme le souligne H.F., contre une armée ordinaire, mais contre une figure universelle. Le narrateur écrit encore : "A Plague is a formidable Enemy, and is arm'd with Terrors, that every Man is not sufficiently fortified to resist, or prepar'd to stand the Shock against" (226). Le fléau de la peste engendre chez les hommes un immense désespoir ; ils savent que leur ennemi est bien plus fort qu'eux, qu'ils n'ont pas les moyens de lutter contre une telle épidémie¹³¹. Ils se retrouvent donc, dans leur multitude¹³², à affronter un ennemi commun, bien au-dessus d'eux. Leur seul espoir d'issue est leur foi, leur réponse à la colère de Dieu, afin que celui-ci leur vienne en aide pour les libérer du fléau. H.F., dans un moment de découragement, écrit :

Nothing, but the immediate Finger of God, nothing, but omnipotent Power could have done it; the Contagion despised all Medicine, Death rag'd in every Corner; and had it gone on as it did then, a few Weeks more would have clear'd the Town of all, and every thing that had a Soul: Men every where began to despair, every Heart fail'd them for Fear, People were made desperate thro' the Anguish of their Souls, and the Terrors of Death sat in the very Faces and Countenances of the People. (234)

Aussi désespérée que puisse être la situation des Londoniens, ceux-ci ne peuvent demeurer passifs face à une telle menace, et bien que la seule réponse susceptible de sauver la ville soit spirituelle, la population a besoin d'une organisation digne d'une armée pour contenir la progression de son ennemi.

131 L'occasion de rappeler que la véritable cause de la peste était encore inconnue à l'époque ; il s'agissait d'une maladie familière, connue dans ses effets, mais dont l'origine demeurait un mystère scientifique.

132 Les Moote estiment que, si les statistiques de John Graunt (auteur notamment d'un commentaire sur les *Bills of Mortality* en 1662) sont correctes, 40 % de la population de Londres avait fui la capitale (soit 200 000 personnes). 300 000 personnes seraient restées à Londres, dont un tiers moururent pendant l'épidémie. A. Lloyd and Dorothy C. Moote, *op. cit.*, p.11.

b) Une guerre totale

La guerre engagée contre la peste force une mobilisation générale des Londoniens, concrètement comme métaphoriquement. Trois organismes sont particulièrement sollicités : les autorités politiques de la ville sont chargées de contenir la propagation de l'épidémie en mettant en place des mesures pour lutter contre les risques de contamination. Le corps médical, évidemment, doit faire face, plus que jamais, à la menace à la fois familière et mystérieuse de la peste. Enfin le clergé est mobilisé, et incarne le seul espoir de rédemption de la ville. Le désespoir semé par l'épidémie au fur et à mesure qu'elle se répand, même s'il affecte les Londoniens, qu'il s'agisse du peuple ou des notables, ne les prive pas de toutes leurs armes. Les *plague orders* recopiés dans le journal de H.F. – qui permettent à Defoe de transmettre une impression d'authenticité de son texte – sont un exemple de réponse des autorités à l'avancée de la peste dans la ville. S'il s'agit effectivement d'une réponse contestée, en tout cas critiquée car jugée injuste et même cruelle, la décision d'enfermer les malades chez eux (et leur famille avec eux) révèle l'antagonisme au sein même de la société londonienne : l'ennemi à combattre, la peste, n'est pas seulement une maladie, une figure allégorique, ou fantasmagorique ; elle est incarnée par les citoyens malades, faisant d'eux les ennemis de la ville. Fermer les maisons des malades revient à emprisonner les porteurs de la maladie, c'est-à-dire ceux qui, potentiellement, participeront à sa progression.¹³³

Pour assurer le bon déroulement de cette opération, Sir John Lawrence, Sir George Waterman et Sir Charles Doe, les signataires des *plague orders* (46), exigent la mobilisation de plusieurs corps de métiers : les *Examiners* sont chargés de repérer les personnes ou foyers infectés par la peste, de façon à fermer ces maisons ; les *Searchers* ont pour mission de diagnostiquer les malades repérés préalablement, afin de confirmer leur maladie ; ces *Searchers* sont assistés par des médecins ou chirurgiens. Les *Watchmen*, appelés à garder les portes d'entrée de ces maisons, jouent le rôle de gardiens de prison (38-40).¹³⁴ Les *plague orders*, à partir de leur publication, mettent en

133 On y reviendra dans la deuxième partie (II. 1. a).

134 La mobilisation de gardiens pour assurer la « sécurité » des malades séquestrés (dont ils sont les seuls contacts extérieurs, à partir du moment où la famille est mise en quarantaine) comme des passants (dans les cas où les malades chercheraient à s'enfuir, prenant le risque de propager la peste) accentue par ailleurs l'aspect martial de l'organisation politique de la ville de Londres. On pourrait imaginer que les maisons auraient pu être barricadées de façon à empêcher les déplacements des malades. À la

place une véritable armée, dont le but est d'isoler les victimes de la peste, victimes qui, malgré elles, servent de support à l'avancée de l'ennemi. Les autorités politiques orchestrent l'opération, les médecins et leurs subordonnés tentent de la mener à son terme. Ceux-ci, eux-mêmes divisés en plusieurs écoles¹³⁵, ont pour mission, quelle que soit leur conception de la maladie et des moyens pour la soigner, de guérir les pestiférés, et ainsi de sauver la ville. Leur tâche est couplée à celle du clergé qui, dans le contexte chaotique de l'épidémie, est chargé de pousser les habitants au repentir, perçu comme le seul moyen susceptible de libérer la ville de la colère divine. Avec une telle conception de la catastrophe, le travail acharné des quelques médecins présents dans Londres au moment de l'épidémie paraît presque inutile.¹³⁶ H.F. écrit même que les Londoniens n'attendaient pas d'eux qu'ils parviennent à arrêter l'épidémie, « les jugements de Dieu » :

But we were not to expect, that the Physicians could stop God's Judgments, or prevent a Distemper eminently armed from Heaven, from executing the Errand it was sent about.

Doubtless, the Physicians assisted many by their Skill, and by their Prudence and Applications, to the saving of their Lives, and restoring their Health: But it is no lessening their Character, or their Skill, to say, they could not cure those that had the Tokens upon them, or those who were mortally infected before the Physicians were sent for, as was frequently the Case. (36-37).

L'aspect absolu de la mobilisation est atteint, non pas grâce à l'organisation politique, sanitaire et religieuse de Londres, mais lorsque l'antagonisme intrinsèque au principe de la guerre est incarné. La théorie des effluves, comparée à la conception du « monde invisible » de Defoe (c'est-à-dire le monde des anges, fantômes et apparitions), comme développé plus tôt, crée un espace aérien où les défunts, transformés en fantômes au moment de leur mort, transportent avec eux, ou *en eux*, l'effluve de la

place, ce sont des gardiens qui sont postés à l'entrée des maisons, assurant le rôle de sentinelles.

135 Les Moote parlent de "medical turf warfare". Les médecins étaient divisés en deux écoles principales, les « galénistes », représentés notamment par le College of Physicians, et les *chemical practitioners*. Vanessa Harding explique : "Galenic physicians largely saw the problem as one of internal balance and resistance to disease, so that purging and bloodletting played an important role in treatment, while Chemical practitioners sought cures in nature and treated patients with minerals and metals." A. Lloyd and Dorothy C. Moote, *op. cit.*, p.140. Vanessa Harding, 1665: London's Last Great Plague. Gresham College. Museum of London. 30/09/2015. 44 min, [écoutée le 28 janvier 2019].

136 Selon les estimations d'Andrew Wear sur le nombre de soignants dans Londres, il y aurait eu en temps normal un soignant pour six cent personnes dans la vieille ville de Londres. Les Moote affirment que 80 % des membres du College of Physicians avaient fui la ville. Andrew Wear, *Knowledge and Practice in English Medicine, 1550-1680*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000, p.23-24. Moote, *op. cit.*, p.144.

peste, favorisant ainsi sa transmission. D'une certaine manière, les morts eux-mêmes sont mobilisés dans la guerre de 1665 : alors que les autorités luttent contre l'épidémie, les morts, ou leur esprit échappé de leur corps, rejoignent les rangs de l'ennemi en semant la maladie. Le conflit qui oppose les Londoniens à la peste est alors généralisé au point d'opposer les vivants aux morts, voire à *la* mort. Cette mobilisation abstraite traduit également le côté surprenant de l'épidémie de peste, souvent discuté par H.F.. L'invisibilité de la maladie sur le corps de certains vivants participe aussi de cette trahison, puisque les porteurs de la maladie, sans même le savoir, permettent au fléau qui les détruira bientôt de prospérer. Ceux qui meurent subitement des effets de la peste, sans avoir remarqué son emprise, s'effondrent dans les rues, comme s'ils avaient été attaqués par une main invisible. H.F. écrit :

many of those that so went out of those infected Houses, had the Plague really upon them, tho' they might really think themselves Sound: And some of these were the People that walk'd the Streets till they fell down Dead, not that they were suddenly struck with the Distemper, as with a Bullet that kill'd with the Stroke, but that they really had the Infection in their Blood long before, only, that, as it prey'd secretly on the Vitals, it appear'd not till it seiz'd the Heart with a mortal Power, and the Patient died in a Moment, as with a sudden Fainting, or an Apoplectick Fit. (161)

La perfidie de la peste, largement développée dans cet extrait, fait de la maladie un ennemi hors du commun, bien plus dangereux que les adversaires habituels des Londoniens.¹³⁷

Le traitement réservé aux membres du clergé et aux médecins ayant fui Londres au début de l'épidémie, abandonnant ainsi les habitants terrifiés face à l'épidémie, est représentatif de l'état de guerre et de la mobilisation générale imposée par la situation inédite de la ville. À leur retour après la libération de Londres¹³⁸, ceux-ci sont accueillis comme des lâches :

Great was the Reproach thrown on those Physicians who left their Patients during the Sickness, and now they came to Town again, no Body car'd to employ them;

137 À l'instar des Provinces-Unies, par exemple, contre qui l'Angleterre était engagée dans une guerre (la deuxième guerre anglo-néerlandaise, 1665-1667). H.F. y fait référence, en expliquant à propos des relations étrangères : "indeed we stood in ill Terms with the *Dutch*, and were in a furious War with them, but tho' in a bad Condition to fight abroad, who had such dreadful Enemies to struggle with at Home." (205).

138 Le terme de « libération », lui aussi, renvoie à l'image guerrière invoquée par la catastrophe : la ville est libérée comme si le siège de la peste avait été levé.

they were call'd *Deserters*¹³⁹, and frequently Bills were set up upon their Doors, and written, *Here is a Doctor to be let!* So that several of those Physicians were fain for a while to sit still and look about them, or at least remove their Dwellings, and set up in new Places, and among new Acquaintance; the like was the Case with the Clergy, who the People were indeed very abusive to, writing Verses and scandalous Reflections upon them, setting upon the Church Door, *here is a Pulpit to be let*, or sometimes *to be sold*, which was worse. (224-225).

Jugés pour ne pas avoir accompli leur devoir de protection au moment où ils étaient le plus sollicités, les « déserteurs » sont répudiés et presque forcés à l'exil. Ce qui, pour les citoyens londoniens, était le meilleur moyen de protéger leur propre vie, devient pour les intermédiaires entre Dieu et les hommes, ou la nature et les hommes, une faute impardonnable. La violation de leur serment, aux yeux des habitants rescapés de la calamité, est d'autant plus grave que les médecins et les membres du clergé sont les seuls à avoir une chance – aussi faible soit-elle – de préserver la vie elle-même face à une telle catastrophe. Leur fuite représente donc pour eux une véritable trahison à laquelle les Londoniens doivent répondre par une punition.

c) « *Faire face* » à la Mort : *l'Apocalypse selon Defoe*

La Grande Peste de Londres dans *A Journal of the Plague Year* correspond à une période autant qu'à une zone de guerre, c'est-à-dire à un champ de bataille sur lequel le combat semble ne jamais totalement prendre fin. Le roman commence en effet par les nouvelles d'une épidémie de peste en Hollande, très vite suivies par l'annonce des tout premiers cas à Londres. À partir de ce moment, toute l'action se déroule dans la ville (à l'exception de l'histoire des trois hommes qui fuient Londres), et ce jusqu'aux derniers mots du roman, à savoir la strophe rédigée par H.F.. La peste de 1665 a beau être un souvenir au moment où Defoe écrit son roman, le contexte dans lequel il le rédige (avec une épidémie toujours meurtrière dans le sud de la France) ravive des angoisses liées à la propagation de maladies. L'écriture de cette catastrophe vise à ranimer les souvenirs de la détresse des Londoniens pendant cette période. La lecture providentielle de la peste de Londres donne à l'épidémie une dimension morale, dont il est nécessaire de se souvenir. Parmi les choix esthétiques marquants de Defoe se trouve l'allégorie de la mort, déjà discutée, mais qui mérite plus d'attention en ce qu'elle fait écho à l'épisode biblique de l'Apocalypse. Emmanuelle Peraldo affirme que, « pour Defoe, la Bible était

139 C'est moi qui souligne.

le premier et le plus grand des livres d'histoire (...). Comme tout puritain, Defoe partage la conception radicale selon laquelle la Bible constitue la Vérité la plus élevée »¹⁴⁰. La reprise d'images de l'Apocalypse lui permet non seulement d'affirmer l'historicité de la Bible, qui contient les instructions de Dieu, mais également que la catastrophe de la Grande Peste de Londres (et celle de Provence depuis l'arrivée à Marseille du *Grand-Saint-Antoine*) est un avertissement divin, un appel à la repentance.

La plus explicite de ces images est celle des Cavaliers de l'Apocalypse, particulièrement – et très logiquement – celui représentant la Mort, invoqué lorsque H.F. décrit le travail de lutte contre l'épidémie comme équivalent à « charger la mort elle-même sur son cheval pâle » (“charging Death it self on his pale Horse”, 226).¹⁴¹ Le cavalier nommé la Mort, par ailleurs, est aussi souvent interprété comme représentant la maladie, ou la Pestilence, particulièrement redoutée. La présence dans le texte des trois autres Cavaliers de l'Apocalypse, censés représenter respectivement la Conquête, la Guerre et la Famine, est aussi perceptible, quoique plus implicite. La Guerre est présente de façon généralisée dans l'atmosphère décrite par H.F. ; la Famine est l'un des effets de l'épidémie. Londres se trouve peuplée principalement des classes les plus démunies de sa population. Dans un contexte si alarmant, ces habitants sont en situation de détresse provoquée autant par la maladie que par la faim. H.F. écrit à leur propos :

Many of these were the miserable Objects of Dispair ...; these might be said to perish, not by the Infection it self, but by the Consequence of it; indeed, namely, by Hunger and Distress, and the Want of all Things; being without Lodging, without Money, without Friends, without Means to get their Bread, or without any one to give it them. (93)

La Conquête, généralement vue comme l'envoyé de Dieu, apparaît métaphoriquement au moment de la libération de Londres, lorsque Dieu « désarme son ennemi ». Là encore, le thème de la guerre revient, pour finalement faire triompher Dieu, non seulement sur la peste, mais sur la Mort elle-même :

In the Middle of their Distress, when the Condition of the City of *London* was so truly calamitous, just then it pleased God, as it were, by his immediate Hand to disarm his Enemy; the Poyson was taken out of the Sting, it was wonderful ...; so that in a few Days, every Body was recovering, whole Families that were infected and down, that had Ministers praying with them, and expected Death every Hour, were revived and healed, and none died at all out of them. (235-236)

140 Emmanuelle Peraldo, *op. cit.*, p.207.

141 Voir Annexe 7.

La libération du fléau qui s'abattait sur Londres depuis un an est attribuée à Dieu directement. En le rendant actif dans une véritable bataille (puisqu'il prive son ennemi de toute arme, au point de le chasser de la ville), Defoe brosse le tableau d'un combat épique entre les forces du Bien et du Mal, comme on peut en trouver chez Milton dans *Paradise Lost* (1674).¹⁴² Comme le Diable intervient dans l'histoire de l'humanité, Dieu opère ses miracles sur Terre, pour redonner vie aux moribonds.

La libération de Londres dans *A Journal of the Plague Year* résonne également avec l'épisode du Jugement dernier. L'intervention directe de Dieu pour libérer Londres semble amener un événement proche du salut des âmes, c'est-à-dire le « retour à la vie » des Londoniens, jusqu'alors condamnés à succomber à la catastrophe. H.F. décrit la joie, voire la béatitude des habitants lorsqu'ils apprennent que l'épidémie s'essouffle. Il écrit : “such was the Joy of the People that it was as it were Life to them from the Grave” (235). Cette idée de retour à la vie rappelle le jugement des morts et leur salut, là où « la mort ne sera plus et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni douleur, car ce qui existait avant a disparu »¹⁴³. Cette description de l'au-delà dans la Bible, atteint par ceux qui ont été sauvés, correspond exactement à l'inverse de ce que les Londoniens ont enduré pendant l'épidémie de peste (c'est-à-dire une très forte mortalité, qui entraîne le deuil des vivants, leur terreur, leur détresse). L'assertion selon laquelle « ce qui existait avant a disparu » peut être rapportée à l'incendie de 1666¹⁴⁴, qui détruisit une part considérable de la ville de Londres, servant ici d'allégorie pour l'ensemble du monde. La ville renaît ensuite de ses cendres, comme la nouvelle Jérusalem descend du ciel¹⁴⁵.

La conclusion de l'Apocalypse semble souligner l'importance du témoignage (« Ne marque pas du sceau du secret les paroles de la prophétie de ce livre »¹⁴⁶). H.F., sauvé de la calamité, a également à cœur de partager ses expériences et ses observations. Comme Jean dans la Bible, qui affirme sa position de témoin par rapport

142 Defoe fait par ailleurs régulièrement référence à John Milton et à son poème épique dans *The Political History of the Devil*, dans lequel il relève les « erreurs » de Milton en ce qui concerne l'histoire biblique. Cf. Daniel Defoe, *The Political History of the Devil*, Londres, 1726.

143 Apocalypse 21.4.

144 Année qui rappelle le « Nombre de la Bête », par ailleurs.

145 Emmanuelle Peraldo note que « pour le puritain du temps de Defoe, l'Angleterre est assimilée à Israël, et les puritains au peuple persécuté. » Emmanuelle Peraldo, *op. cit.*, p.212. En mentionnant les attitudes des Londoniens après la libération, H.F. compare d'ailleurs les habitants aux « enfants d'Israël » : “for the Generality of the People it might too justly be said of them, as was said of the Children of Israel, after their being delivered from the Host of Pharaoh, when they passed the Red-Sea ... That they sang his Praise, but they soon forgot his Works.” (237).

146 Apocalypse 22.10.

aux événements passés (« Moi, Jean, j'ai entendu et vu ces choses. Après les avoir entendues et vues, je tombai aux pieds de l'ange qui me les montrait pour l'adorer. »¹⁴⁷), H.F. rappelle constamment à son lecteur que son texte est un témoignage réel de l'histoire, comme à la fin de son compte rendu : “which I was so much an Eye-Witness of my self” (237). Sa volonté de transmettre à la postérité l'histoire de la catastrophe de Londres donne à son rapport un caractère prophétique, comme si les générations futures devaient être averties de ce qui pourrait advenir – surtout en considérant les remarques de H.F. sur la gratitude seulement passagère des Londoniens (“I can go no farther here, I should be counted censorious, and perhaps unjust, if I should enter into the unpleasant Work of reflecting, whatever Cause there was for it, upon the Unthankfulness and Return of all manner of Wickedness among us”, 237). Si les hommes regagnent leurs mauvaises habitudes, par exemple leurs comportements violents, qui sont supposément – et au moins en partie – à l'origine de la catastrophe en question, un nouveau fléau semblable à celui qu'ils viennent d'endurer pourrait leur être envoyé. D'ailleurs, Daniel Defoe lui-même était particulièrement soucieux de la mémoire de la Grande Peste de 1665 ; Stephen Porter écrit à propos des angoisses liées à l'apparition d'une fièvre en 1712 :

Daniel Defoe referred to the fever as the ‘new and unaccountable distemper’ in an issue of his periodical the *Review* in August 1712, where he noted that it would ‘be mortal, and ... contagious’. In the following issues he felt the need to defend himself against criticism that he was being alarmist, worrying his readers ‘with melancholy notions of the plague’. His defence was that he was countering complacency, for a similar fever had preceded the Great Plague, which had been spreading across Eastern Europe in recent years, and he expected that it would reach Britain in 1713. He also printed the *Bill of Mortality* for London for 12-19 September 1665, the worst week of the epidemic, because ‘I think the thing a little too much forgotten amongst us’.¹⁴⁸

Si l'épidémie qu'il redoutait ne vint finalement pas, l'attitude de Defoe vis-à-vis de la perspective d'une nouvelle épidémie en Angleterre est représentative de sa vision de la catastrophe de 1665, qui, quelques années plus tard, et justement dans un contexte d'anxiété due à l'épidémie provençale, ferait l'objet d'un roman aux images apocalyptiques.

147 Apocalypse 22.8.

148 Stephen Porter, *op. cit.*, p.139-140.

En invoquant des images parfois bien connues de la mort, telles des allégories classiques, H.F. transforme la ville de Londres, attaquée par la plus grande épidémie de peste de son histoire, en véritable champ de bataille. L'ensemble de la population prend part à ce combat, à la fois politique, scientifique et (surtout) religieux, dans laquelle vivants comme morts sont mobilisés pour prendre part à l'effort de guerre. Tous contribuent à l'élévation de la Grande Peste de Londres au rang non seulement de calamité sans précédent, mais également de mythe. Ce tableau apocalyptique peint par H.F. dans les pages du roman accentue encore la détresse des habitants de Londres, emportés dans le calvaire de la colère divine, dont ils sont pourtant tenus responsables.

Conclusion

La ville de Londres, théâtre du désastre de 1665 (et 1666, l'incendie se présentant presque comme une suite logique de l'épidémie), par le spectacle de la peste et de la mort, est transformée. Elle évoque des représentations classiques et bien connues d'espaces terrifiants. Le labyrinthe, qui est à la fois un croisement de routes et une prison, définit le parcours de vie de H.F., devenu au cours de ses explorations une sorte de figure éthérée. Mircea Eliade écrit sur le labyrinthe : « Les rituels labyrinthiques sur lesquels se fonde le cérémonial d'initiation (...) ont justement pour objet d'apprendre au néophyte, dans le cours même de sa vie d'ici-bas, la manière de pénétrer, sans s'égarer, dans les territoires de la mort. »¹⁴⁹. C'est justement dans ce type d'espace, un entrecroisement de rues, mais aussi de vies, que H.F. se projette, comme les autres Londoniens, dans la mort, participant ainsi lui-même de la propagation de la peste, et donc à la prolongation de l'état de siège de la ville. Avec les bases idéologiques et religieuses de Defoe, couplées à la conception moderne de la catastrophe comme découlant de la colère de Dieu envers les hommes, poussés au repentir, la Grande Peste de Londres prend une dimension mythique, tout en demeurant, grâce au réalisme des images décrites (dû à la prétendue quasi-contemporanéité du rapport délivré) un événement historique. Le croisement de ces deux aspects – métaphorique et historique –

¹⁴⁹ Mircea Eliade, *Traité d'histoire des religions*, in « Labyrinthe », Jean Chevalier, Alain Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, Paris, Éditions Robert Laffont, 1982.

permet de faire de la dernière épidémie de peste londonienne un tableau sublime, à la fois beau et terrible, un paradoxe, impensable, inimaginable, dans lequel les hommes, consciemment ou non, et souvent malgré eux, contribuent à la construction du désastre. Leurs comportements face à l'épidémie, eux aussi, font partie intégrante de la construction de la catastrophe.

DEUXIÈME PARTIE :

LES HOMMES ET LA PESTE

Introduction

Dans l'espace de la catastrophe décrit en première partie, les Londoniens n'ont d'autre choix que de faire face à l'épidémie qui ravage leur cité. Les itinérances de H. F. dans les rues de Londres, et les portraits variés qu'il brosse de ses rencontres permettent au lecteur de se figurer l'étendue du désastre, notamment par l'analyse des différents comportements – collectifs et plus personnels – observés par le narrateur. Les images de cauchemar (les bubons, ou les spectacles de mort dans les rues, par exemple), vues de plus près, offrent une typologie des comportements, non seulement en temps de peste, mais également au lendemain du désastre. La catastrophe, par son extrémité, transforme de façon presque inévitable les sujets qui lui font face : l'obsession de la mort impose des mesures d'identification des sources de danger qui, naturellement, mettent en péril les fondements de l'ordre social. Chaque individu, peu à peu privé de son identité personnelle, se trouve assimilé par la contagion dans une masse de population qui ne semble plus avoir le contrôle de ses pulsions, ou même de sa raison. Chacun s'abandonne à ses espoirs, même insensés, d'échapper au fléau, quitte à aller à l'encontre des commandements divins, perçus comme les seuls garants d'une sortie de crise.¹⁵⁰ La peste se révèle être, plus qu'une maladie du corps, une maladie de l'esprit, qui prive les habitants de leur humanité. La terreur, le chaos et la confusion provoqués par la circulation incontrôlée de la peste représentent, pendant l'épidémie comme une fois celle-ci terminée, un véritable traumatisme, qu'il est nécessaire, autant que possible, de chercher à maîtriser. L'expérience effroyable de la catastrophe, de par son caractère exceptionnel et inattendu, impose aux populations affectées un nouveau mode de vie au sein duquel chacun doit trouver sa place et assumer sa part de responsabilité pour la survie de la communauté. C'est alors que le temps et l'espace de la catastrophe se

¹⁵⁰ Cf. Patrick Wallis, "Plagues, Morality and the Place of Medicine in Early Modern England". *The English Historical Review*, Vol. 121, No. 490 (Feb., 2006), p.4-5.

transforment en terrain d'expérimentations, faisant du désastre un moteur pour l'avancement et l'amélioration de la société à reconstruire.

1. Catastrophe et identité

Dans son ouvrage *La peur en Occident*, Jean Delumeau fait la distinction entre la peur et l'angoisse. Il écrit : « La peur a un objet déterminé auquel on peut faire face. L'angoisse n'en a pas et est vécue comme une attente douloureuse devant un danger d'autant plus redoutable qu'il n'est pas clairement identifié : elle est un sentiment global d'insécurité ».¹⁵¹ La peste, bien que familière au milieu du XVII^e siècle, demeurait une source de peur particulière dans la mesure où sa véritable cause était inconnue.¹⁵² Différentes théories furent avancées afin d'en expliquer l'origine¹⁵³, mais les épidémies récurrentes, dans l'immédiat, imposaient la recherche de « coupables », en tout cas de responsables de la contagion qui, eux, pouvaient être combattus, pour tenter de maîtriser l'angoisse de la contagion. L'identification, à la fois des coupables et des victimes de la maladie, pour des raisons de sécurité, devient nécessaire : chacun peut en effet être un vecteur de la maladie. La société se fracture, laissant apparaître une méfiance entre différents groupes sociaux, mais aussi entre individus. Ce problème d'identification se poursuit jusque dans la mort, qui, en quelque sorte, répond aux divisions entre les vivants.

a) *La fragmentation de la société*

La « maladie du lien social », pour reprendre l'expression de Jean-Pascal Le Goff¹⁵⁴, au temps de la catastrophe s'illustre tout d'abord en termes géographiques. L'épidémie, qui se déclare à Londres à la fin de l'année 1664, reste un certain temps cantonnée dans cette ville. L'obligation de détenir un certificat de santé pour quitter la capitale fait de Londres un îlot, une forteresse assiégée au sein du pays. L'enjeu est de

151 Jean Delumeau, *La peur en Occident (XIV^e-XVIII^e siècles) : Une cité assiégée*, Paris, Fayard, 1978, p.30.

152 Le bacille qui en est responsable ne fut découvert qu'en 1894.

153 Pour rappel, la principale thèse soutenue quant à l'origine des catastrophes demeurait celle de la colère divine, qui, toutefois, s'exprimait par des moyens naturels (le climat, par exemple, ou, dans le cas présent, par la contagion).

154 Jean-Pascal Le Goff, *Robinson Crusoé ou l'invention d'autrui*, Paris, Klincksieck, 2003, p.194.

contenir la maladie à l'intérieur d'espaces les plus restreints possibles : d'abord les maisons des personnes contaminées, puis les paroisses, puis la ville elle-même. La division entre ville et campagne se renforce, les habitants des villages situés autour de Londres craignant de voir la peste se propager jusqu'à eux, notamment à cause des mouvements de populations qui tentent de fuir la contagion. Cette méfiance se lit par exemple dans l'histoire des trois hommes qui fuient la capitale, et qui rencontrent quelque résistance sur leur chemin. H.F. raconte :

Here they encamp'd for good and all, and resolv'd to remove no more; they saw plainly how terribly alarm'd that County was every where, at any Body that came from *London*; and that they should have no admittance any where but with the utmost Difficulty, at least no friendly Reception and Assistance as they had receiv'd here. (144)

Si John et ses compagnons de route ont la chance de se faire aider¹⁵⁵, la terreur inspirée par les Londoniens en exil est rendue explicite dans cet extrait. H.F. affirme même que certains habitants qui avaient fui la capitale dans l'espoir d'échapper à l'épidémie furent contraints d'y retourner à cause de la méfiance des villageois ("but often too they forced them from Place to Place, till they were oblig'd to come back again to *London*", 145). Ceux-là, en somme, sont contraints de se jeter dans la gueule du loup : retourner à Londres en temps de peste, même avec les mesures sanitaires imposées par les autorités de la ville, est un risque qui peut très vite s'avérer fatal, presque un acte suicidaire, ou une condamnation à mort de la part des « juges » des villes alentour :

I kno' that the Inhabitants of the Towns adjacent to *London*, were much blamed for Cruelty to the poor People that ran from the Contagion in their Distress; and many very severe things were done, as may be seen from what has been said; but I cannot but say also that where there was room for Charity and Assistance to the People, without apparent Danger to themselves, they were willing enough to help and relieve them. But as every Town were indeed Judges in their own Case, so the poor People who ran a-broad in their Extremities, were often ill-used and driven back again into the Town; and this caused infinite Exclamations and Out-cries against the Country Towns, and made the Clamour very popular. (147)

L'emploi d'une telle métaphore – celle de la justice – montre bien, non seulement à quel point les Londoniens sont perçus par les habitants des villes alentour comme une source de danger, mais également comme des responsables de la propagation de l'épidémie. Dans l'impossibilité de savoir précisément qui est véritablement porteur de la maladie et

155 Cet aspect-là, celui de l'accueil, de l'entraide et de la charité, sera traité dans la troisième sous-partie.

qui ne l'est pas, l'ensemble des réfugiés londoniens est relégué au rang de pestiférés. Les Londoniens, en réponse, accusent ces mêmes juges de cruauté. Le clivage entre ville et campagne n'est alors pas à sens unique : les Londoniens sont rejetés physiquement, par peur de la peste, et rejettent eux-mêmes moralement les habitants des campagnes qui les tiennent à l'écart.

La méfiance vis-à-vis des Londoniens est aussi perceptible à l'échelle internationale. À l'heure des grands échanges maritimes, il semble naturel que les États commerçant avec l'Angleterre, et notamment avec Londres, le premier port du pays, aient cherché à contrôler les biens qui en provenaient. H.F. décrit les effets désastreux de la peste sur le commerce anglais, notamment sur les exportations de textile, particulièrement craints comme des « réservoirs » de la maladie¹⁵⁶ :

Our Merchants accordingly were at a full Stop, their Ships could go no where, that is to say to no place abroad; their Manufactures and Merchandise, that is to say, of our Growth, would not be touch'd abroad; they were as much afraid of our Goods, as they were of our People; and indeed they had reason, for our woolen Manufactures are as retentive of Infection as human Bodies, and if pack'd up by Persons infected would receive the Infection, and be as dangerous to touch, as a Man would be that was infected (205)

Là encore, les Londoniens, comme leurs produits, sont rejetés. De partenaires commerciaux, ils passent au statut universellement reconnu de « pestiférés ». Selon H.F., certains pays, comme l'Espagne et le Portugal, adoptèrent des mesures quasi-martiales à l'encontre des bateaux en provenance de Londres : les biens qu'ils transportaient étaient brûlés, et H.F. évoque même la rumeur selon laquelle les Espagnols auraient puni de mort toute personne qui aurait déposé ces marchandises à terre (“the *Spaniards* ... punished the Men with Death who were concern'd in carrying them on Shore”). Même s'il mesure son propos (“This I believe was in Part true, tho' I do not affirm it: But it is not at all unlikely, seeing the Danger was really very great, the Infection being so violent in *London*.”, 206), H.F. reconnaît que de telles mesures aient pu être appliquées : les hommes, et par extension leurs produits, en portant la maladie, sont nuisibles et doivent absolument être évités, mis à l'écart.¹⁵⁷ Les lieux dans lesquels

156 Les textiles, qui plus est, représentaient l'une des principales richesses de l'Angleterre, dont Londres monopolisait les trois quarts des exportations sous le règne de Charles I^{er}. Stéphane Jettot, François-Joseph Ruggiu, *L'Angleterre à l'époque moderne – Des Tudors aux derniers Stuarts*, Malakoff, Armand Colin, 2017, p.152.

157 Tel était le but du *Quarantine Act* de 1721 ; peu de temps après l'adoption du *Quarantine Act*, une autre loi fut votée afin de permettre au roi (Georges I) d'interdire le commerce avec tout pays touché

ils se concentrent, par conséquent, ne doivent pas être fréquentés, et il est préférable, par mesure de sûreté, de couper tout lien avec eux. En d'autres termes, et comme l'écrivent Anne-Marie Mercier-Faivre et Chantal Thomas, « la catastrophe isole, fait exploser les réseaux ».¹⁵⁸

Cette remarque est valable dans les deux sens : le lien Londres (ou Angleterre) – étranger (ou intérieur – extérieur) est brisé par les deux partis. La différence de traitement réside en ce que la peste est déjà à Londres, et qu'il ne s'agit donc plus pour la ville de l'éviter ; le but des *plague orders* est de contrôler l'épidémie, de la contenir. Cependant, même si H.F. n'insiste pas vraiment sur ce point et n'affirme rien de concret, il semble que les Londoniens ont à cœur d'identifier la source de l'épidémie. Dès le tout premier paragraphe du roman, il est question de la provenance de l'épidémie :

It was about the Beginning of *September* 1664, that I, among the Rest of my Neighbours, heard in ordinary Discourse, that the Plague was return'd again in *Holland* ... whither *they say*, it was brought, some said from *Italy*, others from the *Levant* among some Goods, which were brought home by their Turkey Fleet; others said it was brought from *Candia*; others from *Cyprus*. It matter'd not, from whence it come; but all agreed, it was come into *Holland* again. (3)

Jean Delumeau affirme effectivement qu'« au moment de la peste de 1665 à Londres, les Anglais furent unanimes à accuser les Hollandais, avec lesquels l'Angleterre était alors en guerre ».¹⁵⁹ Pour Stephen Porter, la deuxième guerre anglo-néerlandaise (1665-1667) est même l'une des raisons probables de la minimisation des effets de la peste en début d'épidémie à Londres.¹⁶⁰ Si H.F. ne fait pas plus de commentaires lui-même sur la « responsabilité » des Hollandais dans la propagation de l'épidémie en Angleterre, il semble admis pour les Londoniens que, puisque la peste ravageait déjà Amsterdam et Rotterdam, le désastre londonien devait être, au moins en partie, le fait de leurs rivaux : H.F. affirme "*all agreed, it was come into Holland again*"¹⁶¹, après quoi il en vient aux

par la peste. Cf. Charles F. Mullett, "The English Plague Scare of 1720-23". *Osiris*, Vol. 2 (1936), p.488.

158 Anne-Marie Mercier-Faivre, Chantal Thomas, *op. cit.*, p.23.

159 Cette accusation sera réitérée l'année suivante après l'incendie de Londres. Jean Delumeau, *op. cit.*, p.176.

160 "An epidemic would be interpreted as a source of weakness that could impair the country's ability to continue to wage the war against the Dutch, which had broken out in March." Stephen Porter, *op. cit.*, p.31. H.F. fait par ailleurs une remarque semblable, lorsqu'il écrit : "we stood on ill Terms with the *Dutch*, and were in a furious War with them, but tho' in a bad Condition to fight abroad, who had such dreadful Enemies to struggle with at Home." (205)

161 C'est moi qui souligne.

premiers cas londoniens (3). Plus tard dans le roman, H.F. précise d'ailleurs : "The first Person that died of the Plague was in *Decemb.* 20th, or thereabouts 1664, and in, or about *Long-acre*, whence the first Person had the Infection, was generally said to be, from a Parcel of Silks imported from *Holland*, and first opened in that House." (196)

Toutefois, parmi toutes les régions mentionnées dans le premier paragraphe du roman, l'une d'entre elles attire plus particulièrement l'attention de H.F. : il insiste déjà sur le rôle du Levant. Au cours du roman, il réprovoque à plusieurs reprises les attitudes supposées des Turcs, en décrivant celles des Londoniens :

with a kind of a Turkish Predestinarianism they would say, if it pleas'd God to strike them, it was all one whether they went Abroad or staid at Home, they cou'd not escape it, and therefore they went boldly about even into infected Houses, and infected Company; visited sick People, and in short, lay in the Beds with their Wives or Relations when they were infected; and what was the Consequence? But the same that is the Consequence in *Turkey*, and in those Countries where they do those Things; namely, that they were infected too, and died by Hundreds and Thousands. (185-186)

L'extrait traduit un mépris envers les Turcs¹⁶², souvent associés, dans la pensée anglaise, à une forme de fanatisme (notamment dû à la vision de l'Islam en Angleterre). Carine Fernandez-Alamoudi explique qu'au XVIII^e siècle, dans les récits de voyages d'Européens en Orient, la peste est un véritable *topos* : le voyageur s'attend à rencontrer la maladie ; c'est « une des curiosités de l'Orient que le voyageur se croit obligé de commenter au même titre que la religion, les femmes, les harems ou les eunuques ».¹⁶³ Ces récits-là mettent l'accent sur la continuité des activités quotidiennes en période d'épidémie, alors que les Londoniens de 1665 se trouvent confinés, ou au moins terrifiés au point de fuir à l'approche de la maladie. Defoe condamnait par ailleurs les attitudes qu'il jugeait trop individualistes, ayant pour résultat, comme le « fanatisme » des Turcs, de contribuer à la propagation de l'épidémie : "What a man ventures for himself is nothing, because it is his own act and deed; but what he ventures for others is the worst of violence upon them, and perhaps, in such a case as this, is the worst sort of murders."¹⁶⁴ Si c'est Dieu qui est à l'origine de la catastrophe, cherchant à se venger de certains comportements humains, ce sont bien les hommes eux-mêmes qui sont les

162 Un terme qui, à l'époque moderne, englobait une très large partie du monde méditerranéen, plus ou moins synonyme de « musulman ».

163 Carine Fernandez-Alamoudi, « Rencontrer la peste en Orient », in Anne-Marie Mercier-Faivre, Chantal Thomas, *op. cit.*, p.321.

164 Daniel Defoe, *Due Preparations for the Plague*, *op. cit.*, p.11.

vecteurs de la maladie (en d'autres termes, les moyens naturels par lesquels Dieu agit sur Terre).

Au sein de la société londonienne, c'est donc à ceux qui adoptent de tels comportements, jugés ou fanatiques, ou individualistes, que revient la responsabilité du désastre. Les attitudes traditionnellement associées à « l'étranger » s'installent désormais au sein-même de la communauté londonienne. C'est là qu'entre en compte, en plus de l'aspect purement géographique et culturel, l'aspect véritablement social de cette division. Comme l'analyse Denys Van Renen, les classes sociales les plus pauvres sont vues comme dangereuses et désorganisées.¹⁶⁵ Les autorités les identifient clairement comme des vecteurs importants de la peste dans les *plague orders*. Un paragraphe entier réservé aux mendiants, dans la catégorie "Orders concerning loose Persons and idle Assemblies", indique :

Forasmuch as nothing is more complained of, than the Multitude of Rogues and wandering Beggars, that swarm in every place about the City, being a great cause of the spreading of the Infection, and will not be avoided, notwithstanding any Order that have been given to the contrary: It is therefore now ordered, that such Constables, and others, whom this Matter may any way concern, take special care that no wandering Begger be suffered in the Streets of this City, in any fashion or manner, whatsoever, upon the Penalty provided by the Law to be duely and severely executed upon them. (45)

Les pauvres et les vagabonds sont ici décrits comme des parasites, une masse à contrôler, voire comme des criminels. Il est nécessaire, pour le bien public, de les maîtriser. Ils sont vus, pour ainsi dire, comme une extension de la maladie elle-même par les pouvoirs publics. Dans l'impossibilité de fuir la ville au début de l'épidémie – par manque de moyens matériels – les pauvres se trouvent contraints d'errer dans les rues ; ils deviennent de ce fait plus facilement des porteurs (et par conséquent des vecteurs) de la maladie, comme l'écrit H.F. :

thousands of them having stay'd in *London*, till nothing but Desperation sent them away; Death overtook them on the Road, and they serv'd for no better than the Messengers of Death, indeed, others carrying the Infection along with them; spreading it very unhappily into the remotest Parts of the Kingdom. (93)

165 Denys Van Renen, "Vagabonds, and the "Restoration" of London in Defoe's *A Journal of the Plague Year*", in *The Other Exchange: Women, Servants, and the Urban Underclass in Early Modern English Literature*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2017, p.176.

Toutefois, H.F. révèle ici un paradoxe forcé par la catastrophe : ces « messagers de la mort » sont, en temps de peste, ceux qui permettent à la société de survivre à l'épidémie. Ce sont ceux qui, alors que les habitants qui le pouvaient ont fui, demeurent et font vivre l'économie de la ville, et en assurent l'ordre général. Les « parasites » de la société ordinaire, au cœur du désastre, fournissent la main-d'œuvre nécessaire au système qui les rejette. Ainsi H.F. écrit-il, en sympathisant avec les plus démunis : “It must be confest, tho’ the Plague was chiefly among the Poor; yet, were the Poor the most Venturous and Fearless of it, and went about their Employment, with a Sort of brutal Courage”.¹⁶⁶ Poussés par la nécessité, les pauvres sont prêts à accepter n'importe quel emploi, y compris les plus dangereux (“such was that of tending the Sick, watching Houses shut up, carrying infected Persons to the Pest-House; and which was still worse, carrying the Dead away to their Graves.”, 87) Autrement dit, les populations dénigrées dans les *plague orders* assurent les fonctions instituées par ces mêmes mesures, nécessaires à la gestion, et donc à la sortie de la crise. Van Renen explique : “The plague enables the poor to obtain gainful employment, providing, if not status, visibility and money to almost anyone willing to risk their lives for bread ... London’s emergence was enabled by the poor’s economic and social activity.”¹⁶⁷

Alors qu'ils sont généralement rejetés, les pauvres se montrent, en temps d'épidémie, indispensables au fonctionnement de la société. Dans la représentation, leur place change : ils sont à la fois les principales victimes de la peste, se trouvant presque totalement livrés à eux-mêmes, et, pour reprendre le thème de la guerre développé en première partie, les troupes qui combattent l'épidémie en première ligne. Ils gagnent alors une forme de reconnaissance de la part du reste de la population londonienne, dont H.F. fait partie.¹⁶⁸ L'ordre social s'en trouve en quelque sorte renversé : les riches ayant fui (se rendant invisibles), ceux qui généralement sont perçus comme des nuisances parviennent tant bien que mal, et au péril de leur vie, à préserver la société.

166 Il est intéressant de noter la façon dont H.F. introduit cette phrase : “It must be confest” traduit une reconnaissance, une acceptation de cette réalité, qui autrefois était ignorée ou passée sous silence.

167 Denys Van Renen, *op. cit.*, p.153-154.

168 Bien qu'il sympathise avec les plus démunis (et se rapproche, d'une certaine manière, de leur mode de vie pendant la peste, de par ses déambulations dans la ville), H.F. fait toujours partie d'une classe sociale déjà bien plus aisée que les gens qu'il décrit si longuement. Alors que les pauvres sont conduits dans les rues par la nécessité, H.F. ne justifie ses errances que par sa curiosité.

b) L'individu

Parmi ces « masses » de la population, ce sont cependant des individus qui se trouvent confrontés au désastre de la peste. Le premier d'entre eux est évidemment le narrateur lui-même. H.F. livre à son lecteur *son* expérience de la peste, ses observations. Tout le roman consiste en un ensemble de souvenirs de la peste, rédigé, selon le narrateur, à partir de mémorandums tenus pendant l'épidémie :

Such intervals as I had, I employed in reading Books, and in writing down my Memorandums of what occurred to me every Day, and out of which, afterwards, I for most of this Work as it relates to my Observations without Doors: What I wrote of my private Meditations I reserve for private Use, and desire it may not be made publick on any Account whatever. (75)

Toutefois, et comme sa volonté de conserver pour lui-même ses réflexions intimes le suggère, H.F. demeure bien secret. Il a beau être le guide du lecteur au cœur de l'épidémie, celui auquel le novice devrait faire confiance, rien, sinon la subjectivité du narrateur (dans le sens où le lecteur visite Londres au travers de son regard), ne permet de l'identifier véritablement. Ses initiales n'apparaissent qu'à la toute fin du roman – on connaît l'emplacement de sa tombe avant de connaître son identité ! – et, mis à part le clin d'œil à l'histoire personnelle de Daniel Defoe¹⁶⁹, cette signature n'apporte rien de vraiment rassurant quant à la personne du narrateur : après un tel récit, composé de tant de rencontres, de tant de réflexions (sur un sujet somme toute loin d'être réjouissant), le lecteur serait en droit d'espérer trouver un nom complet. Les questions du lecteur sur l'identité de celui dont il lit une partie de la vie, comme une sorte de voyeur, ne trouvent aucune réponse.

Mais alors, quelle individualité pour H.F. ? Son aspect impalpable, fantomatique, est annoncé dès l'introduction du roman : *A Journal of the Plague Year* débute de façon assez abrupte. Il ne s'agit en aucun cas pour le narrateur de se présenter ; il écrit pour raconter « l'année de la peste », rien de plus, rien de moins. Les autres romans de Defoe, dès les premières pages, offrent une quantité bien plus conséquente d'informations sur leurs narrateurs : la page de titre de *Roxana* révèle le véritable nom de la protagoniste (*Roxana: or, The Fortunate Mistress. Being a History of the Life and Vast Variety of Fortunes of Mademoiselle de Beleau.*); le récit en lui-même débute par l'enfance de l'héroïne (“I was born, *as my Friends told me*, at the City of Poitiers, in

169 C'est-à-dire l'identité de son oncle, Henry Foe, témoin véritable de l'épidémie.

the Province, or County of Poictou, in *France*, from whence I was brought to *England* by my Parents, who fled for their Religion about the Year 1683...”).¹⁷⁰ La page de titre de *Robinson Crusoe* (*The Life and Strange Surprizing Adventures of Robinson Crusoe, of York, Mariner: Who lived Eight and Twenty Years, all alone in an un-inhabited Island on the Coast of America, near the Mouth of the Great River of Oroonoke; Having been cast on Shore by Shipwreck, wherein all the Men perished but himself. With An Account how he was at last strangely deliver’d by Pyrates. Written by Himself.*), comme celle de *Moll Flanders* (*The Fortunes and Misfortunes of the Famous Moll Flanders, &c. Who was Born in Newgate, and during a Life of continu’d Variety for Threescore Years, besides her Childhood, was Twelve Year a Whore, five Times a Wife (whereof once to her own Brother) Twelve Year a Thief, Eight Year a Transported Felon in Virginia, at last grew Rich, liv’d Honest, and died a Penitent. Written from her own Memorandums*), résumant déjà le contenu du récit. Le premier paragraphe de *Robinson Crusoe* consiste, comme celui de *Roxana*, à présenter le protagoniste ; *Moll Flanders* débute son récit de façon moins personnelle, assurant qu’il n’est pas nécessaire qu’elle fournisse son nom, car celui-ci est bien connu et inscrit dans les registres de la prison de Newgate (“My true Name is so well known in the Records, or Registers at *Newgate*, and in the *Old-Baily*, ... that it is not to be expected I should set my Name, or the Account of my Family to this Work”).¹⁷¹ Bob Singleton introduit même son histoire en écrivant :

As it is usual for great persons, whose lives have been remarkable, and whose actions deserve recording to posterity, to insist much upon their originals, give full accounts of their families, and the histories of their ancestors, so, that I may be methodical, I shall do the same, though I can look but a very little way into my pedigree, as you will see presently.¹⁷²

170 Daniel Defoe, *Roxana* (1724), New York, Oxford University Press, John Mullan (ed.), 2008, p.5.

171 Ce qui signifie, d’une certaine manière, que si le lecteur voulait se prendre au jeu du personnage, il pourrait se rendre à Newgate afin d’élucider la véritable identité de *Moll Flanders*. La même remarque pourrait être faite pour H.F. (le lecteur pourrait partir à la recherche de sa tombe), mais l’indication de son emplacement vient bien plus tard dans le texte ; c’est une information qui se noie dans le flot de paroles de H.F.. Daniel Defoe, *Moll Flanders* (1722), New York, Oxford University Press, G. A. Starr and Linda Bree (ed.), 2011, p.7.

172 Daniel Defoe, *Captain Singleton* (1720), Oxford, Oxford University Press, Shiv K. Kumar (ed.), 1990, p.1, in Ian Newman, “Property, History, and Identity in Defoe’s *Captain Singleton*”, *Studies in English Literature, 1500-1900*, Vol. 51, No. 3, Restoration and Eighteenth Century (Summer 2011), p.567.

Ce qui différencie H.F. de tous ces personnages, c'est précisément qu'il n'est pas particulièrement « remarquable » – tout du moins, il ne donne pas l'impression de l'être. C'est un marchand qui, *a priori*, n'a rien de particulier à raconter – il ne s'agit en aucun cas de l'histoire d'une ascension sociale ou d'aventures au grand large. D'ailleurs, son récit est présenté comme ayant été écrit par « un citoyen » (“Written by a Citizen who continued all the while in *London*”). Les détails de l'identité de H.F. sont à relever tout au long du roman. Il révèle ici et là la composition de son foyer, de sa famille, ou le lieu de sa sépulture. Seulement, contrairement aux autres romans de Defoe cités au préalable, le narrateur du *Journal of the Plague Year* n'est pas le sujet du roman. Le terme *remarkable*, que Singleton utilise pour parler d'individus, dans la page de titre du *Journal of the Plague Year*, qualifie *occurrences*. Ce sont les observations du narrateur, les choses qui lui sont extérieures, en quelque sorte, qui sont au centre du roman, et non sa personne, comme l'indique encore la première phrase : “I, among the Rest of my Neighbours” (3). H.F. fait partie de la masse des Londoniens ; son identité est d'une certaine manière absente, comme une information sans importance.

Pourtant, il arrive, au cours des pérégrinations du narrateur, de croiser des personnages qui, eux – et c'est peut-être curieux, ont un nom. Parmi ceux-là, on trouve bien sûr des représentants des autorités politiques et médicales : les *plague orders* sont signés par le Lord Maire John Lawrence et les deux shériffs George Waterman et Charles Doe (46) ; les noms de Sir Robert Clayton et de Charles II sont évoqués, à titre anecdotique (222). Les noms de plusieurs médecins apparaissent, de façon plutôt ponctuelle également, alors que H.F. se lamente de l'avidité des charlatans : “these quacking Sort of Fellows rais'd great gains out of the miserable People ... and their Doors were more thronged than those of Dr. *Brooks*, Dr. *Upton*, Dr. *Hodges*, Dr. *Berwick*, or any, tho' the most famous Men of the Time” (33). Tous les quatre étaient membres du College of Physicians.¹⁷³ Il paraît évident que ces noms (historiques) ont été insérés par Defoe par souci d'authenticité¹⁷⁴ (comme celui de Solomon Eagle, un Quaker – “an Enthusiast”, dit H.F. – qui appelait les Londoniens au repentir, et qui

173 Humphrey Brooke est l'auteur de *A Conservatory of Health, comprised in a Plain and Practical Discourse upon the Six Particulars necessary for Man's Life* (1650) ; Nathaniel Upton était en charge d'un hôpital de Londres pendant l'épidémie de 1665 ; Nathaniel Hodges est essentiellement connu pour son *Loimologia*, traduit en anglais en 1720 ; Peter Barwick était l'un des médecins du roi, également demeuré à Londres pendant la peste. Cf. Royal College of Physicians Museum, <https://history.rcplondon.ac.uk/> [consulté le 21 avril 2020].

174 La même remarque peut être faite pour *Roxana* par exemple, dans lequel Sir Robert Clayton apparaît également.

devint vite une figure du « folklore » de la Grande Peste). Un autre médecin, “Dr. Heath”, est également cité, comme étant l’un des médecins demeurés à Londres pendant l’épidémie, et un ami de H.F. (75).¹⁷⁵

Les autres personnages qui ont un nom interpellent : si le narrateur lui-même est anonyme, pourquoi certains jouissent-ils du privilège d’être nommés ? Le premier d’entre eux est John Hayward, qui, pendant l’épidémie, assure le rôle aussi dangereux que primordial de fossoyeur dans la paroisse de St. Stephen Coleman-street.¹⁷⁶ Les autres sont Robert, le batelier, et son épouse Rachel (106), John, Thomas et Richard (118), les trois cousins qui fuient Londres, Ford, qu’ils rencontrent sur leur trajet (127), et un certain John Cock, un barbier ayant fui Londres mais qui revint trop tôt (219). Pour Denys Van Renen, Robert représente, en plein désastre, la continuité de la vie économique de Londres : il navigue sur la Tamise pour acheter à la campagne les ressources nécessaires à la survie de sa communauté.

H.F.’s ... history of Robert the waterman who temporarily provides the socioeconomic services for the entire marine community immediately lead[s] to the fictional story of the two brothers, John and Thomas. Defoe seems to supplement England’s rise ... with a vagabond society that reemerges during the plague. The plague cannot eradicate London life; the poor provide shape and definition to the city.¹⁷⁷

John, Thomas et Richard, en quittant Londres, forment une nouvelle organisation sociale. En guise d’introduction à leur histoire, H.F. écrit : “their whole Conduct, and that of some who they join’d with, is a Patern for all poor Men to follow, or Women either, if ever such Time comes again” (118). H.F. se lance dans le récit d’attitudes face au désastre qu’il juge exemplaires.¹⁷⁸ Lorsqu’il présente ces trois personnages, H.F. prend le soin de préciser leurs professions (“the one an old Soldier, but now a Biscuit

175 Cynthia Wall (dans les notes sur le texte) et Watson Nicholson (dans *The Historical Sources of Defoe’s Journal of the Plague Year*) associent Dr. Heath à Hodges. Nicholson écrit : “As a matter of very high probability, Dr. Heath was none other than Dr. Hodges, and ... Defoe altered the name to Heath. In the hope of finding some clue to the name Heath, I sent for Goodall’s *College of Physicians* (1684), a copy of which was in Defoe’s library at the time of his death ... [T]he first name my eye lighted upon was that of Sir Robert Heath (Lord Chief Justice under Charles I) standing out in capital letters to catch the eye. Much more to the purpose is the fact that the characteristics, including the discussions of the treatment of patients, etc., are applicable to Dr. Heath and Dr. Hodges alike.” Watson Nicholson, *The Historical Sources of Defoe’s Journal of the Plague Year*, Boston, Stratford Co. Publishers, 1920, p.12.

176 F. Bastian note la présence du nom de John Hayward dans les registres de la paroisse ; il aurait donc pu être l’une des sources potentielles de Defoe pour l’écriture du roman. F. Bastian, *op. cit.*, p. 157.

177 Denys Van Renen, *op. cit.*, p.174.

178 On y reviendra dans la troisième sous-partie.

Baker; the other a lame Sailor, but now a Sail-Maker; the Third a Joiner.”, 118); toutes (en tout cas toutes celles qu’ils exercent au moment où ils quittent la ville) paraissent essentielles à l’établissement d’une communauté, et les trois personnages se trouvent d’ailleurs dans la nécessité de faire appel aux compétences qu’elles requièrent au cours de leur périple. Ford est le représentant de son groupe (comme les trois cousins, des Londoniens en fuite, présentés comme “a good sober sort of People”, 127). En résumé, tous ces personnages sont présentés soit comme des agents nécessaires au fonctionnement de la société, soit comme des exemples, des modèles d’honnêteté ou de gratitude – des valeurs qui sont longuement louées par H.F., au milieu d’une foule à laquelle H.F. a souvent des attitudes à reprocher.¹⁷⁹ En d’autres termes, les Londoniens nommés sont ceux qui sont, d’une certaine façon, « apprivoisés », dans un contexte où chacun est susceptible de se replier sur sa propre personne. Le barbier, quant à lui, semble représenter les Londoniens qui, judicieusement, choisirent de s’exiler, mais qui furent trompés, piégés par les rumeurs et les premiers signes de décroissance de l’épidémie ; il rentre trop tôt, et presque toute sa famille est tuée par la peste.

La multitude d’autres personnages observés par H.F. sont des anonymes. Aucun n’est récurrent, ce sont des rencontres uniques – ce qui différencie encore *A Journal of the Plague Year* de la plupart des autres romans de Defoe, dans lesquels certains personnages, même s’ils peuvent être peu nombreux, suivent le protagoniste au cours de son histoire, au moins un certain temps. Cette absence de liens particuliers entre les personnages laisse penser que la catastrophe rend impossible toute tentative de sociabilisation (ce qui est explicité, par exemple, par l’interdiction des rassemblements en temps d’épidémie, ou par la séquestration des malades et de leurs familles).

Cependant, il demeure nécessaire, presque vital, pour chaque Londonien d’identifier tant bien que mal les passants susceptibles d’être rencontrés. Dans ce contexte d’épidémie, c’est la nature de l’identité personnelle qui change : l’état de santé de son interlocuteur est plus important que son identité, et s’y substitue presque. H.F. décrit la méfiance générale des habitants envers les malades, parfois reconnaissables par

179 Comme, à la fin du roman, où il se lamente du fait que les Londoniens ont vite oublié la libération du fléau de la peste (“I believe many of them were really thankful; but I must own, that for the Generality of the People it might too justly be said of them ... That *they sang his Praise, but they soon forgot his Work.*”, 237). Rachel, l’épouse de Robert, est également présentée comme un modèle de gratitude : “The Woman too, made Signs of the like Thankfulness, as well to Heaven, as to me” (106). Defoe lui-même considérait l’ingratitude comme un vice – “the approval of evil itself”, écrit Novak. Cf. Maximillian E. Novak, *Defoe and the Nature of Man*, Londres, Oxford University Press, 1963, p.116.

leurs bubons, ou, justement, par leur façon de les cacher : “People were only shy of those that were really sick, a Man with a Cap upon his Head, or with Cloths round his Neck, *which was the Case of those that had Swellings there*” (201). L'apparence physique, les vêtements apparaissent comme les premiers indicateurs de l'état de santé d'un habitant.¹⁸⁰ Seulement, et comme H.F. ne manque pas de le remarquer à plusieurs reprises, la peste est bien plus sournoise qu'elle ne paraît l'être. La réalité de l'épidémie ne se résume pas à distinguer ceux qui sont malades (*the Sick*) de ceux qui ne le sont pas (*the Sound*) : une autre catégorie s'ajoute à ces deux-là, particulièrement difficile à identifier. H.F. écrit :

Here also I ought to leave a farther Remark for the use of Posterity, concerning the Manner of Peoples infecting one another; namely that it was not the sick People only, from whom the Plague was immediately receiv'd by others that were sound, but THE WELL. *To explain my self; by the sick People I mean those who were known to be sick, ... or in such Condition as cou'd not be conceal'd.* By *the Well*, I mean such as had received the Contagion, and had it really upon them, and in their Blood, yet did not shew the Consequences of it in their Countenances, nay even were not sensible of it themselves, *as many were not* for several Days (183-184)

Ici, H.F. évoque des personnes contaminées par la peste sans même le savoir.¹⁸¹ Ce sont en quelque sorte des réservoirs de la maladie, qui révèlent – à partir du moment où leur existence est connue (c'est-à-dire lorsqu'il est avéré qu'un sujet peut être contaminé sans en porter les marques¹⁸²) – l'un des paradoxes de l'épidémie : les pestiférés peuvent se porter aussi bien que les sujets sains. H.F. ajoute alors : “These breathed Death in every Place, and upon every Body who came near them; nay their very Cloaths retained the Infection, their Hands would infect the Things they touch'd” (184) ; tout cela, sans même le savoir. Helen Thompson, en s'appuyant sur l'idée de John Locke de la simultanéité de l'impression et de l'idée, déclare : “H.F. elaborates the seemingly extra-empirical paradox of a thing that is “receiv'd” and yet not perceiv'd, an entity that is taken in and yet enters the receiving person “imperceptibly”.”¹⁸³ Là encore, la peste se

180 Les signes visuels sont d'ailleurs censés permettre aux Londoniens de distinguer les médecins et les soignants. Les *plague orders* indiquent : “That precise Order be taken that the Searchers, Chirurgeons, Keepers, and Buriers are not to pass the Streets without holding a red Rod or Wand of three Foot in Length in their Hands, open and *evident to be seen*”. (C'est moi qui souligne, 43)

181 Il s'agit notamment des habitants qui meurent subitement dans les rues, mentionnés en première partie.

182 La période d'incubation de la peste bubonique peut varier d'un à six jours. Cf. Sandra W. Moss, “Bubonic plague” in Joseph P. Byrne (ed.), *op. cit.*, p.74.

183 Helen Thompson, “ “It was impossible to know these People”: Secondary Qualities and the Form of Character in *A Journal of the Plague Year*”, *The Eighteenth Century*, Vol. 54, No.2, Special Issue:

trouve personnifiée, comme si elle prenait possession, au détriment des Londoniens, à la fois du corps, des sens, des perceptions et de l'identité de ces personnes, qui allaient accomplir pour elle la mission de la Mort.

c) L'identité : de la rue au cimetière

L'anonymat quasi-total des Londoniens est un fait établi à la fois dans le vivant et dans la mort. Il montre l'ampleur de la catastrophe dans la mesure où celle-ci efface toute notion de personnalité : les humains sont dépourvus de toute singularité ; même leurs sentiments, leurs impressions, telle l'angoisse ou l'horreur qu'ils peuvent éprouver face au spectacle récurrent de la mort, sont collectifs. Cet anonymat, pour ajouter encore à l'horreur de la situation, se poursuit dans la mort : les défunts ne disposent d'aucune reconnaissance particulière. Le premier témoignage évident de la banalité de la mort se trouve dans les *Bills of Mortality*. Celles-ci n'indiquent aucun nom ; les seuls marqueurs « d'identification » sont les paroisses où les défunts sont inhumés et la cause de leur mort.¹⁸⁴ Impossible donc de retrouver la trace d'un individu particulier dans de telles nécrologies, ou de s'en servir comme objet de mémoire ou de deuil.¹⁸⁵ L'identité du défunt ne consiste plus qu'en un chiffre et une localisation ; autrement dit, il est noyé dans un ensemble de données, de statistiques qui dépassent l'entendement : comment considérer l'individu lorsque plus de sept mille enterrements liés à la peste ont été rapportés en une seule semaine ?¹⁸⁶ En période d'épidémie, finalement, les seuls décès répertoriés qui pourraient éventuellement refléter une certaine particularité sont justement ceux liés à d'autres causes. Mais là encore, l'effet produit par l'ensemble des morts dues à des causes extérieures à la peste, aussi nombreuses soient-elles, se trouve bien vite estompé par le nombre ahurissant des enterrements de peste.¹⁸⁷

Sensational Subjects (Summer 2013), p.165.

184 D'ailleurs, à en croire H.F., les morts n'étaient pas forcément enterrés dans leurs paroisses d'origine : "It is to be noted here, that the Dead Carts in the City were not confin'd to particular Parishes, but one Cart went thro' several Parishes, according as the Numbers of Dead presented; nor were they ty'd to carry the Dead to their respective Parishes, but many of the Dead, taken up in the City, were carried to the Burying Ground in the Out-parts, for want of Room." (89)

185 Sans oublier que les *Bills of Mortality* prenaient seulement en compte les enterrements au sein de l'Église Anglicane. Non-conformistes et catholiques étaient ainsi totalement invisibilisés.

186 7165 : il s'agit du nombre d'enterrements (de peste) le plus élevé de toute l'épidémie ; il concerne la semaine du 12 au 19 septembre. Cf. *London's Dreadful Visitation*. Voir Annexe 8.

187 Samuel Pepys ou John Evelyn ne prirent jamais la peine de noter dans leurs journaux le nombre d'enterrements liés à d'autres causes que la peste (si ce n'est les autres types de fièvre, en début d'épidémie, puisqu'il était suspecté que des cas de peste aient été « déplacés » dans ces catégories pour éviter de créer un mouvement de panique).

Ce « défaut d'identité » se poursuit dans le cimetière lui-même. Avec un si grand nombre de morts, il n'est pas question de procurer aux défunts des tombes individuelles. H.F. affirme que les morts étaient bien trop nombreux pour envisager que chacun puisse avoir un cercueil ("Coffins were not to be had for the prodigious Numbers that fell in such a Calamity as this."). À la manière d'une danse macabre, tous les cadavres, sans aucune prise en compte de leur identité, sont jetés dans « la tombe commune de l'humanité » ("they were all dead, and were to be huddled together into the common Grave of Mankind", 62). L'enterrement dans une fosse commune enlève non seulement toute individualité aux défunts, mais il représente aussi une sévère dégradation des rites funéraires. Vanessa Harding affirme :

The practice of shutting up whole households after one confirmed case may have increased local mortality, and also meant that the family could not take its usual share of responsibility for organizing and paying for burial – even had participation in funerals and processions not been restricted by the Plague Orders.¹⁸⁸

Les *plague orders* interdisaient effectivement les regroupements, y compris pour les funérailles, sous peine d'être soi-même confiné à son domicile, voire emprisonné ("that no Neighbours nor Friends be suffered to accompany the Corps to Church, or to enter the House visited, upon pain of having his House shut up, or be imprisoned.", 42). Les pratiques traditionnelles (c'est-à-dire l'inhumation individuelle, à laquelle la famille et les proches participaient, permettant un réel travail de commémoration), auxquelles les Londoniens étaient particulièrement attachés, deviennent alors, en temps d'épidémie, de réelles offenses.¹⁸⁹ Le recueillement intime n'est possible ni au moment de l'enterrement (qui a lieu de nuit, qui plus est, du moins tant que cela est possible), ni au lendemain de l'épidémie, puisque le corps est, là encore, un parmi tant d'autres. Au pire moment de l'épidémie, écrit H.F., les enterrements devinrent si nombreux qu'il n'était plus possible de rendre hommage aux défunts de façon personnelle ou individuelle : "It is here ... to be observ'd, that after the Funerals became so many, that People could not Toll the Bell, Mourn, or Weep, or wear Black for one another, as they did before" (164). La mort, en somme, devient si banale, habituelle et régulière que le deuil, vidé de son sens (puisqu'il

188 Vanessa Harding, "Burial of the plague dead in early modern London", in Justin Champion (ed.), *Epidemic disease in London*, London, Centre for Metropolitan History, p.54.

189 En pratique, des processions avaient toujours lieu, comme le décrit Samuel Pepys le 3 septembre : "but Lord! to consider the madness of the people of the town, who will (because they are forbid) come in crowds along with the dead corpses to see them buried". Samuel Pepys, *op. cit.*, p.259.

s'agit de rendre hommage dignement à *un* être cher), devient d'une certaine manière absurde. En principe reflet d'un désastre personnel, le deuil, par sa récurrence, finit par ne plus être associé à un défunt en particulier, mais aux défunts, de manière collective. Comme l'affirme Maurice Blanchot, la répétition (ici, de la mort) « désœuvre, évide, désidentifie ».¹⁹⁰

Pour Sophie Gee, les corps morts dans *A Journal of the Plague Year* sont même semblable à des ordures dont il faut se débarrasser au plus vite, quitte à mépriser les pratiques qui permettent au corps mort de conserver sa « valeur » humaine. Elle écrit :

When Giambattista Vico published the *New Science* in 1725, he chose the burial of the dead as one of the three paradigmatic social practices that are the signs of civilized culture. Vico explained that all civilized cultures bury their dead because not to do so would be barbaric ... This is what makes Defoe's description of the plague pits so shocking: the corpse is no longer treated as though its value is elevated above that of other residue.¹⁹¹

Les funérailles de masse enlèvent à la fois toute identité mais également toute humanité au défunt. Le rapport au corps mort, par son traitement et par le fait que celui-ci n'ait plus rien d'individuel, est lui-même changé. La théorie des effluves, qui mettait en avant la possibilité d'infection des vivants par le biais des cadavres, laisse apparaître une distanciation supplémentaire entre les vivants et les corps morts. Robert Kastenbaum explique :

the fear altered the relationship between living and dead. The corpse often had been regarded with a sacred awe, this shell left behind by its departed spirit.¹⁹² But now the corpse was also poison. The caring survivor who might have the urge to tend and embrace the body might now also experience disabling panic. The dead person had acquired what today would be called a spoiled identity.¹⁹³

190 Maurice Blanchot, *L'Écriture du désastre*, Paris, Gallimard, 1980, p.91.

191 Les deux autres pratiques sont le mariage et les rituels religieux. Sophie Gee, "Holding On to the Corpse: Fleshly Remains in *A Journal of the Plague Year*", in *Making Waste: Leftovers and the Eighteenth-Century Imagination*, Princeton, Princeton University Press, 2010, p.117-118.

192 Philippe Ariès note qu'au XVII^e siècle, la mort était perçue comme une rupture, une séparation : La mort « devient quelque chose de métaphysique qui s'exprime par une métaphore : la séparation de l'âme et du corps, ressentie comme la séparation de deux époux, ou encore de deux amis, chers et anciens. La pensée de la mort est associée à l'idée de rupture du composé humain. (...) La peine de la mort est mise en relation, non avec les souffrances réelles de l'agonie, mais avec la tristesse d'une amitié brisée. » Philippe Ariès, *L'homme devant la mort, 2- La mort ensauvagée*, Paris, Seuil, 1977, p.12. Cette conception dualiste accentue par ailleurs l'aspect terrible du traitement du corps mort pendant la peste : si l'un des deux « époux », l'âme, peut, grâce à un travail de repentance sincère, accéder à un au-delà tant espéré, l'autre est dévalué, maltraité, abandonné.

193 Robert Kastenbaum, "Too Many Dead: The Plague and Other Mass Deaths", in *On Our Way: The Final Passage through Life and Death*, Oakland, California University Press, 2004, p.254-255.

C'est justement cette privation d'identité et de soin dans le traitement du corps et son inhumation qui choque profondément l'homme que H.F. rencontre au cimetière d'Algate (auquel il se rend pour être témoin de l'horreur du procédé d'ensevelissement des cadavres, par curiosité). L'homme, anéanti par le décès de son épouse et de plusieurs de ses enfants, est autorisé à voir les corps être enterrés. H.F. décrit la scène :

no sooner was the Cart turned round, and the Bodies shot into the Pit promiscuously, which was a Surprize to him, for he at least expected they would have been decently laid in, tho' indeed he was afterwards convinced that was impracticable; I say, no sooner did he see the Sight, but he cry'd out aloud unable to contain himself; I could not hear what he said, but he went backward two or three Steps, and fell down in a Swoon (61)

La violence ressentie par cet homme, décrite ici de manière presque théâtrale, qui contraste avec sa retenue initiale¹⁹⁴, traduit le déchirement imposé par l'ampleur du désastre. Le fossoyeur qui autorise H.F. à entrer dans le cimetière assure que l'enterrement est une vision qui parle d'elle-même ('twill be a Sermon to you, it may be, the best that ever you heard in your Life. 'Tis a speaking Sight, says he, and has a Voice with it, and a loud one, to call us all to Repentance", 60). Scott J. Juengel affirme : "This abrupt shift from inexpressibility to figurative enunciation marks the experience of witnessing internment as a threshold into a new semiotic register whereby the epidemic "speaks" for itself".¹⁹⁵ C'est la mise en terre des cadavres qui explicite le plus l'horreur de l'épidémie. L'homme est tout à fait conscient que l'extrémité de la situation impose de se défaire de ses proches de façon plutôt rapide et brutale. Pourtant, le procédé, avec tout ce qu'il comprend d'inhumain, c'est-à-dire, justement, la privation d'identité du défunt, dont on se débarrasse comme s'il s'agissait d'un vulgaire déchet, rien de plus qu'un résidu organique susceptible de transmettre la maladie, demeure insoutenable.¹⁹⁶ Le corps du défunt n'inspire pas seulement la terreur, mais la

194 H.F. le décrit d'abord comme portant sa tristesse avec beaucoup de réserve ("He mourned heartily, as it was easy to see, but with a kind of Masculine Grief, that could not give it self Vent by Tears").

195 Scott J. Juengel, "Writing Decomposition: Defoe and the Corpse", *The Journal of Narrative Technique*, Vol. 25, No. 2 (Spring, 1995), p.148.

196 On peut d'ailleurs noter que, par manque de cercueils pour enterrer les morts plus dignement, ceux-ci sont simplement enveloppés de façon plus ou moins rudimentaire. H.F. décrit les corps : "some were wrapt up in Linen Sheets, some in Rugs, some little other than naked, or so loose, that what Covering they had, fell from them, in the shooting out of the Cart, and they fell quite naked among the rest" (61-62). Le fait que ces cadavres soient découverts est déjà une violence en soi. Ariès affirme que le corps mort, en Angleterre comme sur le continent, ne devait pas être vu, d'où l'utilisation systématique de linceuls dès le XIV^e siècle. Il explique : « Le refus de voir le corps mort n'était pas un refus de l'individualité physique, mais refus de la mort charnelle du corps : étrange répugnance en pleine époque macabre où on multipliait les images de décomposition ! Preuve que l'art montre

répugnance. La mort, dans le contexte de la peste, ne signifie pas seulement « fin de vie » mais bannissement total du domaine de l'humain.

À défaut de pouvoir combattre la peste elle-même, les Londoniens peuvent identifier les principaux vecteurs de la contagion. La recherche de suspects parmi la « masse » de la population menacée par l'épidémie fait émerger de profondes divisions, à la fois géographiques et sociales. Pourtant, il paraît évident que la catastrophe plane au-dessus de tous les habitants sans faire de distinctions entre eux. L'identité des individus, dans un tel contexte, semble n'avoir aucun intérêt, aucune valeur.¹⁹⁷ Les seules exceptions (quelque peu spectrales elles aussi, car elles ne sont que de passage dans le récit de H.F.) semblent être les individus que le narrateur considère essentiels au fonctionnement de la société. Tous font face au même danger pressant, qui menace constamment de les priver d'identité et d'intégrité, autant dans la vie que dans la mort. En cela, la catastrophe acquiert une part d'universalité, transcendant la frontière pourtant évidente et fondamentale entre la vie et la mort.

2. Le « soi » à l'épreuve de la peste

Les individus, néanmoins, ne se définissent pas seulement par leur identité. Ce sont des êtres conscients et capables d'agir. Pourtant, le contexte de la peste dans *A Journal of the Plague Year* menace aussi ce pouvoir de chacun. Elizabeth Napier affirme que les personnages de Defoe semblent être prisonniers de « programmes » sur lesquels ils n'ont aucun pouvoir.¹⁹⁸ Cette remarque n'est pas valable seulement pour les

parfois ce que l'homme ne veut pas voir réellement. » Le cercueil lui-même, plus tard, trop évocateur du corps mort, dût être couvert à son tour. Philippe Ariès, *L'homme devant la mort, I- Le temps des gisants*, op. cit., p.169-171.

197 Scott J. Juengel parle pour *A Journal of the Plague Year* de «catastrophic multitude ... that is frequently mathematized and abstracted into a numerical table.» Scott J. Juengel, «The Early Novel and Catastrophe», *NOVEL: A Forum on Fiction*, Vol. 42, No. 3, Theories of the Novel Now, Part II (Fall 2009), p.445.

198 «The dynamic of life pushes them relentlessly forward, erasing the past in its wake. Such an impetus generates ... an impression that Defoe's characters have been pulled into a dynamic, be it socioeconomic, generic, or psychological, that has divested them of true agency, reducing them to compulsive (usually antisocial) acts of putative self-assertion that are no more, in the end, than spasmodic responses to being caught up in programs or networks over which they have no control» Elizabeth Napier, *Defoe's Major Fiction: Accounting for the Self*, Newark, University of Delaware Press, 2016, p. xv.

narrateurs : *A Journal of the Plague Year*, en offrant au regard du lecteur une galerie de scènes de la vie quotidienne en période d'épidémie, expose une multitude d'attitudes face au désastre. La question soulevée par l'extrémité de la situation de ces habitants est celle de la résistance de chacun : face à un ennemi aussi redoutable et menaçant que la peste (pour la communauté autant que pour chacun de ses membres), à qui, ou à quoi peut-on s'en remettre ? Le récit de H.F. dépeint tout un spectre d'attitudes permettant d'observer l'endurance du « soi », de son affirmation la plus violente à son abandon total, reflet d'un espoir de plus en plus fragile.

a) « La première Loi »

Les habitants de Londres, au cœur de la tourmente, et sans réelles protections contre la maladie, sont en quelque sorte livrés à eux-mêmes. Les mesures mises en place par les autorités sont manifestement insuffisantes pour lutter contre un tel fléau, et les médecins manquent également (peu nombreux habituellement, certains ont fui pour sauver leur vie).¹⁹⁹ Dans un tel contexte, il revient à chacun de se protéger tant bien que mal. Ceux qui en ont les moyens (ou les relations) quittent la ville, suivant le précepte de Galien : partir tôt, loin, et revenir tard. D'autres, ayant la possibilité de faire suffisamment de provisions pour se confiner longtemps (et donc sortir le moins souvent possible dans les rues de Londres, là où la maladie circule), s'isolent chez eux, jusqu'à disparaître presque totalement pendant l'épidémie ("many Families foreseeing the Approach of the Distemper, laid up Stores of Provisions, sufficient for their whole Families, and shut themselves up, and that so entirely, that they were neither seen or heard of, till the Infection was quite ceased, and then came abroad Sound and Well", 54-55). Pour H.F., cette initiative – comme celle de fuir, à laquelle il songe, mais qu'il abandonne finalement²⁰⁰ – est certainement l'une des plus sages, puisqu'elle permet de s'isoler, et donc de se protéger des autres Londoniens, tous potentiellement dangereux. Il commente:

199 "The normal ratio was roughly one caregiver for every six hundred persons inside the old city ... Since most of the members of the College of Physicians had fled from the city and far fewer licensed caregivers practiced in the poor suburbs, the ratio in this sickly time was hardly encouraging." A. Lloyd and Dorothy C. Moote, *op. cit.*, p.100. Stephen Porter estime à moins de six cents les places disponibles dans les cinq hôpitaux de peste autour de Londres. Stephen Porter, *op. cit.*, p.117.

200 Il en sera question dans la prochaine section.

doubtless, it was the most effectual secure Step that cou'd be taken for such, whose Circumstance would not admit them to remove, or who had not Retreats abroad proper for the Case; for in being thus shut up, they were as if they had been a hundred Miles off: Nor do I remember, that any one of those Families miscarry'd (55).

Toutefois, si le confinement et la retraite des personnes « saines » sont présentés comme des solutions à privilégier, elles ne peuvent être étendues à l'ensemble de la population, puisque beaucoup n'ont pas les moyens de les appliquer.

Pour de nombreux Londoniens, le confinement est d'ailleurs synonyme de véritable cauchemar. La plupart de ceux qui se retrouvent enfermés chez eux ne le sont que par la force des choses, parce qu'ils sont malades ou qu'un membre de leur foyer l'est. Ainsi la maison devient l'équivalent d'une cellule, où les chances de mourir sont accrues (de par la proximité des personnes dans les maisons). Cette sorte de condamnation à mort – ou en tout cas à la maladie – réveille chez les Londoniens ainsi emprisonnés un instinct de survie, qui les pousse à enfreindre les règles.²⁰¹ C'est le cas notamment des habitants enfermés avec un malade – on pourrait dire avec la peste elle-même (“many People perished in these miserable Confinements, which 'tis reasonable to believe, would not have been distemper'd if they had had Liberty, 'tho the Plague was in the House”, 48). La cruauté des mesures de confinement entraîne des violences, parfois extrêmes, notamment envers les gardes postés à l'entrée des maisons :

Not far from the same Place [*Coleman-street*], they blow'd up a Watchman with Gun-powder, and burnt the poor Fellow dreadfully, and while he made hidious Crys, and no Body would venture to come near to help him; the whole Family that were able to stir, got out at the Windows one Story high; two that were left Sick, calling out for Help; Care was taken to give them Nurses to look after them, but the Persons fled were never found, till after the Plague was abated they return'd, but as nothing cou'd be prov'd, so nothing could be done to them. (52-53)

En comparant les maisons à des « prisons sans barreaux ni verrous », H.F. fait part de son avis négatif sur ces mesures inefficaces de confinement, n'ayant servi à rien de plus que pousser les Londoniens – potentiellement infectés – à s'aventurer dans les rues, quitte à contaminer d'autres habitants (“in short, the shutting up of Houses, was in no wise to be depended upon; neither did it answer the End at all; serving more to make the

201 Comme le formule Sophie Chiari, « se confronter au désastre, c'est nécessairement mettre son moi à l'épreuve et réveiller son instinct de survie ». Sophie Chiari (ed.), *Écrire la catastrophe : l'Angleterre à l'épreuve des éléments (XVIe-XVIIIe siècle)*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2019, p.26.

People desperate, and drive them to such Extremities, as that, they would break out at all Adventures”, 53).

La menace persistante de la mort, collective et individuelle, semble en effet plonger la ville toute entière dans une sorte d'état de nature hobbesien, où l'homme mène une existence que Hobbes décrit comme “solitary, poore, nasty, brutish and short”.²⁰² Chacun doit, souvent au mépris de la vie des autres, chercher à survivre. La peste monte les individus les uns contre les autres, dans une « guerre de tous contre tous ». H.F. déplore :

But alas! this was a Time when every one's private Safety lay so near them, that they had no Room to pity the Distresses of others; for every one had Death, as it were, at his Door, and many even in their Families, and knew not what to do, or whither to fly.

This, I say, took away all Compassion; *self Preservation indeed appear'd here to be the first Law.*²⁰³ For ... the Danger of immediate Death to ourselves, took away all Bowels of Love, all Concern for one another (111-112).

D'une certaine manière, les individus demeurés à Londres, bien qu'ils vivent au milieu d'une foule, sont plongés dans une solitude extrême, ne pouvant plus compter que sur eux-mêmes pour assurer leur survie dans un milieu devenu hostile. Comme Robinson lorsqu'il découvre son île, chacun vit dans Londres avec un sentiment de peur constante, qui prend parfois le pas sur la raison.²⁰⁴ L'extrémité de la situation, chaque voisin, ou même membre de la famille étant transformé en « ennemi potentiel », capable de transmettre la maladie, efface tout lien d'humanité entre les habitants. *A Journal of the Plague Year*, comme l'affirme Jean-Pascal Le Goff, « à sa façon, est une robinsonnade. Comme le naufrage, la peste brise les liens entre humains, disloque la société, oblige l'individu à l'autarcie, et l'incite, la mort menaçant, à l'introspection et à l'examen de conscience. »²⁰⁵ En revanche, contrairement à Robinson qui finit par devenir le « Gouverneur » de son île en apprenant à maîtriser son environnement – en d'autres

202 Thomas Hobbes, *Leviathan* (1651), XIII : “Of the Natural Condition of Mankind as Concerning Their Felicity and Misery”.

203 C'est moi qui souligne.

204 Maximillian Novak, à propos de Robinson, écrit : “Crusoe lives in a “brutal solitude”, and, like Pufendorf's natural man, leads a life of “perpetual doubt and danger”... Nothing can be considered secure, and within the soul the passions rule instead of reason. Lacking the aid of his fellow man and forced to meet every enemy alone, the isolated natural man passes his life in continual expectation of destruction.” Maximillian E. Novak, “Robinson Crusoe's Fear and the Search for Natural Man”. *Modern Philology*, Vol. 58, No. 4 (May, 1961), p.244. Voir aussi Novak, *Defoe and the Nature of Man*, *op. cit.*, p.34.

205 Jean-Pascal Le Goff, *op. cit.*, p.192.

termes, en gagnant du pouvoir sur la nature qui l'entoure –, les Londoniens sont presque complètement démunis face à la catastrophe qui les accable.

Les lois, de par ce besoin pressant de se recentrer sur soi et de se sauver soi-même, sont comme vidées de leur sens : le confinement des familles n'est plus respecté, car il va à l'encontre de la première loi de la nature, c'est-à-dire l'instinct de survie. Au nom de leur propre préservation, certains citoyens sont, selon les rumeurs évoquées par H.F., prêts à tuer pour se protéger :

for their ill Treatment of the Families I think seven or eight [watchmen] in several Places were kill'd; I know not whether I should say murdered or not, because I cannot enter into the particular Cases ... and indeed they had so much the hearty Curses of the People, whether they deserv'd it or not, that whatever befel them no body pitied them, and every Body was apt to say, they deserv'd it, whatever it was; nor do I remember that any Body was ever punish'd, at least to any considerable Degree, for whatever was done to the Watchmen that guarded their Houses. (150-151)

Ainsi les violences à l'encontre des gardes, à en croire le narrateur, ne furent jamais punies, comme si la peste avait mis à l'arrêt même les systèmes les plus élémentaires garantissant la possibilité du vivre-ensemble.

Il semble évident que ces attitudes extrêmes contredisent également les « attentes » divines, censées garantir la rédemption de l'ensemble de la ville. La compassion, comme l'écrit H.F., n'est pas vraiment à l'ordre du jour. Les trois cousins qui fuient Londres le remarquent également, alors qu'ils font face à une certaine résistance à l'entrée d'un village :

Const. What is it you demand of us?

John. At first we desir'd nothing of you, but Leave to go thro' the Town; we should have offer'd no Injury to any of you, neither would you have had any Injury or Loss by us. We are not Thieves, but poor People in distress, and flying from the dreadful Plague in *London*, which devours thousands every Week. We wonder how you could be so unmerciful!

Const. Self-preservation obliges us. (133)

La raison invoquée par le magistrat pour excuser son manque de générosité est par ailleurs la même que celle qui justifie l'itinérance des deux frères. Lorsque John insiste pour quitter la ville de Londres, où ils sont « sûrs de mourir », son frère Thomas objecte : “But you know every vagrant Person may by the Laws of England, be taken up, and pass'd back to their last legal Settlement.” Il est ici question des lois

élisabéthaines proscrivant le vagabondage. Les punitions infligées étaient d'ailleurs généralement bien plus sévères que celles envisagées par Thomas.²⁰⁶ John, cependant, est décidé à fuir, invoquant sa survie comme raison suffisante d'enfreindre les lois. Il s'exclame : "Is not flying to save our Lives, a Lawful Occasion!" (120-121). Ainsi soulève-t-il l'absence de pertinence d'une telle loi dans le contexte de la peste : il est admis que le précepte de Galien représente la meilleure façon de survivre à la contagion ; or, les lois du royaume vont à l'encontre de ce qui ne semble pourtant être que l'affirmation du désir, et même de l'instinct le plus primitif, de sauver sa propre vie. De cette façon, la catastrophe semble ramener la société civile à son aspect le plus fondamental, la vie, tout en détruisant, paradoxalement, la possibilité d'établissement d'une société stable.

b) La superstition

Se protéger à tout prix face à la peste, c'est aussi placer ses espoirs d'immunité, ou en tout cas de survie, dans des choses extérieures à soi. H.F. décrit longuement les attitudes jugées « superstitieuses » des Londoniens, c'est-à-dire, en quelque sorte, une foi mal placée. Sean Armstrong revient sur la distinction latine entre *religio* et *superstitio*, le second terme désignant à la fois un détournement de la religion et un excès de religion.²⁰⁷ Les différentes attitudes exposées par H.F. – y compris les siennes – correspondent à ces deux définitions.

206 « À l'inverse des *deserving poor*, la figure du vagabond représentait le versant honni de la marginalité et désignait l'Irlandais catholique, le puritain subversif, le bandit de grand chemin (*Highwayman*), l'homme sans Maître ni famille (*masterless men*). Étranger à la paroisse, il était considéré comme susceptible de grever le budget de la communauté et représentait la menace d'une précarité qui semble n'épargner personne (...). Les *poor laws* envisageaient l'expulsion des « pauvres dangereux » (*idle poor*) et des vagabonds. Fouettés, ils devaient être renvoyés dans leur paroisse d'origine pour y être entretenus par les habitants ou enfermés dans des maisons de correction. Dans les ports, ils furent nombreux à être raflés et obligés de servir en mer ou bannis du royaume. » Stéphane Jettot, François-Joseph Ruggiu, *op. cit.*, p.162.

207 "Superstitio was both irregular religion and excessive religion, and by the early second century CE it had "begun to denote the religious practices of particular foreign peoples"... Christianity gave the term a second major meaning when it took over the Roman world, and theologians like Lactanius began using *superstitio* to delineate the boundary between Christianity and paganism. Superstition equalled pagan religion which was by definition idolatry, the worship of false gods. This view of superstition as idolatry and then demonolatry remained central to Christianity ... The fury of religious controversy generated a third, "C" meaning for Protestants, who used superstition as the term for Catholic ritual and belief (Catholics retaliated by calling Protestantism heresy.)" Sean Armstrong, "The Devil, Superstition, and the Fragmentation of Magic". *Renaissance and Reformation / Renaissance et Réforme*, Vol. 37, No. 2 (Spring / Printemps 2014), p.54.

Sans vraiment s'en rendre compte, H.F. s'adonne à des pratiques condamnées (aussi bien par les Anglicans que les Puritains). Au début de l'épidémie, alors qu'il tente à plusieurs reprises de quitter Londres, le narrateur est sans cesse retenu dans la ville. Ces obstacles le poussent à méditer sur sa condition :

It came very warmly into my Mind, one Morning, as I was musing on this particular thing, that as nothing attended us without the Direction or Permission of Divine Power, so these Disappointments must have something in them extraordinary; and I ought to consider whether it did not evidently point out, or intimate to me, that it was the Will of Heaven I should not go. It immediately follow'd in my Thoughts, that if it really was from God, that I should stay, he was able effectually to preserve me in the midst of all the Death and Danger that would surround me; and that if I attempted to secure my self by fleeing from my Habitation, and acted contrary to these Intimations, which I believed to be Divine, it was a kind of flying from God, and that he could cause his Justice to overtake me when and where he thought fit. (12)

Il est clair dans ce passage que H.F. fait preuve d'une véritable dévotion. L'extrait met en lumière la terreur éprouvée par le narrateur à l'idée d'agir à l'encontre de Dieu, alors qu'il est persuadé de lire dans l'échec de ses tentatives de fuite la volonté divine.²⁰⁸ H.F. considère que Dieu étant son créateur, il dispose d'un pouvoir absolu sur sa vie ("I ought to acquiesce in the Direction of him, who having been my Maker, had an undisputed Right of Sovereignty in disposing of me"). Son frère, en revanche, juge cette attitude proche de l'idolâtrie des « Turcs et mahométans » (13), à l'origine, selon lui, de grandes épidémies, dans la mesure où cet « abandon de soi » à Dieu contribue à la propagation de la maladie.²⁰⁹

Après plus ample réflexion, et tourmenté par le dilemme qui se présente à lui (rester à Londres et risquer sa vie, ou partir et désobéir à ce qu'il pense être la volonté

208 Il s'agit peut-être du premier moment sublime du *Journal of the Plague Year* : H.F. éprouve un mélange de terreur à l'idée de « trahir » la volonté de Dieu alors que celui-ci l'aurait mis en garde, faisant de lui un « élu ». Pour John Dennis, auteur de *The Grounds of Criticism in Poetry*, le sentiment de sublime le plus intense découle justement des idées religieuses : "what can produce a greater Terror, than the idea of an angry God?". Cf. Gary Hentzi, "Sublime Moments and Social Authority in *Robinson Crusoe* and *A Journal of the Plague Year*". *Eighteenth-Century Studies*, Vol. 26, No. 3 (Spring, 1993), p.420.

209 Stéphanie Genand, à propos du discours médical durant l'épidémie de Marseille en 1720, explique : « Médecins et prêtres (...) s'entendent pour dénoncer d'une même voix les dangers du déterminisme qui règne en Turquie. Ce pays, présenté comme le point de départ de bon nombre de pestes en Europe, associe le destin à la fatalité : si la peste sévit, c'est la volonté de Dieu, et il serait vain de vouloir lutter ou s'en guérir. » Stéphanie Genand, « Fléau ou Catastrophe ? Les enjeux du discours médical : la peste de Marseille, 1720 », in Anne-Marie Mercier-Faivre, Chantal Thomas, *op. cit.*, p.310.

divine)²¹⁰, H.F. finit par ouvrir sa Bible, et lit, par hasard, le psaume 91, « le Psaume de la protection ». H.F. est alors déterminé à rester à Londres. Il est convaincu d'être protégé par Dieu : "I scarce need tell the Reader, that from that Moment I resolv'd that I would stay in the Town, and casting my self entirely upon the Goodness and Protection of the Almighty, would not seek any other Shelter whatever" (15). Or, cette pratique, appelée « bibliomancie », était, à l'époque de Defoe, très controversée. Everett Zimmerman explique qu'il était généralement admis que l'on puisse être guidé par la Bible²¹¹ ; en revanche, sélectionner un passage – comme le fait H.F., puisqu'il omet certains versets du psaume (14) – pouvait être considéré comme « une usurpation d'une prérogative divine », en ce qu'un homme pourrait ne considérer que ce qui, dans le texte, justifierait son propre désir.²¹² Diane Willen précise :

Scripture provided examples of extraordinary lots that were sacred, yet if associated with the devil, extraordinary lots were both diabolical and sacrilegious. Practitioners of diabolical divination included Jews who had learned the superstitious ways of the heathens; pagans who had consulted oracles; witches and soothsayers; papists who cast lots to choose saints as protectors; and Christians who opened the Bible to random passages to guide decisions.²¹³

L'attitude de H.F. entre donc pleinement dans la catégorie des comportements superstitieux (dans le sens où, par excès de religion, il s'adonne à des pratiques douteuses et controversées, ou même condamnées), voire « diaboliques » qu'il critique pourtant longuement.²¹⁴

210 On peut noter ici que Defoe critiquait les commerçants ayant décidé de rester à Marseille pendant l'épidémie de 1720, privilégiant ainsi leurs intérêts propres et leur avarice au détriment du bien commun. Cf. Novak, Maximilian, *Defoe and the Nature of Man*, op. cit., p.20.

211 Robinson a d'ailleurs régulièrement recours à cette méthode pour guider ses actions, comme dans ce passage : "One morning being very sad, I open'd the Bible upon these words, *I will never, never leave thee, not forsake thee*; immediately it occur'd, that these words were to me." Daniel Defoe, *Robinson Crusoe* (1719), Londres, Penguin Classics, John Richetti (ed.), 2003, p.91.

212 "It was commonly accepted that one might be divinely prompted through the Bible. However, arbitrarily selecting a passage from the Bible might also be a usurpation of a divine prerogative; the practice could result in a man's choosing or accepting only that which is in accord with his own will." Everett Zimmerman, "H.F.'s Meditations: *A Journal of the Plague Year*". *PMLA*, Vol. 87, No. 3 (May, 1972), p.418.

213 Diane Willen, "The Case of Thomas Gataker: Confronting Superstition in Seventeenth-Century England". *The Sixteenth Century Journal*, Vol. 43, No. 3 (Fall, 2012), p.737.

214 Everett Zimmerman note par ailleurs que H.F. ne cite pas le psaume en entier : "he has omitted verses 11-12: "For he shall give his angels charge over thee, to keep thee in all thy ways. They shall bear thee up in their hands, lest thou dash thy foot against a stone." These are, of course, the words that Satan quotes when tempting Christ to cast himself down from a pinnacle of the temple, a temptation to presume on God's mercy. Is H.F. to be commended for his trust in God or is he wrongfully presuming on God's mercy? The narrator's confidence in his decision cannot be the reader's." Everett Zimmerman, op. cit., p. 418. L'extrait de la Bible auquel se réfère H.F. est donc littéralement associé au diable, ce qui fait de l'action de H.F. un sacrilège.

Le narrateur observe tout particulièrement les pauvres piégés au cœur de l'épidémie sans moyens de se protéger. Pour eux, le seul espoir d'échapper au fléau se situe dans leur foi et dans les différents « remèdes » ou services disponibles dans la ville. Parmi ceux-là se trouvent notamment les astrologues, dont nombre d'entre eux, selon H.F., profitent de leur statut pour s'enrichir au détriment des pauvres, désespérés. L'astrologie – comme la magie – constituait au XVII^e siècle un véritable intérêt, y compris pour les scientifiques de la Royal Society.²¹⁵ Il était d'ailleurs généralement accepté que l'observation des étoiles permettait de prédire, entre autres, les catastrophes naturelles.²¹⁶ H.F. mentionne les deux comètes observées dans le ciel de Londres, qui auraient annoncé la Grande Peste et le Grand Incendie (“I saw both these Stars; and I must confess, ... that I was apt to look upon them, as the Forerunners and Warnings of Gods Judgments”, 21).²¹⁷ Le narrateur se montre toutefois plutôt critique : il ne croit pas à l'ensemble des « prophéties » annoncées par ceux qu'il considère comme des charlatans, jouant avec le désespoir des Londoniens et s'adonnant ainsi à des pratiques diaboliques.

One Mischief always introduces another: These Terrors and Apprehensions of the People, led them into ... running about to Fortune-tellers, Cunning-men, and Astrologers, to know their Fortune, or, as 'tis vulgarly express'd, to have their Fortunes told them, their Nativities calculated, and the like; and this Folly, presently made the Town swarm with a wicked Generation of Pretenders to Magic, to the *Black Art*, as they call'd it, and I know not what; Nay, to a Thousand worse Dealings with the Devil, than they were really guilty of; and this Trade grew so open, and so generally practised, that it became common to have Signs and Inscriptions set up at Doors; here lives a Fortune-teller; here lives an Astrologer; here you may have your Nativity calculated, and the like (27-28).

Toutes ces pratiques sont pour H.F. des symboles de l'avarice de ceux qui les proposent. En inspirant la terreur chez les plus démunis, ils s'assurent de la continuité de leur activité, au mépris de toute morale. Les almanachs, comportant des prédictions et des conseils sur les attitudes à adopter, selon le narrateur, constituaient tout à la fois des

215 Cf. Michael Hunter, “The Royal Society and the Decline of Magic”. *Notes and Records of the Royal Society of London*, Vol. 65, No. 2 (20 June 2011), p.105.

216 L'*Oxford English Dictionary* fait notamment mention d'un sens (désormais rare) propre à l'astrologie pour le terme *disaster* : “An unfavourable aspect or condition of a star or planet; an ill-omened star.” [consulté le 11 mai 2020].

217 Samuel Pepys les mentionne également : la première fut observée en décembre 1664 ; la seconde en avril 1665. Samuel Pepys, *op. cit.*, p.224-226, 235.

documents précieux aux yeux des pauvres ne pouvant s'offrir les services des médecins, et des sources de terreur, n'annonçant rien de moins que la ruine de la ville (22).²¹⁸

De plus amples conseils, et divers remèdes, étaient également fournis, ou vendus, chez ceux que H.F. appelle "Quacks, Mountebanks, and every practising old Woman" (30). Le narrateur cite des exemples de ces charlatans, cherchant à vendre, grâce à leur remarquable publicité, leurs produits douteux. Il évoque les nombreuses promesses faites par ces « ignorants », prétendant toujours avoir trouvé le remède miracle et sauvé une multitude de vies. S'il loue les médecins pour leurs efforts pendant l'épidémie, H.F. n'a aucune pitié dans son traitement de ceux qu'il considère tout simplement comme des voleurs et des empoisonneurs, à la fois du corps et de l'esprit. Cet empoisonnement, par ailleurs, se fait en plusieurs étapes. Premièrement, par le verbe : H.F. cite les publicités, mettant l'accent (littéralement) sur l'efficacité « infallible » des remèdes proposés :

INFALLIBLE preventive Pills against the Plague. NEVER-FAILING Preservatives against the Infection. SOVERAIGN Cordials against the Corruption in the Air. EXACT Regulations for the Conduct of the Body, in Case of an Infection: Antipestilential Pills. INCOMPARABLE Drink against the Plague, never found out before. An UNIVERSAL Remedy for the Plague. THE ONLY-TRUE Plague-Water. The ROYAL-ANTIDOTE against all Kinds of Infection (31)

Certains, selon H.F., vont même jusqu'à assurer que leurs conseils sont gratuits pour les pauvres. Si la rhétorique peut sembler exagérée et suspecte²¹⁹, il n'est pas difficile d'imaginer que pour les pauvres, de telles offres pouvaient représenter leur meilleur espoir d'échapper à la maladie. La seconde étape de leur empoisonnement, évidemment, est celle de l'usage du produit, potion à base de mercure ou amulettes, qui prennent vite, par le caractère presque sacré qui leur est conféré dans les tracts, et donc dans l'imagination des acheteurs, des objets d'admiration. Pour H.F., acheter ce type de produits, c'est être corrompu par le diable, qui agit par le biais des alchimistes et autres

218 Les Moote insistent sur la popularité des almanachs : "It cost a poor peddler only a penny or two to have someone read *Poor Robin* aloud, and the almanac's tips were laced not only with outrageous humor but also with advice from astrological signs for plague treatment." A. Lloyd and Dorothy C. Moote, *op. cit.*, p.108.

219 Simon During souligne l'usage de la rhétorique dans ce marché qui, comme celui du livre (duquel il le rapproche), repose alors largement sur la publicité : "Who was a quack or a charlatan? Not just mountebanks who earned their bread in the medicine trade by making grandiose claims about nostrums but any self-advertiser pretending to more knowledge than they possessed." Simon During, "Quackery, selfhood, and the emergence of the modern cultural marketplace", in *Exit Capitalism: Literary Culture, theory, and post-secular modernity*, Londres / New York, Routledge, 2010, p.25.

sorciers. La ruine annoncée dans les almanachs se produit grâce au « pacte » conclu entre le charlatan et le client qui, croyant être sauvé, se trouve finalement bien vite mené au cimetière :

my Memorandums of these things relate rather to take notice only of the Fact, and mention that it was so: How the poor People found the Insufficiency of those things and how many of them were afterwards carried away in the Dead-Carts, and thrown into the common Graves of every Parish, with these hellish Charms and Trumpery hanging about their Necks (34)

Pour H.F., le client est par ailleurs aussi responsable que le charlatan avec lequel il traite : il se rend coupable d'idolâtrie²²⁰, et donc de sacrilège ; en d'autres termes, il alimente la colère de Dieu en se laissant tenter par le diable par l'intermédiaire de ses sorciers.

Le thème de la sorcellerie est également présent dans la façon dont H.F. décrit les attitudes superstitieuses, particulièrement celles des femmes. Il rend compte de leurs activités d'interprétation des rêves ou d'apparitions dans le ciel, et les accuse d'utiliser (là encore) les mots pour tromper leurs victimes. H.F. affirme : "they heard Voices that never spake, and saw Sights that never appear'd; but the Imagination of the People was really turn'd wayward and possess'd" (23). C'est peut-être cette phrase qui résume le mieux l'abandon à la superstition chez les Londoniens désespérés : ils sont possédés, ne sont plus maîtres de leur raison. Des agents diaboliques sèment le chaos dans la ville ; parmi eux, les femmes, auxquelles sont associées les représentations déjà traditionnelles des sorcières. Sean Armstrong affirme que la superstition est genrée : elle est profondément associée au féminin, alors que la science, elle, est masculine. Il explique : "The strong association of witchcraft with superstition was summed up in the common term "old wyves tales", and helped make superstition something associated with the feminine, just as the new philosophy was described by Bacon, Sprat, and others as strong and "masculine"."²²¹ L'expression "old wyves tales", qui révèle le lien entre la femme et la parole (notamment la parole fausse), deux instruments du diable dans *A Journal of the Plague Year*²²², est d'ailleurs reprise par Defoe (22).

220 Le caractère sacré conféré au produit est d'ailleurs bien visible dans l'extrait cité au-dessus : les acheteurs les portent jusqu'à la tombe, comme ils porteraient une croix autour du cou en signe de piété.

221 Sean Armstrong, *op. cit.*, p.79.

222 Cf. le rôle de la rumeur, du discours, qui reproduit, ou plutôt anticipe, le schéma de l'épidémie (I. 1. b.)

Cette identification des femmes à la sorcellerie se retrouve aussi dans la présentation des soignantes, pourtant essentielles à la vie de la capitale en cette période d'épidémie. Elles font partie du personnel nommé par les *plague orders*, qui spécifient les bons comportements souhaités : "That there be a special care to appoint Women-Searchers in every Parish, such as are of honest Reputation, and of the best Sort as can be got in this kind" (39). La précision apportée par les autorités pour le recrutement des soignantes entre en conflit avec les rumeurs qui circulent sur ces mêmes personnes, souvent accusées de meurtre.

They did tell me indeed of a Nurse in one place, that laid a wet Cloth upon the Face of a dying Patient, who she tended, and so put an End to his Life, who was just expiring before: And another that smother'd a young Woman she was looking to, when she was in a fainting fit, and would have come to her self: Some that kill'd them by giving them one Thing, some another, and some starved them by giving them nothing at all (82)

H.F. dit douter de la véracité de ces histoires – il en soulève deux éléments suspects : le fait que les prétendus meurtres aient toujours lieu à l'autre bout de la ville, et la ressemblance entre toutes ces histoires – qui circulaient bel et bien dans Londres pendant la peste. Lara Thorpe explique ces accusations par le statut socio-économique des femmes qui procuraient les soins aux malades : beaucoup d'entre elles étaient des femmes pauvres, souvent veuves, alors que des femmes du même milieu socio-économique étaient souvent impliquées dans des affaires de vols. En d'autres termes, ces femmes étaient souvent indépendantes, en plus d'avoir de véritables connaissances médicales.²²³

Jean Delumeau relève des éléments semblables dans son étude sur la diabolisation de la femme : « Parce que plus proche de la nature et mieux informée de ses secrets, la femme a toujours été créditée dans les civilisations traditionnelles du pouvoir non seulement de prophétiser, mais encore de guérir ou de nuire au moyen de mystérieuses recettes. » C'est une figure à la fois créatrice et destructrice, naturellement encline au mal.²²⁴ Les mentions des femmes dans *A Journal of the Plague Year*

223 Lara Thorpe, "At the mercy of a strange woman': Plague Nurses, Marginality, and Fear during the Great Plague of 1665", in Lisa Hopkins et Aidan Norrie (ed.), *Women on the Edge in Early Modern Europe*, Amsterdam, Amsterdam University Press, 2019, p.41.

224 Jean Delumeau, *op. cit.*, p. 400-401.

correspondent ainsi souvent avec l'image de la sorcière, agent diabolique sur Terre, qui contribue pleinement au chaos londonien.²²⁵

Les rues de la ville décrite par H.F. sont donc constamment parcourues par des habitants corrompus par les forces diaboliques. Le narrateur lui-même ne se rend pas véritablement compte qu'il abandonne sa raison pour l'idée rassurante qu'il se trouve sous la protection de Dieu. Lui-même est en quelque sorte influencé par le diable dans son excès de religion, comme les habitants qu'il décrit, qui sont prêts à vendre leur âme au diable – ironiquement, par l'achat de produits qui ne leur procurent rien de plus que l'*idée* réconfortante d'avoir une chance d'échapper à l'épidémie.

c) L'abandon

Tous ne croient cependant pas en cette chance de survivre au désastre. Alors que certains, ayant perdu tout espoir, préfèrent se préparer à la mort aussi bien que possible, en confessant leurs péchés et en se rendant à l'office étrangement régulièrement, et ce malgré les interdictions de rassemblements (29), d'autres semblent abandonner même leurs espoirs de rédemption. H.F. rencontre des habitants qui n'hésitent pas à blasphémer, une attitude qui choque profondément le narrateur :

But that which was the worst in all their devillish Language was, that they were not afraid to blaspheme God, and talk Atheistically; making a Jest at my calling the Plague the Hand of God, mocking, and even laughing at the Word Judgment, as if the Providence of God had no Concern in the inflicting such a desolating Stroke; and that the People calling upon God, as they saw the Carts carrying away the dead Bodies was all enthusiastick, absurd, and impertinent. (65)

La mention récurrente de Dieu (quatre fois dans ce court paragraphe) laisse entendre que H.F., révolté par le comportement de ses interlocuteurs, invoque le nom de son protecteur comme pour contrer la provocation des blasphémateurs, qu'il semble considérer comme des fous. Pour lui, qui pense être protégé, comme un élu de Dieu, contester l'autorité divine est un véritable sacrilège, peut-être même une sorte de suicide de l'âme : rejeter Dieu, surtout de façon aussi catégorique, c'est se condamner à l'enfer.

225 La sorcellerie était par ailleurs un sujet sérieux au XVII^e siècle. En témoignent les nombreuses chasses aux sorcières menées tout au long du siècle, et, entre autres, le traité *Daemonologie* du roi Jacques VI d'Écosse (futur Jacques I^{er} d'Angleterre, à partir de 1603), publié en 1597.

H.F. ne manque d'ailleurs pas de mentionner la fatalité qui rattrape ces hommes, exemple de justice divine (65-66).²²⁶

D'autres cas de « folie », en revanche, sont évoqués de façon beaucoup plus dramatique par le narrateur. H.F. présente l'angoisse, les accès de folie des Londoniens comme intrinsèquement liés à la peste elle-même, si bien que le fléau est décrit comme une « double maladie », du corps et de l'esprit. Jean Delumeau explique que « la médecine d'autrefois tenait que l'abattement moral et la peur prédisposent à recevoir la contagion » ; il ajoute :

on évitera mieux la peste si on ne cède pas à la frayeur, si l'on s'arme de bonne humeur et d'une forte dose de sérénité stoïcienne. Mais ce sont là propos et conseils d'une élite intellectuelle et morale. Une foule d'ordinaire n'a cure de stoïcisme, et ce n'était pas par optimisme que certains s'abandonnaient à la boisson ou à la luxure.²²⁷

On l'a vu, la peur est omniprésente dans la ville décrite par H.F., et il est clair que c'est plus souvent elle qui maîtrise les habitants que l'inverse. À la simple terreur liée à menace de la mort, s'ajoute la douleur physique de la peste elle-même. H.F. évoque la « torture » causée par les bubons, aussi bien que par leur traitement (“The Pain of the Swelling was in particular very violent, and to some intollerable; the Physicians and Surgeons may be said to have tortured many poor Creatures, even to Death.”, 79-80). La peur et la douleur²²⁸ combinées provoquent alors des comportements « aberrants », anti-sociaux :

People in the Rage of the Distemper, or in the Torment of their Swellings, which was indeed intollerable, running out of their own Government, raving and distracted, and oftentimes laying violent Hands upon themselves, throwing themselves out at their Windows, shooting themselves, &c. Mothers murdering their own Children, in their Lunacy, some dying of meer Grief as a Passion, some

226 Dans son sermon *God's Terrible Voice in the City*, le Révérend Thomas Vincent affirme, d'une façon très proche de la pensée de H.F. : “it was the ungodliness of London – which brought the plague and fire upon London. There was a general *plague* upon the *heart*, a more dangerous infection, and deadly plague of *sin* – before there was sent a plague upon the body!”. Il ajoute plus tard : “O the horror which will be upon your consciences, when ruining judgments are inflicted upon you particularly, and you cannot escape; when *death* looks you in the face, and comes with the *sting of sin in its mouth* to devour you. But, O the horror you will be under *hereafter* – if you are taken away in your sins; when your souls shall be summoned, immediately after their separation, unto the judgment-bar of God, where you will be searched, and tried, and condemned to ever-lasting torment, by an inevitable and irreversible sentence of the Judge himself!” Thomas, *God's Terrible Voice in the City* (1667), Memphis, Bottom of the Hill Publishing, 2012, p.62, 171.

227 Jean Delumeau, *op. cit.*, p.155, 157.

228 Edmund Burke associe la douleur et la peur, les deux agissant sur les mêmes parties du corps. Edmund Burke, *op. cit.*, p.105.

of meer Fright and Surprize, without any Infection at all; others frighted into Idiotism, and foolish Distractions, some into despair and Lunacy; others into melancholly Madness. (79)

La description faite par H.F. est chaotique. Il y est question de meurtres qui, contrairement à ceux mentionnés plus tôt (c'est-à-dire les personnes confinées dans leur maison), ne semblent avoir aucune motivation : il ne s'agit en aucun cas de protéger sa propre vie, mais d'un mouvement subit, commandé par les passions, plutôt que par la raison. La situation des malades les pousse parfois à des actes d'auto-destruction, contraires à l'instinct de survie, et preuve de la vanité de Londres.²²⁹

Le « désordre mental », au moment où Defoe écrit son roman, est déjà un sujet d'études ; il est généralement associé à un désordre physiologique. Raymond Stephanson écrit : "Poor eating habits, poisons, excessive alcohol, hereditary conditions, and environmental conditions which affected the body directly could disorder the animal spirits²³⁰ and produce unwanted psychological effects."²³¹ Il n'est pas difficile de trouver les éléments cités ici dans *A Journal of the Plague Year* : l'ensemble de l'environnement est comme pollué par la mort omniprésente, et les Londoniens tentent de trouver refuge où ils le peuvent, quitte à s'empoisonner. La peste elle-même compte parmi ses symptômes la fièvre, pouvant mener au délire.²³² H.F. affirme :

It is most certain, that if by the Shutting up of Houses the sick had not been confin'd, multitudes who in the height of their Fever were Dilirious and Distracted, wou'd ha' been continually running up and down the Streets, and even as it was, a

229 Thomas Vincent considère que l'orgueil est l'une des principales raisons qui ont mené aux deux catastrophes de la peste et de l'incendie. Defoe écrit par ailleurs à un moment où le débat sur la question du suicide prend de l'ampleur : ôter sa propre vie, est-ce s'approprier une prérogative divine ? Est-ce vraiment aller à l'encontre de l'instinct de préservation ? Alors que beaucoup considéraient le suicide comme un acte irrationnel et impie, d'autres affirmèrent qu'il faisait pleinement partie de la nature, comme David Hume, dans son *Essays on Suicide and the Immortality of the Soul* (publié à titre posthume, en 1783) : "All our powers and faculties come from the Creator, and there is no action, however irregular, that can encroach upon his providence or on universal order. (In other words, everything that is, is natural.) Suicide is no more impious than agriculture, which also produces a change in the course of nature. When the horror of pain prevails over love of life, that too is part of Providence and order." Lester G. Crocker, "The Discussion of Suicide in the Eighteenth Century". *Journal of the History of Ideas*, Vol. 13, No. 1 (Jan., 1952), p.63.

230 C'est-à-dire le « flux » permettant les mouvements et les sensations.

231 Raymond Stephanson, "Defoe's 'Malade Imaginaire': The Foundation of Mental Illness in *Roxana*". *Huntington Library Quarterly*, Vol. 45, No. 2 (Spring, 1982), p.103.

232 Robert Kastenbaum note : "Behavior changes can be dramatic when the disease attacks the nervous system. An ordinarily quiet and sober person may behave as though intoxicated; a victim sunk in passivity may suddenly become manic and try to escape somewhere... anywhere. Plague victims often alarmed and confused their family by alternating between stupor and delirium." Robert Kastenbaum, *op. cit.*, p. 228.

very great number did so, and offer'd all sorts of Violence to those they met, even just as a mad Dog runs on and bites at every one he meets (155-156)

La comparaison des malades délirants avec des chiens enragés est frappante. Elle fait écho à un autre épisode relaté un peu plus tôt par H.F., qui présente un comportement particulièrement cynique : un malade, ivre, agresse une jeune femme dans la rue et l'embrasse, sous prétexte qu'aucune raison ne justifierait que lui ait la peste, et elle non (154).²³³ La comparaison est également évocatrice du chaos régnant sur la ville et sur les hommes, ensauvagés. H.F. brosse les portraits d'individus ayant perdu le contrôle de leur raison. La mère qui découvre les bubons sur le corps de sa fille tombe immédiatement dans la folie, résultat de son choc émotionnel ("void of all Sense, or at least, Government of her Senses", 56). Cette lecture de la folie correspond à celle donnée par Robert Burton dans son traité *The Anatomy of Melancholy* (1621) : selon lui, les origines de la mélancolie et de la folie se trouvent dans les pouvoirs de l'expérience émotionnelle et de l'imagination.²³⁴ À propos, il écrit :

In time of sleep this faculty is free, and many times conceives strange, stupend, absurd shapes as in sick men we commonly observe. ... In melancholy men this faculty is most powerful and strong, and often hurts, producing many monstrous and prodigious things, especially if it be stirred up by some terrible object, presented to it from common sense, or memory. ... In men it is subject and governed by reason, or at least should be, but in brutes it hath no superior, and it is *ratio brutorum* ["reason of beasts"], all the reason they have.²³⁵

Ainsi les Londoniens accablés par l'état de siège de leur ville sont-ils complètement déshumanisés. Incapables de faire appel à leur raison dans une situation bien trop extrême et inédite – absurde même – ils sont réduits au rang de bêtes, voire de monstruosités.

Traumatisés par la transformation brutale de leur environnement – la ville passe de « la joie de la Restauration » au désastre absolu – les Londoniens finissent par abandonner tout espoir. Pour certains, le nom même de Dieu semble être devenu absurde : l'épidémie ne cessant de faire rage, c'est l'existence même qui perd son sens.

233 En termes de représentation iconographique, cette scène renvoie quasi-explicitement au thème de « la jeune fille et la mort ». Les thèmes érotico-macabres étaient d'ailleurs particulièrement présents au XVIII^e siècle : « Dans le monde de l'imaginaire, la mort et la violence ont rencontré le désir. », Philippe Ariès, *L'homme devant la mort, 2- La mort ensauvagée*, *op. cit.*, p. 84. Voir Annexe 4.

234 Raymond Stephanson, *op. cit.*, p. 103.

235 Robert Burton, *The Anatomy of Melancholy* (1621), in William E. Engel, Rory Loughnane, Grant Williams (ed.), *The Memory Arts in Renaissance England, A Critical Anthology*, Cambridge, Cambridge University Press, 2016, p. 167-168.

Chacun attend son tour pour être emmené au cimetière (“Death was before their Eyes, and every Body began to think of their Graves, not of Mirth and Diversions”, 30). « À quoi bon ? » devient une sorte de devise, et les habitants décident de braver le danger de la contagion, voire de mettre eux-mêmes fin à leurs jours. Les Moote mentionnent le suicide de Peter Lake, un marchand de Cornhill, retrouvé pendu dans sa boutique, avant d’ajouter : “The historian of the Great Plague, Walter George Bell, speculates that many persons ... may have been driven mad and possibly to suicide by the unfolding tragic events.”²³⁶ H.F. raconte une histoire semblable, le suicide d’un riche marchand de Bell-Alley :

the whole Family was in a terrible Fright, and I could hear Women and Children run skreaming about the Rooms like distracted, when a Garret Window opened, and some body from a Window on the other Side the Alley, call’d and ask’d, *What is the Matter?* upon which, from the first Window it was answered, *O Lord, my Old Master has hang’d himself!* (79)

Cet extrait, une nouvelle fois, montre la violence du choc émotionnel provoqué par la mort : la famille semble avoir immédiatement perdu tout sens de l’ordre, et ce n’est pas tant de la tristesse qui est reflétée par une telle attitude, mais de la panique (comme dans l’épisode de la mère et sa fille malade mentionné plus tôt). Cet effroi (“Fright”) est d’ailleurs lui-même une cause de mort qui apparaît dans les *Bills of Mortality* : “it was seldom, that the Weekly Bill came in, but there were two or three put in *frighted*, that is, *that may well be call’d*, frightened to Death.” (56) Le décès ayant causé cet effroi, de plus, est un suicide, *a priori* expliqué par l’atmosphère morbide de la ville. La peste semble donc trouver une extension dans ses effets psychologiques, qui peuvent eux-mêmes s’avérer fatals.

A Journal of the Plague Year, plus qu’un écrit « de peste », est un récit sur les hommes et leur capacité à affronter la catastrophe qui s’abat sur eux. Le roman de Defoe expose une situation chaotique, une cité où les lois semblent ne plus faire sens, où le diable agit sans cesse, où les habitants sont poussés à la folie. Les différentes attitudes adoptées par les Londoniens révèlent un spectre de comportements face au désastre, depuis le triomphe de l’instinct de survie jusqu’à la perte de la raison, en

236 A. Lloyd et Dorothy C. Moote, *op. cit.*, p. 175.

passant par la perte de tout espoir, qui peut entraîner l'auto-destruction.²³⁷ Les Londoniens sont donc comme possédés par la peste, au détriment de leur identité, de leur raison, de leur espace. Pourtant, le sacrifice de Londres finit par libérer la ville du fléau ; elle en ressort comme exorcisée, renouvelée. Pour H.F. lui-même, la catastrophe qui a détruit Londres est peut-être également un point de départ²³⁸.

3. Survivre à la catastrophe

Le roman de Defoe, si chaotique que puisse être sa chronologie, a une direction générale : c'est H.F. qui, après la catastrophe, revient sur les événements de cette période de crise. C'est un épisode révolu mais qui, visiblement, mérite d'être raconté. Pour Michèle Riot-Sarcey, « reprendre en mains ses propres affaires supposerait de restaurer la modernité créatrice au détriment de la modernité dévastatrice. »²³⁹ C'est en quelque sorte ce phénomène qui se produit dans *A Journal of the Plague Year* : entre les lignes décrivant le désordre de la peste, apparaît aussi la volonté d'utiliser la catastrophe – le temps de la fin – comme une occasion d'améliorer la société, en d'autres termes, comme point de départ. Cette reconstruction nécessite un rapprochement entre religion et science, qui, loin d'être incompatibles, se complètent. Le récit de catastrophe de H.F., en croisant ces deux domaines, forme une synthèse de l'expérience du désastre et de projets voués au progrès de la société.

a) Sortir de la crise

Pour H.F., la possibilité que Londres sorte de sa situation désespérée semble reposer sur deux ressorts : la foi et la médecine. Voici comment il présente pour la première fois son ami, le Docteur Heath :

I had a very good Friend, a Physician, whose Name was *Heath*, who I frequently visited during this dismal Time, and to whose Advice I was very much oblig'd for

237 On pourrait dire : de *self-preservation* à *self-abandonment* à *self-destruction*. L'anglais est d'ailleurs particulièrement intéressant pour ces termes, tous construits de la même façon, avec *self*, qui traduit le repli sur soi, qui sert en quelque sorte de « point de référence » pour le processus dénoté.

238 "The novel ... shows the plague as a threat to the survival of the nation while insisting that this threat is also productive of a modern society." Peter Degabriele, "Intimacy, Survival, and Resistance: Daniel Defoe's *A Journal of the Plague Year*". *ELH*, Vol. 77, No. 1 (SPRING 2010), p.10.

239 Michèle Riot-Sarcey (ed.), *op. cit.*, p. 288.

many Things which he directed me to take, by way of preventing the Infection when I went out, as he found I frequently did, and to hold in my Mouth when I was in the Streets; he also came very often to see me, and as he was a good Christian, as well as a good Physician, his agreeable Conversation was a very great Support to me in the worst of this terrible Time. (75)

Bien que désigné en premier lieu comme médecin, il paraît significatif que H.F. se sente forcé de préciser que son ami est à la fois « un bon chrétien, ainsi qu'un bon médecin ». C'est, visiblement, l'association de ces deux qualités qui permet à H.F. de se sentir soutenu et rassuré.

Si pieux qu'il soit, il est pour lui inenvisageable que la peste soit, comme certains le prétendent, envoyée directement par Dieu, qui déciderait alors quels individus particuliers doivent mourir. H.F. rejette catégoriquement ce discours ("which I look upon with Contempt, as the Effect of manifest Ignorance and Enthusiasm", 73).²⁴⁰ Pour lui, c'est bien Dieu qui agit, mais par l'intermédiaire de « causes secondaires ».²⁴¹

But when I am speaking of the Plague, as a Distemper arising from natural Causes, we must consider it as it was really propagated by natural Means, nor is it at all the less a Judgment from its being under the Conduct of humane Causes and Effects; for as the divine Power has form'd the whole Scheme of Nature, and maintains Nature in its Course; so the same Power thinks fit to let his own Actings with Men, whether of Mercy or Judgment, go on in the ordinary Course of natural Causes (186)

Il n'en demeure pas moins que la prière et la repentance sont nécessaires à la libération du fléau, puisque les médecins, si honnêtes et bienveillants qu'ils puissent être, sont impuissants face à la peste ("we were not to expect, that the Physicians could stop God's Judgments, or prevent a Distemper eminently armed from Heaven, from executing the Errand it was sent about.", 36). Pour le narrateur, qui semble ne voir aucune autre issue à la catastrophe que la mort ou la libération par la repentance collective, les efforts des médecins, bien que nécessaires, sont vains. L'humanité est dominée par son environnement, et la seule façon d'échapper au désastre se trouve dans la prière. À

240 Andrew Wear affirme : "medical practitioners faced a supreme test of their art, their knowledge, procedures and remedies; plague posed the ultimate challenge. Its spread and its mortality seemed to argue for its immunity to preventive measures and to medical intervention. Indeed, for the few who publicly stated that plague was sent directly by God rather than by God acting through secondary or natural means, plague could not be cured by natural means; only prayer and repentance might avert his anger." Andrew Wear, *Knowledge and Practice in English Medicine, 1550-1680*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000, p. 277.

241 Ce lien était d'ailleurs un « pilier » de l'académie de Charles Morton à Newington Green, où Defoe étudia de 1674 à 1679 ou 1680. Paula Backscheider en décrit l'enseignement des sciences comme "God manifested in the world". Paula Backscheider, *Daniel Defoe: His Life, op. cit.*, p. 16.

défaut de pouvoir venir à bout de la pression qui ronge les corps, les Londoniens peuvent toujours tenter d'alléger la menace qui plane sur leurs âmes.

Toutefois, Defoe n'exclut clairement pas la nécessité d'étudier la nature et ses liens de cause à effet. Au contraire même, il l'encourage, comme dans un autre de ses écrits de catastrophe, *The Storm*.²⁴² Il n'est sûrement pas fortuit que Defoe ait choisi de mentionner, dans *A Journal of the Plague Year*, diverses théories sur les origines et causes de la peste (y compris certaines avec lesquelles le narrateur est en profond désaccord), dans un récit qui se rapporte à l'une des pires crises sanitaires qu'ait connues la capitale anglaise. La Grande Peste de Londres se déclara seulement quatre ans après la création de la Royal Society (le 28 novembre 1660) ; Thomas Sydenham travaillait à distinguer plusieurs types de fièvre et à la façon de les soigner – son ouvrage *Methodus curandi febres*, publié en 1666, contient d'ailleurs un chapitre sur la peste.²⁴³

Les théories mentionnées dans le roman sur les origines de la peste, qu'il s'agisse de l'idée d'un fléau directement envoyé par Dieu, ou de créatures invisibles qui contaminent le corps en y pénétrant (73), ou sur les moyens de la détecter, si impraticables que soient ces méthodes, montrent néanmoins une recherche, même désespérée, de réponses à la crise.²⁴⁴ La littérature sur la peste parue à la suite de l'épidémie de 1665 – et de celle de 1720 à Marseille également – montre que la catastrophe, en jetant les hommes dans un gouffre dont ils n'ont pas les moyens

242 Daniel Defoe, *The Storm*, *op. cit.*, p.15. Voir Annexe 9.

243 Cf. A. Lloyd et Dorothy C. Moote, *op. cit.*, p. 36-37.

244 Pour les méthodes d'identification des malades, H.F. raconte par exemple : "My Friend Doctor Heath was of Opinion, that it might be known by the smell of their Breath; but then, *as he said*, who dust Smell to that Breath for his Information? Since to know it, he must draw the Stench of the Plague up into his own Brain, in order to distinguish the Smell! I have heard, it was the opinion of others, that it might be distinguish'd by the Party's breathing upon a piece of Glass, where the Breath condensing, there might living Creatures be seen by a Microscope of strange monstrous and frightful Shapes, such as Dragons, Snakes, Serpents, and Devils, horrible to behold: But this I very much question the Truth of, and we had no Microscopes at that Time, as I remember, to make the Experiment with." (195) La première proposition de Heath paraît quelque peu saugrenue, inapplicable en tout cas, quoiqu'elle corresponde à l'idée répandue à l'époque que la peste était causée notamment par la putréfaction des corps. La mention du microscope renvoie notamment à la redéfinition des maladies par les « empiristes », comme des corps flottant dans l'air (alors que les Galénistes mettaient l'accent sur la constitution de chaque patient). Andrew Wear commente : "It seems that the brutal reality of a plague epidemic forced Galenic medicine to accept that a disease could be an entity in its own right, and that something from outside, something contagious that was transmitted through the air, caused plague. Galenic physicians, therefore, though retaining their emphasis on individuals' constitutions, went some way to accepting the view of empirics, their hated competitors, that it was diseases that were important, and this view of plague was significant for Sydenham's development of his ideas on the constitution of diseases." Andrew Wear, *op. cit.*, p. 299.

scientifiques et techniques de sortir, sont poussés à la réflexion et à l'action. Paul Slack note par ailleurs qu'à partir de 1665, le sentiment religieux dans les traités médicaux commença à diminuer (comme la proportion de traités religieux par rapport aux traités médicaux) ; il voit dans cette tendance un affaiblissement de la signification religieuse de la peste.²⁴⁵ Seuls face au désastre, les hommes n'ont pas d'autre choix que de chercher par eux-mêmes, dans la Création, les moyens de se sauver ; en d'autres termes, qu'ils choisissent la prière ou la science, les hommes sont responsables de leur survie.

Defoe lui-même était un amateur de sciences. Son éducation à l'académie non-conformiste de Charles Morton – qui comptait parmi les meilleurs établissements à l'époque²⁴⁶ – a sûrement contribué à son goût pour les sciences et l'innovation. Paula Backscheider note :

He had grown up in a Baconian world. His teacher's scientific lectures, the *Compendium Physicae*, are deeply influenced by Baconian thought ... The Newington Green Academy's well-equipped laboratory showed the acceptance of experimental science. Defoe grew up agreeing with Bacon about the harmony between religion and scientific investigation, about the value of accumulating knowledge through exploration and research, and about the dignity of mechanical engineering.²⁴⁷

Les doutes de H.F. vis-à-vis de certaines théories semblent par ailleurs se fonder sur l'absence de résultats valables, voire d'expérimentation ; en d'autres termes, il critique des spéculations : “But those are Opinions which I never found supported by any Experiments, or heard of others that had seen it; so I leave them as I find them” (195). C'est cette même absence de preuves et de témoignages collectifs de la réussite d'un procédé qui l'empêche de croire à toutes les histoires et rumeurs qu'il mentionne.²⁴⁸

245 *Ibid.*, p. 291.

246 Notamment pour les études de médecine : alors que les universités d'Oxford et de Cambridge, dont le fonctionnement était soumis à des codes dépassés, obligeaient leurs professeurs à enseigner la médecine à partir des auteurs antiques comme Hippocrate et Galien (ne laissant que peu de place pour des leçons sur les théories scientifiques modernes, en dehors du cursus), les académies non-conformistes offraient la formation médicale la plus moderne, et étaient souvent très bien équipées (jardins botaniques, laboratoires, bibliothèques, etc.). Cf. Phyllis Allen, “Medical Education in 17th Century England”. *Journal of the History of Medicine and Allied Sciences*, Vol. 1, No. 1 (January, 1946), p.131; Lew Girdler, “Defoe's Education at Newington Green Academy”. *Studies in Philology*, Vol. 50, No. 4 (Oct., 1953), p.577.

247 Paula Backscheider, “Daniel Defoe as Solitary Reader”. *The Princeton University Library Chronicle*, Vol. 46, No. 2 (Winter, 1985), p.188-189.

248 Ilse Vickers note, à propos de l'influence des sciences « modernes » sur Defoe, que le témoignage collectif était l'un des principes fondamentaux de la Royal Society. Elle ajoute : “Defoe repeatedly employed the technique of collective witnessing. An early example is *The Storm*, published in 1704 ... Here a combination of eye-witness accounts and excerpts from the *Philosophical Transactions* contribute to giving an ‘authentic account’ of the tempest of 1703.” Ilse Vickers, “The Influence of

D'une certaine façon, H.F. semble répondre à ce qui était déjà la devise de la Royal Society : *Nullius in verba* (« ne croire personne sur parole »).²⁴⁹ À la place, il préfère avoir lui-même confirmation de ce qu'il a entendu, soit en se rendant lui-même témoin direct d'une scène, soit en multipliant ses sources.²⁵⁰

Si toutes ces théories paraissent infructueuses, et que la ville est finalement libérée, la réflexion, la recherche de réponses transparaît dans l'ensemble du roman. Livrés à eux-mêmes, impuissants face à un fléau qui les dépasse, les habitants sont contraints d'innover. Ils sont en quelque sorte dans la même situation que Robinson : obligés par la catastrophe de trouver autour d'eux les moyens de leur survie. Lorsqu'il devient évident, au vu des chiffres des *Bills of Mortality* et des spectacles d'agonie dans les rues, que les hommes ne peuvent rien contre la peste, c'est Dieu qui agit pour finalement libérer la ville, comme par miracle.

Nothing, but the immediate Finger of God, nothing, but omnipotent Power could have done it; the Contagion despised all Medicine, Death rag'd in every Corner; and had it gone on as it did then, a few Weeks more would have clear'd the Town of all, and every thing that had a Soul: ... In that very Moment, when we might very well say, Vain was the Help of Man; I say in that very Moment it pleased God, with a most agreeable Surprize, to cause the Fury of it to abate, *even of it self*, and the Malignity declining, as I have said, tho' infinite Numbers were sick, yet fewer died; and the very first Week's Bill decreased 1843, a vast Number indeed! (234)

Là encore, c'est Dieu qui agit, mais, semble-t-il, par des moyens naturels, lorsqu'il est admis que les Londoniens sont impuissants et désespérés. La libération de Londres arrive comme une réponse, à la fois aux prières et au désespoir lui-même : c'est l'humilité des hommes qui permet la rédemption de la ville, ainsi que l'affirmation du pouvoir divin. En d'autres termes, c'est la faillite de la médecine et du pouvoir des hommes eux-mêmes qui vient à bout de la catastrophe. N'ayant pas été à la hauteur de l'épreuve infligée, les Londoniens se tournent nécessairement vers Dieu, dont la responsabilité, aussi bien dans l'apparition de la catastrophe que dans son effacement, est quasi-universellement reconnue.

the New Sciences on Daniel Defoe's Habit of Mind". *Man and Nature / L'homme et la nature*, Vol. 7, 1988, p.172.

249 Dorothy Stimson, "Amateurs of Science in 17th Century England". *Isis*, Vol. 31, No. 1 (Nov, 1939), p.45.

250 On peut noter que le verbe *inquire* et le nom correspondant *inquiry* apparaissent vingt-six fois dans le roman. L'enquête fait partie du roman : il s'agit de la première étape pour dresser un constat (ne serait-ce que statistique, pour les *Bills of Mortality*) de la situation de la ville.

b) L'expérience

Pour autant, les hommes ne sont pas totalement dépourvus de leur pouvoir d'action. Alors qu'ils sont comme possédés par la peste pendant l'épidémie, une fois que la calamité est derrière eux, ils semblent peu à peu recouvrer une forme de discernement. Avec l'affaiblissement de l'épidémie vient le temps du bilan. Au niveau collectif, c'est le moment de regrouper les *Bills of Mortality* afin d'évaluer la situation de chaque paroisse sur l'ensemble de l'année, et bien sûr, de compter le total des morts de la peste : 68 596.²⁵¹ Pour H.F. également, l'heure du bilan est venue.

La forme même de son récit illustre un désir, peut-être même un besoin, de repenser l'expérience de la catastrophe, une fois celle-ci terminée. H.F. écrit son « journal » à partir de ses mémorandums tenus pendant l'épidémie. L'écriture *a posteriori* exige que l'auteur – ici le narrateur – plonge dans les souvenirs, les traces d'un passé traumatique, aussi bien personnellement que collectivement. L'écriture de son journal est notamment une occasion pour lui de revenir sur son chemin spirituel, même s'il ne tient pas véritablement à en partager les informations : “I also wrote other Meditations upon Divine Subjects, such as occurred to me at that Time, and were profitable to my self, but not fit for any other View, and therefore I say no more of that.” (75) La simple mention de l'existence de ce contenu privé suggère un travail spirituel intense. George A. Starr écrit :

Since every man is responsible for the well-being of his own soul, he must mark with care each event or stage in his development. As his own spiritual physician, he must duly note every symptom of progress or relapse; after all, his case is one of life or death. The need for constant, almost clinical self-analysis was generally recognized.²⁵²

H.F. a visiblement fait ce travail, d'autant que son « parcours spirituel », ne serait-ce que ce qu'il en dit, et sur la seule période de l'épidémie, est semé d'embûches. On a déjà commenté le rapport de H.F. à certaines pratiques souvent considérées comme superstitieuses, voire, comme dans son cas, diaboliques : la bibliomancie.

C'est grâce à la « réponse » qui lui parvient au moyen de cette pratique qu'il décide, convaincu d'être un élu protégé par Dieu, de rester à Londres, contre l'avis de

251 97 306 décès de toutes causes furent recensés pour toute l'année dans les *Bills of Mortality*.

252 George A. Starr, “Spiritual Autobiography”, in *Defoe and Spiritual Autobiography*, New York, Gordian Press, 1971, p. 5.

son frère.²⁵³ Sa certitude, toutefois, est bien vite remise en question lorsqu'il tombe malade, pris d'une fièvre, à laquelle s'ajoute naturellement l'angoisse d'être contaminé par la peste (15). S'il s'en remet relativement rapidement, c'est cet épisode qui lui fait comprendre que la fuite de Londres est désormais impossible pour lui. La fièvre agit en quelque sorte comme un avertissement : il s'est lui-même condamné à rester dans une ville pestiférée. Ses errances, justifiées seulement par sa curiosité, font de lui un témoin privilégié des horreurs de l'épidémie. Plus tard, il avoue ouvertement regretter sa décision :

I cannot say, but that now I began to faint in my Resolutions, my Heart fail'd me very much, and solely I repented of my Rashness: When I had been out, and met with such terrible Things as I have talked of; I say, I repented my Rashness in venturing to abide in Town: I wish'd often, that I had not taken upon me to stay, but had gone away with my Brother and his Family. (74-75)

Son affectation en tant qu'*examiner*, elle aussi, peut être considérée comme un avertissement : elle advient après une visite de Heath, qui lui recommande de ne plus sortir. H.F. raconte alors : "But tho' I confin'd my Family, I could not prevail upon my unsatisfy'd Curiosity to stay within entirely my self; and tho' I generally came frighted and terrified Home, yet I cou'd not restrain; only that indeed, I did not do it so frequently as at first." (78) Cette phrase indique deux éléments sur l'évolution de H.F. pendant l'épidémie : son expérience lui a fait voir les risques qu'il prenait en sortant sans but réel, c'est pourquoi il décide de s'aventurer dehors « moins souvent » ; en revanche, il refuse de suivre les conseils de son ami (qui est à la fois un bon médecin et un bon chrétien, rappelons-le, selon les mots du narrateur). Il continue donc, malgré des mises en garde, d'agir de façon déraisonnée. Sa nomination au poste d'*examiner*, bien qu'il ne retombe pas malade, lui sert comme d'une sorte de punition, l'obligeant à se mettre en danger en se rendant chez les malades. C'est l'occasion pour lui, de nouveau, d'éprouver une profonde détresse, et, sans doute, de regretter son aveuglement (153).²⁵⁴ À la fin de son journal, il décrit même à quel point rester dans une ville submergée par la peste est dangereux, voire, presque en soi, une condamnation à mort :

253 Cf. Everett Zimmerman, *op. cit.*, p. 417.

254 « Sans doute », car, même s'il ne mentionne pas ses regrets à ce moment précis, il fait tout de même part de ses angoisses : "I had about this time a little Hardship put upon me, which I was at first greatly afflicted at, and very much disturb'd about" (153) ; de plus, s'il avait suivi son frère lorsqu'il en était temps, H.F. n'aurait tout simplement pas pu être affecté à ce poste dont personne ne veut.

I recommend it to the Charity of all good People to look back, and reflect duly upon the Terrors of the Time; and whoever does so will see, that it is not an ordinary Strength that cou'd support it, it was not like appearing in the Head of an Army, or charging a Body of Horse in the Field; but it was charging Death it self on his pale Horse; *to stay was indeed to die, and it could be esteemed nothing less*²⁵⁵, especially as things appear'd at the latter End of *August*, and the Beginning of *September* (226-227)

L'expérience de l'épidémie constitue pour H.F. un véritable traumatisme. Il en ressort certes vivant, mais avec le souvenir de l'hécatombe à laquelle il a miraculeusement échappé.²⁵⁶ Son appel pressant à se remémorer les horreurs de la peste n'est pas un acte mémoriel « gratuit ». Il est motivé par la crainte de la répétition. Si l'on ne peut pas dater précisément l'« écriture » du journal par H.F. – à cause de l'absence de réelles indications chronologiques et de l'information sur la sépulture du narrateur, qui rend la notion de temps à l'intérieur du roman quelque peu trouble – on ne peut ignorer le moment de l'écriture par Defoe : l'épidémie de peste de Marseille avait déjà, en 1722, bien progressé et gagné les régions de Provence et du Languedoc. En Angleterre, plusieurs documents relatifs à la peste de 1665 furent publiés (comme la traduction par John Quincy de *Loimologia*, de Nathaniel Hodges, ou encore *A Collection of Very Valuable and Scarce Pieces relating to the Last Plague in the Year 1665*, qui reprend notamment les *plague orders*). Daniel Defoe lui-même, peu avant le *Journal of the Plague Year*, publia *Due Preparations for the Plague*²⁵⁷. La menace de la peste en France exigeait des mesures en Angleterre.²⁵⁸ Les attitudes vis-à-vis de la

255 C'est moi qui souligne.

256 Jean-Pascal Le Goff, *op. cit.*, p. 210.

257 Il pourrait s'agir d'une commande gouvernementale. Stephen Brown explique : "In his capacity as government pamphleteer, Defoe in 1722 undertook an intriguing project: to write a short piece defending the Quarantine Act against the threat of a new plague on the Continent, specifically at Marseilles. His purpose is twofold: to defend an unpopular government policy by insisting upon its value to the moneyed, merchant class, and to convince that same body of people so essential to the health of English trade and commerce, that should a plague come upon them they could survive it *without leaving London* and abandoning their trades. It is an insidious form of political rhetoric all too familiar to us: war and pestilence devour chiefly the poor and the insignificant; if you have means and are meaningful to society (if you belong to the middle class) you can build your own bomb shelter and survive the "big one." ... The ministry thus has the best interests of the legitimate merchant class in mind. Preparations against the coming plague are thus, in fact (if we assent to Defoe's reasoned justification of government), a binding contract between the state and its special commercial agents: Sir Robert [Walpole] and the middle class share an intimate corn pact." Il était effectivement devenu indispensable pour Robert Walpole de rassurer la classe marchande du pays, après le krach boursier de 1720, résultat des spéculations sur la Compagnie des Mers du Sud. Stephen Brown, "Making History Novel: Defoe's *Due Preparations* and *A Journal of the Plague Year*". *Dalhousie Review*, Vol. 67, No. 2/3 (1987), p.193-194.

258 En 1665-1666, Colbert avait également mis en place des mesures de restrictions de circulation des biens et des personnes, surtout dans le nord de la France, craignant une propagation de l'épidémie sur le continent. Cf. René Favier, "Les hommes et la catastrophe dans la France du XVII^e siècle", in J.

gestion des épidémies avait déjà évolué depuis 1665 : alors que l'objectif premier pendant le XVII^e siècle était de soigner les malades, en 1720, la priorité était surtout d'étouffer l'épidémie dès les premiers signes afin d'en empêcher la propagation.²⁵⁹

A Journal of the Plague Year fait partie de ces ouvrages publiés alors que la menace d'une nouvelle épidémie de peste en Angleterre était toujours réelle. Dans le roman, il est souvent question de l'idée de mémoire : ce journal que H.F. rédige en reprenant ses mémorandums et ses traumatismes, journal qui « n'avait jamais été rendu public avant », comme le titre l'indique, a pour but d'être lu (contrairement aux dits mémorandums que H.F. conserve secrètement). L'intention de H.F. est donc mémorielle, voire pédagogique : il s'agit non seulement pour lui de dépeindre une réalité désormais révolue, de rendre hommage aux nombreux morts de l'épidémie, mais aussi de transmettre aux générations futures un témoignage de l'état de confusion générale de la ville assiégée.

Si H.F. survit à l'épidémie, ce n'est pas parce qu'il est innocent. Jonathan Bishop écrit même : "It must be noticed that for Defoe there is no such thing as innocent virtue. Like Adam, a Defoe hero must eat of the tree of knowledge before he can know the meaning of good and evil. Innocence for him is ignorance, both moral and practical."²⁶⁰ Ce sont ses déambulations, qui ont failli lui coûter la vie, qui permettent à H.F. d'observer, voire d'étudier la vie en temps de peste. Sans cette dangereuse exploration, le récit n'aurait pas lieu d'être. Détenteur de ce savoir, H.F. semble particulièrement préoccupé par la transmission de ces informations. Il mentionne très clairement l'éventualité d'une nouvelle épidémie de peste à Londres :

the History will be very good Pattern for any poor Man to follow, in case the like Publick Desolation should happen here; and if there be such Occasion, which God of his infinite Mercy grant us, still the Story may have its Uses so many Ways as that it will, I hope, never be said, that the relating has been unprofitable. (58)

Il encourage ses lecteurs à prendre en compte ses opinions, ses remarques. Les emprunts de Defoe à l'autobiographie spirituelle sont visibles ici. George A. Starr explique : "Since every man is embarked on essentially the same spiritual journey, the record of

Montamayor (ed), *Les sociétés anglaises, espagnoles et françaises au XVII^e siècle*. Paris, Ellipses, 2006, p. 267.

259 Charles F. Mullett, "The English Plague Scare of 1720-23". *Osiris*, Vol. 2 (1936), p.486.

260 Jonathan Bishop, "Knowledge, Action, and Interpretation in Defoe's Novels". *Journal of the History of Ideas*, Vol. 13, No. 1 (Jan., 1952): 15.

one will be of use to all.”²⁶¹ Tel est l’intérêt de H.F. : faire en sorte que l’expérience éprouvante de la peste, autant sur le plan individuel que collectif, puisse servir et, d’une certaine manière, contribuer à l’avancement du savoir.

c) “*The Projecting Age*”

La nécessité découlant de l’état de catastrophe force l’action et l’analyse : à maux exceptionnels, solutions exceptionnelles. Ces réponses, toutefois, ne sont ni évidentes, ni immédiates. Le temps chaotique de la peste n’est pas propice aux bouleversements politiques, commerciaux, ou sociaux *volontaires* : ceux qui se produisent ne sont pas du fait des hommes, mais de la peste elle-même, qui impose ses contraintes. Les hommes sont dans cet « espace de la catastrophe » comme manipulés par la contagion qui dicte l’impulsivité de leurs attitudes. Cependant, la catastrophe, malgré son aspect absolu, n’est pas éternelle. H.F. la raconte de façon aussi précise que possible, en tentant de retranscrire les détails les plus sordides, soucieux d’offrir à ses lecteurs un témoignage authentique de la Grande Peste. Il ne cache pourtant pas son recul, en déclarant qu’il écrit à partir de ses mémorandums, en insérant quelques éléments chronologiques – comme la rareté des journaux en 1665 par rapport au moment où il rédige vraiment son journal, dès le début du roman (3) –, ou en revenant sur ses opinions de l’époque, qu’il récuse désormais.

A Journal of the Plague Year se présente donc comme un bilan personnel de H.F. sur la période de la peste : il revient sur son expérience propre et sur celle de toute la communauté affectée, qu’il commente dans l’idée que son témoignage puisse être utile à l’amélioration globale de la société. Son récit, en quelque sorte, fait partie d’une « éducation à la catastrophe » : il s’agit d’inviter les lecteurs à adopter tous les comportements susceptibles d’empêcher le fléau.²⁶² C’est en racontant et en commentant les événements, les histoires de la Grande Peste que H.F. cherche à diriger

261 George A. Starr, *op. cit.*, p. 29. Paula Backscheider, de façon plus générale, remarque : “People in Defoe’s time read for instruction and looked for applications to their own lives.” Paula Backscheider, “Daniel Defoe as Solitary Reader”, *op. cit.*, p. 183.

262 En défenseur et promoteur de l’éducation, Defoe, comme son professeur Charles Morton, considérait d’ailleurs qu’une « éducation adéquate » améliorerait la moralité. Dans le cadre de la catastrophe, la moralité des habitants concentre tous les enjeux : c’est elle qui permettra la sortie de crise ; il est donc nécessaire de l’entretenir. Thomas Vincent fait une analogie semblable entre catastrophe et éducation lorsqu’il s’exclame, invitant les habitants à apprendre de l’épreuve de la catastrophe : “We learned the *trade of sin* before any other, and were *clever scholars in the school of the devil* – when dull and blockish to learn any thing which was good!” Lew Girdler, “Defoe’s Education at Newington Green Academy”. *Studies in Philology*, Vol. 50, No. 4 (Oct., 1953), p.577, Thomas Vincent, *op. cit.*, p.124.

son lecteur : il tire du chaos de la contagion les éléments qui mériteraient d'être conservés, et ceux qui relèvent véritablement du désastre.²⁶³

Tout le travail de transmission de H.F. repose sur la projection dans l'avenir – avenir qui pourrait bien se révéler désastreux lui aussi. Il est donc nécessaire pour H.F. de montrer ce qui est, pour lui, la meilleure voie pour les habitants de Londres, et de l'Angleterre plus généralement. En cela, *A Journal of the Plague Year* peut s'apparenter à ce que Daniel Defoe nomme "the Projecting Age". L'expression apparaît dans son premier écrit en prose d'envergure, *An Essay Upon Projects* (1697) : ce texte consiste en une série de propositions visant à améliorer la société anglaise. Defoe explique dans l'introduction : "Necessity, which is allow'd to be the Mother of Invention, has so violently agitated the Wits of men this time, that it seems not at all improper, by way of distinction, to call it, *The Projecting Age*."²⁶⁴ En rapprochant cet écrit de *Robinson Crusoe*, Tomás Maldonado observe :

While, in the essay, Defoe advances the hypothesis of a project seen above all as an application of the "methods of civil policy" – in the words of the author – to resolve the problems of a society profoundly shaken by "wars and public confusions"²⁶⁵, in the novel, man's ability to project is oriented exclusively toward the resolution of the problems of an individual whom fate ... has tossed up on an uncharted shore, forced to live alone, without other men, "without society", in a hostile environment.²⁶⁶

A Journal of the Plague Year se situe entre ces deux lectures : il s'agit de résoudre les problèmes d'une société accablée par une épidémie qui sème la confusion dans chaque rue, dans chaque maison, et qui fait de chaque habitant un naufragé dans la tourmente ; en d'autres termes, c'est une société sans sociabilité. Si H.F. a un « projet » à suggérer, c'est justement un projet de « resociabilisation » d'une communauté fragmentée.

Il trouve visiblement dans l'expérience de la catastrophe des éléments à sauver. Si la peste a effectivement divisé la société, anéanti la plupart des liens sociaux (puisque chaque individu est un danger potentiel), il en ressort également, dans certaines

263 Jonathan Bishop note par ailleurs : "The Defoe hero will have acquired his true education by solving his problems, not by contemplating them. Knowledge and action are the way, not merely to success, but to life itself." Il s'agit désormais pour H.F. de transmettre le savoir qu'il a acquis pendant la peste. Jonathan Bishop, *op. cit.*, p.12.

264 Daniel Defoe, *An Essay Upon Projects*, Londres, 1697, p.1.

265 L'Angleterre fut engagée contre la France dans la Guerre de la Ligue d'Augsbourg (ou guerre de Neuf Ans), de 1688 à 1697.

266 Tomás Maldonado, "Defoe and the 'Projecting Age'". *Design Issues*, Vol. 18, No. 1 (Winter, 2002), p.79.

circonstances particulières, des effets de regroupement de population. C'est le cas par exemple lorsqu'il est question dans le roman des rassemblements religieux : H.F. parle de "strange Effects", qui semble traduire un aspect inattendu de la catastrophe :

as then some Parish-Churches were quite vacant and forsaken, the People made no Scruple of desiring such Dissenters as had been a few Years before depriv'd of their Livings, by Virtue of the Act of Parliament call'd *The Act of Uniformity* to preach in the Churches, nor did the Church Ministers in that Case make any Difficulty of accepting their Assistance, so that many of those who they called silenced Ministers, had their Mouths open'd on this Occasion, and preach'd publickly to the People. (169)

Se fiant à leur foi, convaincus que la repentance collective est le seul moyen de faire cesser la contagion, les Londoniens sont prêts à prendre le risque de se rendre aux offices religieux. Les divergences religieuses qui générèrent tant de conflits pendant l'époque moderne se trouvent comme effacées par le caractère hyperbolique de la catastrophe. Anglicans comme non-conformistes s'accordent dans la marche à suivre pour lutter contre le fléau. Cette union inattendue n'est cependant pas le fruit de la foi seule : c'est également le résultat d'une peur de la mort toujours plus proche. H.F. affirme :

But this I may repeat again, that 'tis evident Death will reconcile us all, on the other Side of the Grave we shall all be Brethren again. In Heaven, whether, I hope we may come from all Parties and Perswasions, we shall find neither Prejudice or Scruple; there we shall be of one Principle and of one Opinion (169)

Là encore, l'image traditionnelle de la danse macabre ressurgit du texte : l'idée d'unité presque solennelle dans les mots de H.F. contraste avec la virulence des conflits religieux de l'époque, qui revêtent alors un aspect absurde. H.F., témoin de l'expérience de l'unité dans le cadre religieux, se lamente ensuite de la résurgence des divisions, une fois l'épidémie passée :

why we cannot be content to go Hand in Hand to the Place where we shall join Heart and Hand without the least Hesitation, and with the most compleat Harmony and Affection; I say, why we cannot do so here I can say nothing to, neither shall I say any thing more of it, but that it remains to be lamented. (169-170)

Il est clair dans cet extrait que les divisions religieuses qui persistent en Angleterre n'ont pour H.F. aucun intérêt, et contribuent plutôt à s'attirer la colère de Dieu. Cette opinion peut par ailleurs être rapprochée du combat de Defoe pour la tolérance religieuse : il

purgea notamment une peine de prison et fut mis au pilori pendant trois jours pour avoir écrit son pamphlet *The Shortest Way with the Dissenters* (1702), dans lequel il moque les “High Church Tories”, les plus ardents opposants à la tolérance des non-conformistes. Le texte, qui fit immédiatement scandale (aussi bien chez les Anglicans que chez les non-conformistes), suggère que ces derniers soient éradiqués du pays.²⁶⁷

C’est donc la nécessité qui réunit les opposants, paradoxalement, autant qu’elle éloigne les individus. Cependant, H.F. est désormais témoin de la possibilité de l’union dans la foi, qui demeure pour lui le chemin à suivre pour se libérer d’un fléau. Dans l’extrait cité ci-dessus, comme à la fin du roman lorsqu’il se lamente de la piété éphémère des Londoniens, il est clair que H.F. appelle à une union en toutes circonstances, et non seulement en temps de calamité. Pour Manuel Schonhorn, *A Journal of the Plague Year* est ainsi le témoignage discret d’une victoire des hommes sur un désastre d’ampleur terrifiante. Il le décrit comme “a clearly stated plea for sanity and tolerance in religious matters. For one memorable time those breaches of charity and Christian union were overcome. Spiritual differences were reconciled and barriers to religious peace removed.”²⁶⁸ La catastrophe, de cette façon, a permis au narrateur d’observer une réalité en rupture avec l’usage. En cela, elle se révèle être un véritable terrain d’expérimentation : c’est un temps de rupture où la nécessité est le maître-mot. Les hommes se trouvent contraints à agir, et ceux qui réussissent à en réchapper peuvent ensuite tirer des conclusions de ces initiatives qui, sans la venue du désastre, n’auraient peut-être jamais été mises en œuvre.

Des idées semblables sont traitées dans l’épisode des trois cousins, que H.F. présente comme exemplaire. Dans leur fuite, l’extrémité de leur situation les amène à mettre en place une organisation particulière : ils joignent leurs forces (chacune de leurs

²⁶⁷ Le texte termine sur ces mots : “*And may God Almighty put it into the Hearts of all the Friends of Truth, to lift up a Standard against Pride and Antichrist, that the Posterity of the Sons of Error may be rooted out from the Face of this Land for ever.*” Daniel Defoe, *The Shortest Way with the Dissenters*, Londres, 1702, p.29. On peut par ailleurs noter, comme Paula Backscheider, que les non-conformistes sont souvent décrits comme de la vermine ou des reptiles, des êtres eux-mêmes associés au diable et à la sorcellerie. Par extension, ce sont des agents de la peste. Lucinda Cole note : “Imperfect creatures, miasma, and witches are all parts of a generalized system of *pestilence* that generated breakdowns of the biopolitical order. What René Girard calls “the logic of expulsion” governed attitudes not only toward infected victims of the plague but also, more generally, toward populations – human or otherwise – similarly perceived as threats to natural and cultural structures.” Cf. Paula Backscheider, *Daniel Defoe: His Life*, op. cit., p.95 et Lucinda Cole, “Rats, Witches, Miasma, and Early Modern Theories of Contagion”, in *Imperfect Creatures: Vermin, Literature, and the Sciences of Life, 1600-1740*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 2016, p.25.

²⁶⁸ Manuel Schonhorn, op. cit., p.397.

professions est mise en application au cours de leur périple) ainsi que leur argent. Chacun ne disposant pas de la même somme, ils décident de créer une réserve commune (“what Money they had should all go into one publick Stock, on Condition, that whatever any one of them could gain more than another, it should, without any grudging, be all added to the same publick Stock”, 122). Toutes leurs décisions, même leurs stratagèmes, sont justifiés par la volonté divine. Alors que les habitants d’Epping leur refusent l’entrée, de peur qu’ils ne les contaminent tous, John, l’un des trois voyageurs, avertit même : “On the other Hand ..., if you will shut up all Bowels of Compassion and not relieve us at all, we shall not extort any thing by Violence, or steal from any one; but when what little we have is spent, if we perish for want, God’s Will be done.” (138-139). Tout au long de leur voyage, ils prônent la charité, la raison, et invoquent pour chacune de leurs actions la volonté divine. Leur objectif se résume à leur survie ; ils ne projettent pas de voler dans les villages sur leur chemin pour se nourrir, mais font appel à la charité des habitants. Ils leur rappellent d’ailleurs qu’eux aussi tirent leurs profits de la ville de Londres, où ils vendent leurs marchandises, et que leur rejet des Londoniens en fuite et leur ingratitude sont cruels (137).

Ces éléments présents dans *A Journal of the Plague Year* rejoignent la notion de “Neighbours Fare” que Defoe mentionne dans la préface de son *Essay Upon Projects*²⁶⁹, et qui repose, selon Joanne Myers, sur la similarité fondamentale des personnes, dans le sens où le destin de chacun est lié à celui des autres.²⁷⁰ Defoe propose différentes idées – sur l’éducation des femmes, sur les banques, par exemple – prêtes à être expérimentées : “I offer this but as an Essay at the Original of this prevailing Humour of the People; and as ‘tis probable so, ‘tis also possible to be otherwise; which I submit to future demonstration.”²⁷¹ Les « projets » de H.F., eux, ont déjà été mis en œuvre, de façon plus ou moins spontanée, dans le contexte particulier de la peste, par des groupes restreints de population. Certains demandent des explications, voire des négociations, avant d’accepter de se soumettre à ces nouvelles règles. Pour H.F., il est clair que ce sont les actes de charité qui ont permis à la ville de subsister (“Certain it is, the greatest Part of the Poor, or Families ... liv’d now on Charity; and had there not been prodigious Sums

269 Daniel Defoe, *An Essay Upon Projects*, *op. cit.*, p.ix.

270 “The Essay’s varied schemes are united by their commitment to the proverbial “Neighbours Fare,” the notion that one’s own experiences and fortunes are inevitably bound to those of one’s fellows.” Joanne Myers, “Defoe and the Project of ‘Neighbours Fare’”. *Restoration: Studies in English Literary Culture, 1660-1700*, Vol. 35, No. 2 (Fall 2011), p.2.

271 Daniel Defoe, *An Essay Upon Projects*, *op. cit.*, p.9.

of Money given by charitable, well-minded Christians, for the Support of such, the City could never have subsisted.”, 91).

On a vu à quel point les divergences d’attitudes des Londoniens décrits par H.F. sont fortes. Quand certains se tournent vers la magie et la superstition, ou s’abandonnent soit à leurs instincts primaires, soit à la folie, d’autres encore se tournent vers Dieu et sa création. Joanne Myers conclut son analyse de l’*Essay Upon Projects* ainsi :

His *Essay* suggests that Restoration readers did not only need to learn how to cope with alienation or how to manage conflicts between private interests, but that they also turn to texts – projects – that could provide strategies for imagining a life amongst one’s “Neighbours”, persons not identical but equivalent to the not-so singular self.²⁷²

Il semblerait que le *Journal of the Plague Year* fasse, à sa manière, ce même travail. Dans le contexte de la peste, c’est par le prisme de la mort inéluctable que s’établit l’égalité entre les hommes. Cependant, si cette égalité fondamentale est bel et bien affirmée par un *memento mori* constant, elle est aussi fragilisée, justement parce que la mort, ainsi que le vice sont contagieux. Il semble clair que, pour H.F. comme Defoe lui-même, le projet de “Neighbours Fare” ne pourra se mettre en place que si chaque individu, malgré les tragédies personnelles de chacun, accepte sa part de responsabilité – imposée par Dieu.²⁷³ En cela, *A Journal of the Plague Year* rejoint les remarques de Rebecca Totaro sur la peste et la construction de l’utopie : la catastrophe mène à l’utopie, elle fait partie de son histoire, car elle stimule la science, et, en même temps, l’ordre (notamment spirituel) des habitants.²⁷⁴

A Journal of the Plague Year montre l’importance de la catastrophe dans l’évolution des hommes et des sociétés qu’ils forment. La situation de chaos impose à chacun, pour survivre, de revoir ses méthodes, ses coutumes, autant que ses croyances

272 Joanne Myers, *op. cit.*, p.16.

273 *Ibid.*, p.8.

274 Elle se base pour son étude sur *Utopia* de Thomas More (la peste faisant partie de l’histoire de l’île), *New Atlantis* de Francis Bacon (en prenant en compte notamment la période d’isolement imposée aux voyageurs et l’existence des “Chambers of Health”) et *Description of a New World, Called the Blazing World* de Lady Cavendish (dans lequel l’Impératrice demande par exemple à ses scientifiques la cause et la nature de la peste). Elle remarque également à propos de l’Amérique, le « Nouveau Monde », vue comme une utopie : “The way to prevent plague was clear to the Puritans of New England: believe in and obey the commandments of God.” Rebecca Totaro, “English Plague and New World Promise”. *Utopian Studies*, Vol. 10, No. 1 (1999), p.9. Jean-Paul Engélibert fait les mêmes observations, se fondant sur la description peu flatteuse de la société anglaise dans *Utopia*. Jean-Paul Engélibert, *op. cit.*, p.151.

et comportements. La confusion générale semée par la peste, considérée au lendemain de l'épidémie, est un souvenir horrible, qui exige d'être transmis, de façon que le châtement divin ne se produise plus jamais. Il s'agit de montrer que, autant que possible, les hommes doivent assumer leur part de responsabilité dans leur histoire et, en analysant leurs expériences, en particulier leurs erreurs, ils peuvent réussir à se libérer. En cela, et malgré l'horreur qui envahit les pages, *A Journal of the Plague Year* révèle, à sa manière, la volonté de puissance de l'homme sur son environnement, cherchant toujours à s'en faire le maître.

Conclusion

A Journal of the Plague Year offre aux yeux du lecteur une variété de comportements humains en période de peste. Les commentaires de H.F. révèlent une profonde détresse, autant collective qu'individuelle, face à la peste : les moyens trop faibles des hommes, contre un tel fléau, semblent insignifiants, et éloignent tout espoir de libération. La société se divise, la confiance entre voisins ayant laissé place à la suspicion. Les individus, accablés par la calamité qui les prive d'identité, sont réduits pratiquement au statut de bêtes, incapables de raisonner, s'abandonnant à leurs instincts primaires et à la folie. Le chaos généré par la propagation de la peste semble démunir totalement les habitants. Pourtant, au lendemain de la catastrophe, il semble possible de tirer des leçons de cet épisode traumatique : afin d'éviter toute répétition d'un tel fléau, il est nécessaire de tirer des conclusions de cette expérience involontaire. Ce qui rend la catastrophe si terrible, au-delà des nombreux morts auxquels il n'est même plus possible de rendre hommage, c'est l'impuissance de la communauté à protéger sa propre vie. Les rêves de domination de l'homme sur la nature sont anéantis.²⁷⁵ Ce n'est qu'une fois libérés du fléau – c'est-à-dire une fois que la ville est purgée – que la catastrophe peut, d'une certaine manière, devenir bénéfique : expérience inédite, elle permet de faire évoluer la connaissance du monde en même temps que la moralité de l'ensemble de la communauté, qui peut alors se reconstruire. En cela, la catastrophe se présente comme

275 "The most significant aspect of experimental science lies in its presenting man with the hope that he could eventually come to know and understand the world he lived in and that, consequently, he could regain dominion over things and so control the future." Ce rêve est brisé pendant la catastrophe. Ilse Vickers, *op. cit.*, p.167.

un cauchemar où le pouvoir de l'humain est complètement paralysé ; une fois dans le passé, le traumatisme de l'impuissance résulte en un redoublement d'efforts, une tentative de construction d'une communauté plus forte qui, peut-être, n'aurait pas à endurer une nouvelle fois la colère divine.

CONCLUSION

En s'intéressant aux descriptions des effets de la peste sur la ville de Londres dans *A Journal of the Plague Year*, ce mémoire a cherché à dégager du texte une typologie de comportements face à la catastrophe. Le désastre déployé par la peste est caractérisé avant tout par un bouleversement profond des repères fondamentaux de la communauté : le fléau que représente l'épidémie, en transformant radicalement le paysage urbain, et en plongeant les habitants dans un temps « à part », où chaque décision, d'une manière ou d'une autre, est dépendante de la situation sanitaire de la ville et des contraintes qu'elle impose, crée une sorte de monde à l'écart, isolé des conditions de vie habituelles. Les mesures prises pour faire face au fléau qui s'acharne rend ce nouveau monde presque hermétique : la réalité est soudainement limitée à un espace restreint, celui de la ville, à un temps qui semble ne jamais prendre fin, tout en annonçant la mort imminente de chaque individu, et à un thème omniprésent, une constante, la peste. La catastrophe rythme chaque instant et chaque aspect de la vie, qui paraît ne jamais avoir semblé si précaire. Cet environnement nouveau, imposé brutalement par la colère divine, paraît irrationnel : le représenter, c'est puiser dans le domaine du mythe des images frappantes de désolation. Le fait historique de l'épidémie, de par son horreur, impose un rapport à la fiction : le désastre ne se pense pas, comme l'affirme Maurice Blanchot²⁷⁶ ; il est trop extrême, trop brutal – en plus d'être inattendu – pour être dépeint de façon *seulement* réaliste. La description « concrète » s'impose, puisqu'il s'agit aussi, après la catastrophe, de transmettre le souvenir d'une expérience inédite quoique bien réelle, mais l'ampleur de cette expérience rend sa relation complexe. Pour Claude Labrosse, *A Journal of the Plague Year* n'est pas seulement l'histoire de la Grande Peste de 1665, c'est aussi « celle de l'écriture, de ses enjeux, de ses problèmes, de ses rapports nécessaires et difficiles avec le réel. »²⁷⁷ Il apparaît que

276 Il associe le désastre à une « fuite panique de la pensée ». Maurice Blanchot, *op. cit.*, p.13-14.

277 Claude Labrosse, « L'écriture de la contagion chez Defoe, 1722 », in Anne-Marie Mercier-Faivre, Chantal Thomas, *op. cit.*, p.479.

l'expérience même de la catastrophe ne peut être appréhendée, y compris au moment où elle se déploie, que comme une forme hybride de réalité et de fiction : le spectacle qui se déroule jour après jour dans la ville est bien réel, mais son caractère extraordinaire – c'est-à-dire l'ensemble de ses conséquences sur le monde *connu*, celui d'« avant la catastrophe », parmi lesquelles on peut compter la contagiosité, la létalité de la peste, ainsi que le désordre qu'elle sème dans les rapports humains – lui confère un aspect irréel, à la limite du possible. Le mélange des genres, la pseudo-véracité du *Journal of the Plague Year*, tout comme celle des autres romans de Defoe, contribuent pleinement à la relation de cet épisode dont les conséquences sont inimaginables pour qui n'a pas été témoin des ravages de la maladie : l'équilibre entre la vérité historique et la fiction permet de retranscrire un sentiment d'impuissance quasi-constant face à un monde qui évolue rapidement – peut-être *trop* rapidement – et qui finit par échapper aux hommes qui l'ont façonné.²⁷⁸

Ce décrochage de la réalité réduit les hommes à subir le fléau, face auquel ils semblent alors complètement impuissants et désespérés. La sortie de crise est à peine perceptible tant la maladie gangrène chaque aspect de la vie de la cité. C'est justement le rôle de la communauté que de trouver, dans un environnement qui lui est désormais étranger et hostile, les moyens de s'adapter de façon rapide et brutale, d'apprendre à maîtriser le monde dans lequel elle a été brutalement projetée. Le salut de la communauté, et de chaque individu qui la compose, repose par ailleurs sur la capacité de la société à demeurer, malgré l'épreuve qui lui est imposée, soudée, cohérente et pénitente. Or, cette communauté est justement mise à mal par le danger de mort constant que représente chacun de ses membres. Précisément parce qu'elle est contagieuse, la peste modifie en profondeur les rapports humains : elle rassemble et éloigne à la fois. Elle transforme l'« Autre » en « Même », ne faisant aucune différence entre ses victimes, autant qu'elle fait du « Même » un « Autre », dont il est vital de se méfier. Les proches d'hier deviennent, dans le monde de la peste, des « messagers de la Mort » (93). Dans un tel contexte, « sociabilité » rime avec « mortalité » ; c'est alors la nature humaine qui se trouve agressée, « l'animal social » étant poussé, pour sa survie, à

278 W. Austin Flanders associe par exemple le propos du roman à l'expansion urbaine du début du XVIII^e siècle, devenue presque incontrôlable, tout en amplifiant les angoisses liées à la précarité, l'insécurité et le sentiment d'aliénation générés par la vie urbaine. La peste, selon lui, reproduit cet état d'esprit. W. Austin, "Defoe's *Journal of the Plague Year* and the Modern Urban Experience". *The Centennial Review*, Vol. 16, No. 4 (FALL 1972), p.331.

l'isolement, la méfiance, et la terreur. Impossible, dans un tel environnement, dominé par la Mort triomphante, de maintenir un véritable ordre politique, puisque la communauté elle-même ne fait plus sens. Chacun cherche à identifier la source du mal, et les seuls repères cohérents sont ceux imposés par l'épidémie elle-même : la notion d'identité est réduite, voire remplacée par l'état de santé – en d'autres termes, par la catastrophe elle-même ; tout ce qui reste de la communauté, c'est la situation collective de tous les habitants. Ils sont unis, paradoxalement, sous le joug de l'épidémie qui les éloigne les uns des autres, formant une sorte de « communauté de la contagion »²⁷⁹, communauté qui, en vérité, ne semble partager rien de plus que l'irrationalité de la peste et de son ampleur. Les rêves de puissance sont anéantis, pour finalement laisser s'affirmer la souveraineté divine. Ainsi la catastrophe dans *A Journal of the Plague Year* se déploie et se représente en faisant appel au mythe, comme le mythe semble être la seule réponse valable pour sortir les hommes de leur situation désespérée.

Il ressort tout de même de ce monde hors normes une forme de résilience de la part de la population soumise à son nouvel environnement néfaste. La ville décrite comme florissante depuis la Restauration de la monarchie a été brutalement transformée en une sorte d'univers carcéral, une île qui reste à découvrir. J. A. Downie affirme : "Defoe's characters display the instinct of the explorer, the frontiersman, and the big game hunter. They court danger, rather than run away from it."²⁸⁰ C'est exactement ce que fait le narrateur tout au long de l'épidémie. La curiosité irrésistible de H.F., qui l'amène à errer dans Londres et, d'une certaine manière, à cartographier la catastrophe, est proche de l'envie d'ailleurs éprouvée par Robinson. Le travail de témoignage et de collecte d'informations effectué par H.F. souligne la place de l'analyse dans l'épreuve que représente la catastrophe : l'inconnu, même s'il est effrayant – en vérité, *surtout* s'il est effrayant –, doit être documenté, étudié, représenté et partagé, pour finalement être apprivoisé. En cela, *A Journal of the Plague Year* emprunte également des aspects du récit de voyage, malgré l'enfermement à la fois physique et mental des habitants.²⁸¹

279 Kari Nixon, *op. cit.*, p.66.

280 J. A. Downie, "Defoe, Imperialism, and the Travel Books Reconsidered". *The Yearbook of English Studies*, Vol. 13, Colonial and Imperial Themes Special Number (1983), p.72.

281 Le voyage, comme évoqué précédemment, est d'ailleurs l'un des thèmes récurrents des romans de Defoe, à l'instar de *Robinson Crusoe* ou de *Captain Singleton*, dont les narrateurs parcourent de très longues distances et explorent des territoires variés (des Antilles aux Indes orientales, en passant par l'Afrique). Downie note : "Defoe's works, particularly during the period he was writing the novels, display a fascination bordering on obsession with tales of pirates and explorers". *Ibid.*, p.69-70. On pourrait mentionner en guise d'exemples, en plus de ses romans, les ouvrages *The King of Pirates*

Eux-mêmes ont été transformés par la catastrophe qui s'abat sur eux : leur propre existence représente un danger, et leur façon d'appréhender le monde qui les entoure est complètement bouleversée ; les codes qui régissent la vie de la communauté, dans le contexte de la catastrophe, sont obsolètes.

Pour le narrateur, aller à la rencontre des Londoniens piégés dans la tourmente de l'épidémie de peste, c'est aller à la rencontre d'un peuple nouveau, avec des coutumes et une vision du monde qui lui sont propres. Le travail d'observation et de documentation de H.F. se rapproche d'un journal de bord, dans lequel serait répertorié l'ensemble des informations relatives à la découverte d'un nouveau territoire ou de nouveaux peuples. Ilse Vickers écrit à propos de Robinson :

Crusoe's study of nature, his learning of all the crafts (in the seventeenth century often described as 'Nature at second-hand'), like his penchant for making lists, his diligent journal and spiritual book-keeping, and his plain, colourless manner of recording what he has done and experienced, are all part of the same theme of gaining knowledge of and power over things.²⁸²

H.F. fait un travail semblable avec ses mémorandums. En les reprenant des années plus tard, il se replonge dans cet espace de la catastrophe, dans lequel il paraît évident que les fondements de la civilisation sont en péril.²⁸³ Les hommes qui peuplent cet espace doivent, d'une certaine manière, être « recivilisés » : il s'agit de procurer à une population dans la tourmente des éléments structurels qui lui permettront de reconstruire un ordre social, capable de garantir la vie collective et la sécurité de la communauté. Dans le cadre de la peste, comme on l'a vu, c'est surtout Dieu qui remplit ce rôle, étant reconnu à la fois comme origine première du fléau et comme sauveur de l'humanité. Les Londoniens confrontés aux ravages de la peste et les peuples natifs d'Amérique du Nord sont d'ailleurs traités de façon similaire par Defoe. Nicholas Hudson explique :

(1719), sur la vie du pirate Henry Avery, *A General History of the Pyrates* (1724), connu notamment pour contenir la première mention de « l'utopie pirate » Libertalia, supposément fondée sur l'île de Madagascar, *Atlas Maritimus et Commercialis* (1728), que Jeffrey Hopes décrit comme « un état des lieux du monde vu de l'Angleterre des années 1720, et qui illustre à la fois ce souci de faire découvrir le monde et la vision profondément commerciale qui le sous-tend », ou encore *A Plan of the English Commerce* (1728), dans lequel il est notamment question d'étendre les colonies et parvenir à dominer le monde par le commerce. Cf. Jeffrey Hopes, « L'Atlas Maritimus et Commercialis de 1728 ». *XVII-XVIII. Bulletin de la société d'études anglo-américaines des XVIIe et XVIIIe siècles*, No. 38 (1994), p.114.

282 Ilse Vickers, *op. cit.*, p.177.

283 James Cruise, "A Journal of the Plague Year: Defoe's Grammatology and the Secrets of Belonging", *The Eighteenth Century*, Vol. 54, No. 4 (Winter 2013), p.479.

In *The History of the Devil* Defoe argued that Satan was in ‘full and quiet possession’ of all the native peoples of America, such as Friday and his nation... Defoe maintained that the Indians were not aware that their society harboured an evil being. According to Defoe, the devil would not have achieved such success if he were readily *recognized* as the devil. Thus, primitive people all practised devil-worship – but with the full conviction that they were worshipping the true God.²⁸⁴

La façon dont sont décrits les pauvres pendant la peste est proche de cette pensée : on a vu qu’ils semblent largement s’abandonner à leurs passions, à leurs croyances irrationnelles, alors qu’ils sont persuadés d’être sur « le bon chemin ». Pour Defoe comme pour son narrateur, il s’agit de rééduquer la population, en appliquant à la vie quotidienne les connaissances accumulées lors de ce voyage au cœur des ténèbres. Defoe considère d’ailleurs que l’ignorance elle-même est une maladie – qui, contrairement à la peste, peut être combattue efficacement, par l’éducation.²⁸⁵ Ainsi la catastrophe se présente aussi comme un voyage. C’est le monde de l’inconnu, qui effraie, dans lequel les structures traditionnelles sont remises en question, mais, qui, si les hommes s’attachent à l’étudier sérieusement, peut leur procurer les moyens de reprendre le contrôle de leur existence.

On pourrait alors définir la catastrophe comme un phénomène complexe, qui se manifeste simultanément à plusieurs niveaux, à la fois individuels et collectifs. Elle place l’homme face à son impuissance d’action et de parole : la rationalité, les repères fondamentaux de la communauté (comme de l’individu), parmi lesquels le temps et l’espace, mais aussi la notion d’identité personnelle, sont remodelés, voire anéantis. La catastrophe agit comme une prison : dans le contexte de la peste, cette prison est à la fois individuelle (on pourrait dire « charnelle », puisqu’il s’agit de la maladie en elle-même), domestique (dans le cadre des mesures exigeant la séquestration des malades et de leur foyer) et collective (dans la mesure où l’ensemble de la ville de Londres est ravagée). Elle est physique comme mentale : la persistance de la maladie est une véritable obsession. Les rapports moraux comme physiques entre les hommes sont troublés. Toutefois, la catastrophe, en les plongeant dans une situation désespérée, les pousse à trouver les moyens, techniques ou spirituels, de se sortir de ce qui se présente à

284 Nicholas Hudson, “‘Why God no Kill the Devil?’ The Diabolical Disruption of Order in *Robinson Crusoe*”. *The Review of English Studies*, New Series, Vol. 39, No. 156 (Nov., 1998), p.496.

285 Il en fait d’ailleurs la promotion dans son ouvrage *The Compleat English Gentleman*, dans lequel il soutient notamment un enseignement en anglais plutôt que dans les langues anciennes, plus ouvert aux différentes catégories de population. Donald Leinster-Mackay, “*The Compleat English Gentleman*: Perspectives on Defoe’s Major Unfinished Work”. *The Journal of Educational Thought (JET) / Revue de la Pensée Éducative*, Vol. 49, No. 3 (Fall 2016), p.247.

leurs yeux comme une impasse. La menace de la misère – matérielle et humaine – entraîne un redoublement d’efforts qui nourrit une forme de résilience. Cette résistance face au chaos semé par l’apparition de la maladie se construit en élevant le phénomène « catastrophe » qui s’abat sur la communauté au rang d’objet d’études, d’expérience qu’il faut – parce qu’il s’agit aussi d’un phénomène spirituel – analyser avec attention afin d’en tirer des conclusions, des enseignements qui pourront, *a posteriori*, permettre l’amélioration de l’ensemble de la société. La catastrophe, en d’autres termes, fait office de voyage scientifique, d’exploration qui, si elle est analysée et remémorée, comme tout objet de savoir, pourra finalement contribuer à ce que Defoe appelle, dans son ouvrage au titre évocateur *A General History of Discoveries and Improvements* (1725-1727), “the Felicity of Man”.²⁸⁶

286 “The encrease of knowledge has led to the Felicity of Man”, Daniel Defoe, *A General History of Discoveries and Improvements*, in Ilse Vickers, *op. cit.*, p.176.

ANNEXES

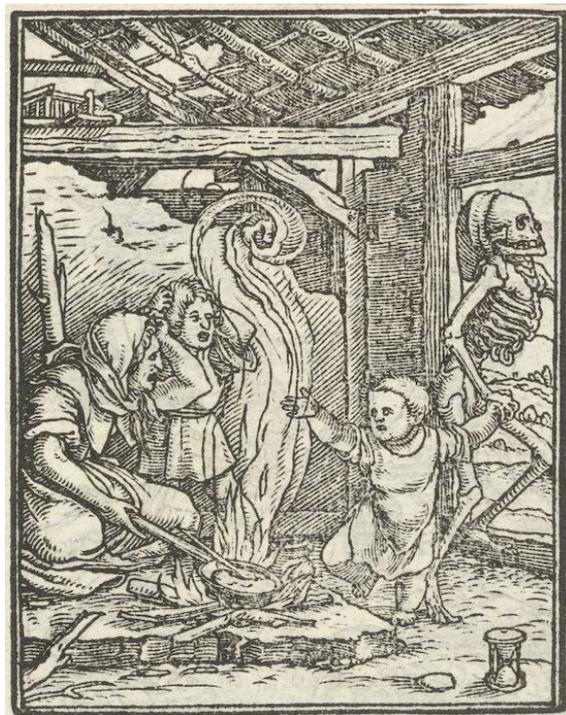
- **Annexe 1**

Danse Macabre (détail), Bernt Notke, Église Saint-Nicolas, Tallinn, 1475 /1499.



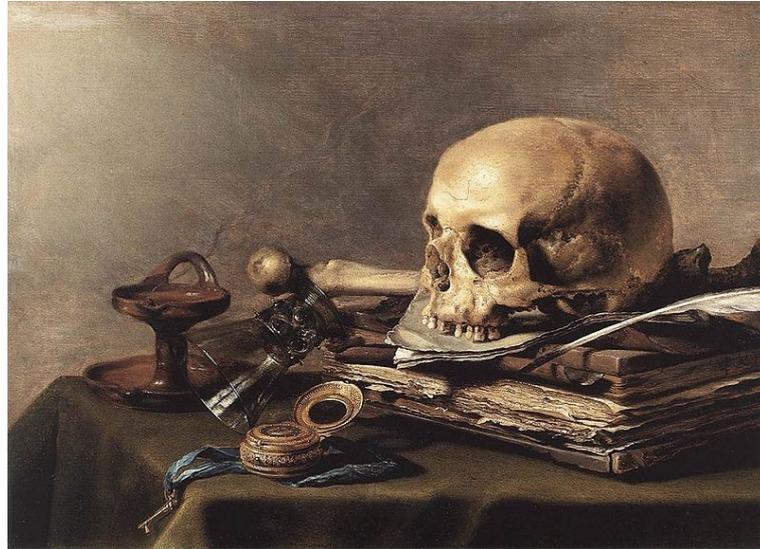
- **Annexe 2**

L'enfant, Hans Holbein le Jeune, gravure sur bois, in *Simolachri, historie, e figure de la morte*, n° 39, Lyon, 1549.



- **Annexe 3**

Vanité – nature morte, Pieter Claesz, huile sur panneau, 39,5 x 56 cm, 1630
(Mauritshuis, La Haye).



- **Annexe 4**

La Jeune Fille et la Mort, Niklaus Manuel Deutsch, gravure sur bois, 37 x 28 cm, 1517
(Kunstmuseum, Bâle).



- **Annexe 5**

Vue de l'hôtel de ville pendant la peste de 1720, Michel Serre, huile sur toile, 306 x 277 cm, 1721 (Musée des Beaux-Arts, Marseille).



- Annexe 6

Frontispice de *The Christians Refuge, or Heavenly Antidotes against the Plague In this time of Generall Contagion*, Londres, 1665 (Wellcome Library, Londres).



- Annexe 7

Les Quatre Cavaliers de l'Apocalypse, Albrecht Dürer, gravure sur bois, 39 x 28 cm, 1497-1498 (Staatliche Kunsthalle, Karlsruhe).



• Annexe 8

Liste des causes de mort des personnes enterrées la semaine du 12 au 19 septembre 1665, in *London's Dreadful Visitation*, Londres, 1665.

<i>The Diseases and Casualties this Week.</i>	
	
A Bortive.....	5
Aged.....	43
Ague.....	2
Apoplexie.....	1
Bleeding.....	2
Burnt in his Bed by a Candle at St. Giles Cripplegate.....	1
Canker.....	1
Childbed.....	42
Chrifomes.....	18
Consumption.....	134
Convulsion.....	64
Cough.....	2
Dropfie.....	33
Feaver.....	309
Flox and Small-pox.....	5
Frighted.....	3
Gowr.....	1
Grief.....	3
Griping in the Guts.....	51
Jaundies.....	5
Imposthume.....	11
Infants.....	16
Killed by a fall from the Bel- frey at Alhallows the Great.....	1
Kingsevil.....	2
Lethargy.....	1
Palsie.....	1
Plague.....	7165
Rickets.....	17
Rising of the Lights.....	11
Scowring.....	5
Scurvy.....	2
Spleen.....	1
Spotted Feaver.....	101
Stilborn.....	17
Stone.....	2
Stopping of the stomach.....	9
Strangury.....	1
Suddenly.....	1
Surfeit.....	49
Teeth.....	121
Thrush.....	5
Timpany.....	1
Tiffick.....	11
Vomiting.....	3
Winde.....	3
Wormes.....	15
Christned } Males — 95 } } Females — 81 } } In all — 176 }	Buried } Males — 4095 } } Females — 4202 } } In all — 8297 }
Increased in the Burials this Week..... 607	
Parishes clear of the Plague..... 4 Parishes Infected..... 126	
<i>The Assize of Bread set forth by Order of the Lord Mayor and Court of Aldermen, A penny Wheaten Loaf to contain Nine Ounces and a half, and three half-penny White Loaves the like weight.</i>	

- **Annexe 9**

Extrait de *The Storm* (“Chapter 1: Of the Natural Causes and Original of Winds”),
Daniel Defoe, 1704.

In Search after Causes, the Philosopher, tho’ he may at the same Time be a very good Christian, cares not at all to meddle with his Maker: the Reason is plain; We may at any time resolve all things into Infinite Power, and we do allow that the Finger of Infinite is the First Mighty Cause of Nature her self: but the Treasury of Immediate Cause is generally committed to Nature; and if at any Time we are driven to look beyond her, ‘tis because we are out of the way: ‘tis not because it is not in her, but because we cannot find it.

Two Men met in the Middle of a great Wood; One was searching for a Plant which grew in the Wood, the Other had lost himself in the Wood, and wanted to get out: The Latter rejoyc’d when thro’ the Trees he saw the open Country: but the Other Man’s Business was not to get out, but to find what he look’d for: yet this Man no more undervalued the Pleasantness of the Champion Country than the other.

Thus in Nature the Philosopher’s Business is not to look through Nature, and come to the vast open Field of Infinite Power; his Business is in the Wood; there grows the Plant he looks for; and ‘tis there he must find it. Philosophy’s a-ground if it is forc’d to any further Enquiry. The Christian begins just where the Philosopher ends; and when the Enquirer turns his Eyes up to Heaven, Farewel Philosopher; ‘tis a Sign he can make nothing of it here.

David was a good Man, the Scripture gives him that Testimony; but I am of the Opinion, he was a better King than a Scholar, more a Saint than a Philosopher: and it seems very proper to judge that *David* was upon the Search of Natural Causes, and found himself puzzled as to the Enquiry, when he finishes the Enquiry with two pious Ejaculations, *When I view the Heavens the Works of thy Hands, the Moon and the Stars which thou hast made; then I say, what is Man!* *David* may very rationally be suppos’d to be searching the Causes, Motions, and Influences of Heavenly Bodies; and finding his Philosophy a-ground, and the Discovery not to answer his Search, he turns it all to a pious Use, recognizes Infinite Power, and applies it to the Exstasies and Raptures of his Soul, which were always employ’d in the Charm of exalted Praise.

Thus in another Place we find him dissecting the Womb of his Mother, and deep in the Study of Anatomy; but having, as it may be well supposed, no Help from *Johan Remelini*, or of the learned *Riolanus*, and other Anatomists, famous for the most exquisite Discovery of human Body, and all the Vessels of Life, with their proper Dimensions and Use, all *David* could say to the Matter was, *Good Man*, to look up to Heaven, and admire what he could not understand, *Psal. – I was fearfully and wonderfully made, &c.*

This is very Good, and well becomes a Pulpit; but what’s all this to a Philosopher? ‘Tis not enough for him to know that God has made the Heavens, the

Moon, and the Stars, but must inform himself where he has plac'd them, and why there; and what their Business, what their Influences, their Functions, and the End of their Being. 'Tis not enough for an Anatomist to know that there is fearfully and wonderfully made in the lowermost Part of the Earth, but he must see those lowermost Parts; search into the Method of Nature proceeds upon in the performing the Office appointed, must search the Steps she takes, the tools she works by; and in short, know all that the God of Nature has permitted to be capable of Demonstration.

And it seems a just Authority for our Search, that some things are so plac'd in Nature by a Chain of Causes and Effects, that upon a diligent Search we may find out what we look for: To search after what God has in his Sovereignty thought fit to conceal, may be criminal, and doubtless is so; and the Fruitlessness of the Enquiry is generally Part of the Punishment to a vain Curiosity: but to search after what our Maker has not hid, only cover'd with a thin Veil of Natural Obscurity, and which upon our Search is plain to be read, seems to be justified by the very Nature of the thing, and the Possibility of the Demonstration is an Argument to prove the Lawfulness of the Enquiry.

BIBLIOGRAPHIE

I – SOURCES PRIMAIRES :

- **Œuvres de Daniel Defoe**

A Journal of the Plague Year (1722), Londres, Penguin Classics, Cynthia Wall (ed.), 2003.

An Essay Upon Projects, Londres, 1697.

The Shortest Way with the Dissenters, Londres, 1702.

The Storm (1704), Londres, Penguin Classics, Richard Hamblyn (ed.), 2003.

Robinson Crusoe (1719), Londres, Penguin Classics, John Richetti (ed.), 2003.

Captain Singleton (1720), Oxford, Oxford University Press, Shiv K. Kumar (ed.), 1990.

Due Preparations for the Plague (1722), George A. Aitken (ed.), Whitefish, Kessinger Publishing, LLC, 2009.

Moll Flanders (1722), New York, Oxford University Press, G. A. Starr and Linda Bree (ed.), 2011.

Roxana (1724), New York, Oxford University Press, John Mullan (ed.), 2008.

- **Ouvrages sur la Grande Peste de 1665**

A Collection of Very Valuable and Scarce Pieces Relating to the Last Plague in the Year 1665, Londres, 1721.

London's Dreadful Visitation: or, a collection of all the Bills of Mortality for this present year: beginning the 27th of December 1664 and ending the 19th of December following: as also the general or whole years bill. According to the report made to the King's most excellent Majesty, Londres, 1665.

DOBSON, Austin (ed.), *The Diary of John Evelyn*, Vol.2, Londres, Macmillan & Co, 1906.

PEPYS, Samuel, *The Diary of Samuel Pepys; suitably edited*, Londres / Glasgow, Collins, 1900.

VINCENT, Thomas, *God's Terrible Voice in the City (1667)*, Memphis, Bottom of the Hill Publishing, 2012.

II – SOURCES SECONDAIRES :

- **Sources textuelles**

ARIÈS, Philippe, *Essais sur l'histoire de la mort en Occident – Du Moyen Âge à nos jours*, Paris, Seuil, 1975.

ARIÈS, Philippe, *L'Homme devant la mort*, Paris, Seuil, 1977.

ALLEN, Phyllis, “Medical Education in 17th Century England”. *Journal of the History of Medicine and Allied Sciences*, Vol. 1, No. 1 (January, 1946), pp.115-143.

ARMSTRONG, Sean, “The Devil, Superstition, and the Fragmentation of Magic”. *Renaissance and Reformation / Renaissance et Réforme*, Vol. 37, No. 2 (Spring / Printemps 2014), pp. 49-80.

BACHELARD, Gaston, *La poétique de l'espace*, Paris, Quadrige / Presses Universitaires de France, 1957 (11^{ème} édition, 1983).

BACKSCHEIDER, Paula, *Daniel Defoe: His Life*, Baltimore / Londres, The Johns Hopkins University Press, 1989.

BACKSCHEIDER, Paula, “Daniel Defoe as Solitary Reader”. *The Princeton University Library Chronicle*, Vol. 46, No. 2 (Winter, 1985), pp. 178-191.

BASTIAN, F., “Defoe's *Journal of the Plague Year* Reconsidered”. *The Review of English Studies*, Vol. 16, No. 62. (May, 1965). pp. 151-173.

BERNARD, Nathalie, PERALDO, Emmanuelle, “‘The Ages Humble Servant’ : l’écriture de la catastrophe entre modernité et tradition dans *The Storm* (1704) de Daniel Defoe”. *E-rea* [En ligne], 15.1 2017.

BISHOP, Jonathan, “Knowledge, Action, and Interpretation in Defoe’s Novels”. *Journal of the History of Ideas*, Vol. 13, No. 1 (Jan., 1952), pp. 3-16.

BLANCHOT, Maurice, *L'Écriture du désastre*, Paris, Gallimard, 1980.

- BROWN, Stephen, "Making History Novel: Defoe's *Due Preparations* and *A Journal of the Plague Year*". *Dalhousie Review*, Vol. 67, No. 2/3 (1987), pp. 190-201.
- BURKE, Edmund, *A Philosophical Enquiry into the Sublime and Beautiful* (1757), Paul Guyer, ed., Oxford, Oxford University Press, 2015.
- BYRNE, Joseph P. (ed.), *Encyclopedia of Pestilence, Pandemics, and Plagues*, Westport / Londres, Greenwood Press, 2008.
- CHEVALIER, Jean, GHEERBRANT, Alain, *Dictionnaire des symboles*, Paris, Éditions Robert Laffont, 1982.
- CHIARI, Sophie (ed.), *Écrire la catastrophe : l'Angleterre à l'épreuve des éléments (XVI^e- XVIII^e siècle)*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2019.
- COLE, Lucinda, "Rats, Witches, Miasma, and Early Modern Theories of Contagion", in *Imperfect Creatures: Vermin, Literature, and the Sciences of Life, 1600-1740*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 2016, pp. 24-46.
- CROCKER, Lester G., "The Discussion of Suicide in the Eighteenth Century". *Journal of the History of Ideas*, Vol. 13, No. 1 (Jan., 1952), pp. 47-72.
- CRUISE, James, "A Journal of the Plague Year: Defoe's Grammatology and the Secrets of Belonging", *The Eighteenth Century*, Vol. 54, No. 4 (Winter 2013), pp.479-495.
- DAVIS, Lennard, *Factual Fictions: The Origins of the English Novel*, New York, Columbia University Press, 1983.
- DEGABRIELE, Peter, "Intimacy, Survival, and Resistance: Daniel Defoe's *A Journal of the Plague Year*". *ELH*, Vol. 77, No. 1 (SPRING 2010), pp. 1-23.
- DELUMEAU, Jean, *La peur en Occident (XIV^e-XVIII^e siècles) : Une cité assiégée*, Paris, Fayard, 1978.
- DOLLIMORE, Jonathan, *Death, Desire and Loss in Western Culture*, New York, Routledge, 1998.
- DOWNIE, J. A., "Defoe, Imperialism, and the Travel Books Reconsidered". *The Yearbook of English Studies*, Vol. 13, Colonial and Imperial Themes Special Number (1983), pp. 66-83.
- DUBUS, Pascale, *L'art et la mort: Réflexions sur les pouvoirs de la peinture à la Renaissance*, Paris, CNRS Éditions, 2006.

- DURING, Simon, “Quackery, selfhood, and the emergence of the modern cultural marketplace”, in *Exit Capitalism: Literary Culture, theory, and post-secular modernity*, Londres / New York, Routledge, 2010, pp. 24-38.
- ENGEL, William E., LOUGHNANE, Rory, WILLIAMS, Grant (ed.), *The Memory Arts in Renaissance England, A Critical Anthology*, Cambridge, Cambridge University Press, 2016.
- ENGÉLIBERT, Jean-Paul, *Fabuler la fin du monde : La puissance critique des fictions d'apocalypse*, Paris, La Découverte, 2019.
- FAVIER, René, “Les hommes et la catastrophe dans la France du XVII^e siècle”, in MONTAMAYOR, J. (ed.), *Les sociétés anglaises, espagnoles et françaises au XVII^e siècle*. Paris, Ellipses, 2006, pp. 263-274.
- FLANDERS, W. Austin, “Defoe’s *Journal of the Plague Year* and the Modern Urban Experience”. *The Centennial Review*, Vol. 16, No. 4 (FALL 1972), pp. 328-348.
- GEE, Sophie, “Holding On to the Corpse: Fleshly Remains in *A Journal of the Plague Year*”, in *Making Waste: Leftovers and the Eighteenth-Century Imagination*, Princeton, Princeton University Press, 2010, pp.112-136.
- GIRDLER, Lew, “Defoe’s Education at Newington Green Academy”. *Studies in Philology*, Vol. 50, No. 4 (Oct., 1953), pp. 573-591.
- LE GOFF, Jean-Pascal, *Robinson Crusoé ou l'invention d'autrui*, Paris, Klincksieck, 2003.
- HARDING, Vanessa, “Burial of the plague dead in early modern London”, in CHAMPION, J. (ed.), *Epidemic disease in London*. Londres: Centre for Metropolitan History, 1993, pp. 53-64.
- HOPES, Jeffrey, « L'Atlas Maritimus et Commercialis de 1728 ». *XVII-XVIII. Bulletin de la société d'études anglo-américaines des XVII^e et XVIII^e siècles*, No. 38 (1994), pp. 113-123.
- HUDSON, Nicholas, “‘Why God no Kill the Devil?’ The Diabolical Disruption of Order in *Robinson Crusoe*”. *The Review of English Studies*, New Series, Vol. 39, No. 156 (Nov., 1998), pp. 494-501.
- HART, Roger, *English Life in the Seventeenth Century*. Londres: Wayland Publishers, 1970.

- HENTZI, Gary, "Sublime Moments and Social Authority in *Robinson Crusoe* and *A Journal of the Plague Year*". *Eighteenth-Century Studies*, Vol. 26, No. 3 (Spring, 1993), pp. 419-434.
- HUNTER, Michael, "The Royal Society and the Decline of Magic". *Notes and Records of the Royal Society of London*, Vol. 65, No. 2 (20 June 2011), pp. 103-119.
- JETTOT, Stéphane, RUGGIU, François-Joseph, *L'Angleterre à l'époque moderne – Des Tudors aux derniers Stuarts*, Malakoff, Armand Colin, 2017.
- JUENGEL, Scott J., "Writing Decomposition: Defoe and the Corpse". *The Journal of Narrative Technique*, Vol. 25, No. 2 (Spring, 1995), pp. 139-153.
- JUENGEL, Scott J., "The Early Novel and Catastrophe". *NOVEL: A Forum on Fiction*, Vol. 42, No. 3, Theories of the Novel Now, Part II (FALL 2009), pp. 443-450.
- KASTENBAUM, Robert, "Too Many Dead: The Plague and Other Mass Deaths", in *On Our Way: The Final Passage Through Life and Death*, Oakland, University of California Press, 2004, pp. 218-261.
- LANDRETH, Sara, "Defoe on Spiritual Communication, Action at a Distance, and the Mind in Motion" in Mc MURRAN, Mary Helen, CONWAY, Alison (eds.), *Mind, Body, Motion, Matter: Eighteenth-Century British and French Literary Perspectives*, University of Toronto Press, 2016, pp. 139-169.
- LAVOCAT, Françoise (ed.), *Pestes, incendies, naufrages: écritures du désastre au dix-septième siècle*, Turnhout, Brepols, 2011.
- LEINSTER-MACKAY, Donald, "The Compleat English Gentleman: Perspectives on Defoe's Major Unfinished Work". *The Journal of Educational Thought (JET) / Revue de la Pensée Éducative*, Vol. 49, No. 3 (Fall 2016), pp. 233-252.
- LEWIS, Jayne Elizabeth, "Spectral Currencies in the Air of Reality: *A Journal of the Plague Year* and the *History of Apparitions*". *Representations*, Vol. 87, No. 1 (Summer 2004), pp. 82-101.
- MALDONADO, Tomás, "Defoe and the 'Projecting Age'". *Design Issues*, Vol. 18, No. 1 (Winter, 2002), pp. 78-85.
- MAYER, Robert, "The Reception of *A Journal of the Plague Year* and the Nexus of Fiction and History in the Novel". *ELH*, Vol. 57, No. 3 (Autumn, 1990), pp. 529-555.

- McDOWELL, Paula, "Defoe and the Contagion of the Oral: Modeling Media Shift in *A Journal of the Plague Year*". *PMLA*, Vol. 121, No. 1, Special Topic: The History of the Book and the Idea of Literature (Jan., 2006), pp. 87-106.
- MERCIER-FAIVRE, Anne-Marie, THOMAS, Chantal (ed.), *L'invention de la catastrophe au XVIIIe siècle; du châtimeur divin au désastre naturel*, Genève, Droz, 2008.
- MOORE, Benjamin, "Governing Discourses: Problems of Narrative Authority in *A Journal of the Plague Year*". *The Eighteenth Century*, Vol. 33, No. 2 (SUMMER 1992), pp. 133-147.
- MOOTE, A. Lloyd and Dorothy C., *The Great Plague: The Story of London's Most Deadly Year*, Baltimore / Londres, The Johns Hopkins University Press, 2004.
- MULLETT, Charles F., "The English Plague Scare of 1720-23". *Osiris*, Vol. 2 (1936), pp. 484-516.
- MYERS, Joanne, "Defoe and the Project of 'Neighbours Fare'". *Restoration: Studies in English Literary Culture, 1660-1700*, Vol. 35, No. 2 (Fall 2011), pp. 1-19.
- NAPIER, Elizabeth, *Defoe's Major Fiction: Accounting for the Self*, Newark, University of Delaware Press, 2016.
- NEWMAN, Ian, "Property, History, and Identity in Defoe's *Captain Singleton*". *Studies in English Literature, 1500-1900*, Vol. 51, No. 3, Restoration and Eighteenth Century (Summer, 2011), pp. 565-583.
- NICHOLSON, Watson, *The Historical Sources of Defoe's Journal of the Plague Year*, Boston, Stratford Co. Publishers, 1920.
- NIXON, Kari, "Keep Bleeding: Hemorrhagic Sores, Trade, and the Necessity of Leaky Boundaries in Defoe's *Journal of the Plague Year*". *Journal for Early Modern Cultural Studies*, Vol. 14, No. 2 (Spring 2014), pp. 62-81.
- NOVAK, Maximillian, "Robinson Crusoe's Fear and the Search for Natural Man". *Modern Philology*, Vol. 58, No. 4 (May, 1961), pp. 238-245.
- NOVAK, Maximillian, *Defoe and the Nature of Man*, Londres, Oxford University Press, 1963.
- NOVAK, Maximillian, "Defoe and the Disordered City". *PMLA*, Vol. 92, No. 2 (Mar., 1977), pp. 241-252.

- PERALDO, Emmanuelle, *Daniel Defoe et l'écriture de l'histoire*, Paris, Honoré Champion, 2010.
- PORTER, Stephen, *The Great Plague of London*, Gloucestershire, Amberley Publishing, 2012.
- RICHARDSON, John, *The Annals of London, A Year-by-Year Record of a Thousand Years of History*, Londres, Cassel & Co., 2000.
- RICHETTI, John, *The Life of Daniel Defoe*, Hoboken, Blackwell Publishing, 2005.
- RICHETTI, John, *The Cambridge Companion to Daniel Defoe*, Cambridge, Cambridge University Press, 2008.
- RIOT-SARCEY, Michèle (ed.), *De la Catastrophe : L'Homme à l'œuvre du Déluge à Fukushima*, Paris, Éditions du Détour, 2018.
- SCHNIEWIND, Alexandrine, *La Mort*, Paris, PUF, 2016.
- SCHONHORN, Manuel, "Defoe's *Journal of the Plague Year* Topography and Intention". *The Review of English Studies*, Vol. 19, No. 76 (Nov., 1968), pp. 387-402.
- SIGNOLI, Michel, *La Peste Noire*, Paris, PUF, 2018.
- SONTAG, Susan, *Regarding the Pain of Others*, New York, Picador, 2003.
- STARR, George A., "Spiritual Autobiography", in *Defoe and Spiritual Autobiography*, New York, Gordian Press, 1971.
- STEPHANSON, Raymond, "Defoe's *Malade Imaginaire*: The Foundation of Mental Illness in *Roxana*". *Huntington Library Quarterly*, Vol. 45, No. 2 (Spring, 1982), pp. 99-118.
- STIMSON, Dorothy, "Amateurs of Science in 17th Century England". *Isis*, Vol. 31, No. 1 (Nov., 1939), pp. 32-47.
- THOMPSON, Helen, "'It was impossible to know these People': Secondary Qualities and the Form of Character in *A Journal of the Plague Year*". *The Eighteenth Century*, Vol. 54, No. 2, Special Issue: Sensational Subjects (SUMMER 2013), pp. 153-167.
- THORPE, Lara, "'At the mercy of a strange woman': Plague Nurses, Marginality, and Fear during the Great Plague of 1665", in HOPKINS, Lisa, NORRIE, Aidan (ed.), *Women on the Edge in Early Modern Europe*, Amsterdam, Amsterdam University Press, 2019.

- TINNISWOOD, Adrian, *By Permission of Heaven: The Story of the Great Fire of London*, London, Pimlico, 2004.
- TOTARO, Rebecca, "English Plague and New World Promise". *Utopian Studies*, Vol. 10, No. 1 (1999), pp. 1-12.
- VAN RENEN, Denys, "Vagabonds and the "Restoration" of London in Defoe's *A Journal of the Plague Year*", in *The Other Exchange: Women, Servants, and the Urban Underclass in Early Modern English Literature*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2017, pp. 153-188.
- VICKERS, Ilse, "The Influence of the New Sciences on Daniel Defoe's Habit of Mind". *Man and Nature / L'homme et la nature*, Vol. 7, 1988, pp. 167-178.
- WALL, Cynthia, *The Literary and Cultural Spaces of Restoration London*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998.
- WALL, Cynthia, "Novel Streets: The Rebuilding of London and Defoe's *A Journal of the Plague Year*". *Studies in the Novel*, Vol. 30, No. 2, Making Genre: Studies in the Novel or Something Like It, 1684-1762 (Summer, 1998), pp. 164-177.
- WALLIS, Patrick, "Plagues, Morality and the Place of Medicine in Early Modern England". *The English Historical Review*, Vol. 121, No. 490 (Feb., 2006), pp. 1-24.
- WATT, Ian, *The Rise of the Novel; Studies in Defoe, Richardson and Fielding*, Londres, Chatto and Windus, 1957.
- WEAR, Andrew, *Knowledge and Practice in English Medicine, 1550-1680*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000.
- WILLEN, Diane, "The Case of Thomas Gataker: Confronting Superstition in Seventeenth- Century England". *The Sixteenth Century Journal*, Vol. 43, No. 3 (Fall, 2012), pp. 727-749.
- ZIMMERMAN, Everett, "H. F.'s Meditations: *A Journal of the Plague Year*". *PMLA*, Vol. 87, No. 3 (May, 1972), pp. 417-423.

- **Ressources en ligne**

- FENN, Chris, STODDARD, Katy, *et. al.*, "Mapping London's great plague of 1665", <https://www.theguardian.com/society/ng-interactive/2015/aug/12/london-great-plague-1665-bills-of-mortality>.

Lexicons of Early Modern English, <https://leme.library.utoronto.ca/>.

Oxford English Dictionary Online, <https://www.oed.com/>.

Royal College of Physicians Museum, <https://history.rcplondon.ac.uk/>.

- **Ressources iconographiques**

Claesz, Pieter, *Vanité – nature morte*, huile sur panneau, 39,5 x 56 cm, 1630 (Mauritshuis, La Haye).

Dürer, Albrecht, *Les Quatre Cavaliers de l'Apocalypse*, gravure sur bois, 39 x 28 cm, 1497-1498 (Staatliche Kunsthalle, Karlsruhe).

Holbein, Hans (le Jeune), *L'enfant*, gravure sur bois, in *Simolachri, historie, e figure de la morte*, n° 39, Lyon, 1549.

Manuel, Niklaus (« Deutsch »), *La Jeune Fille et la Mort*, gravure sur bois, 37 x 28 cm, 1517 (Kunstmuseum, Bâle).

Notke, Bernt, *Danse Macabre* (détail), Église Saint-Nicolas, Tallinn, 1475 /1499.

Serre, Michel, *Vue de l'hôtel de ville pendant la peste de 1720*, huile sur toile, 306 x 277 cm, 1721 (Musée des Beaux-Arts, Marseille).

Frontispice de *The Christians Refuge, or Heavenly Antidotes against the Plague In this time of Generall Contagion*, Londres, 1665 (Wellcome Library, Londres).